REVUE ROUMAINE

Revue mensuelle de culture et civilisation roumaines
Paraît en français, allemand, anglais et russe
AGENCE ROUMAINE DE PRESSE « AGERPRES » — RÉDACTION DES PUBLICATIONS POUR L'ÉTRANGER « LA ROUMANIE »
Rédaction: 1, Piața Scînteii, 71341 Bucarest — Roumanie, B.P. 33—28, tél. 17.60.10.
télex 11 272

Rédacteur en chef: George G. POTRA
Rédaction: Ștefan GHEORGHIU *(maquette)*, Valentin F. MIHĂESCU, Elena MIHUȚ *(secrétariat)*, Șerban STATI
Version française assurée par: Vlad ALEXANDRESCU, Anca COSĂCEANU, Petre CRĂINICEANU, Teodor SAULEA, Micaela SLĂVESCU *(chef de version)*, Constantin STURZA, Radu TOMA, Rodica Maria VALTER

Sur la couverture:

BENONE ȘUVĂILĂ

L'Hiver à Grădiștea (huile sur toile)

REVUE ROUMAINE 12

XLe ANNÉE 1986

Sommaire

IOAN IOVIȚ POPESCU
ANGELA BOTEZ — 3 Le Dialogue science-philosophie

ÉTUDES ET ESSAIS

NICOLAE IONESCU-PALLAS — 7 Interdisciplinarité et intégralité dans la recherche scientifique

MIRCEA MALIȚA — 13 La Pierre et le rectangle

VICTOR GEORGE VELCULESCU — 16 Reflet de l'unité du monde

VLADIMIR EȘANU — 19 La Restitution du réel

RADU GRIGOROVICI — 25 Deux cultures

PAUL CARAVIA — 33 Interférences disciplinaires dans les sciences humaines roumaines

THÉÂTRE

ECATERINA OPROIU — 40 Le Ciel étoilé au-dessus de nous (pièce en deux parties)

VALEURS ROUMAINES

CONSTANTIN GHEORGHE — 87 Les plus braves et les plus justes des Thraces

DIALOGUE — CONTACTS

VIOREL COSMA **93 La Précarité de l'information et ses effets**

LIVRES

La Révolution scientifique et technique et ses applications (Constanța Niță — 98)
L'Esprit esthétique créateur (Vasile Morar — 99)
Le Portrait littéraire (Eugen Simion — 101)
Le Théâtre de Lucian Blaga en version française (Radu Toma — 103)

IN MEMORIAM

105 Iorgu Iordan

NOS COLLABORATEURS

Le Dialogue science-philosophie

L'expansion de l'univers informationnel et axiologique fait avancer la connaissance dans deux directions en apparence contradictoires. D'un côté, les accumulations débordantes de connaissances, la nécessité de les ordonner, de les systématiser et de les vérifier réclame la spécialisation, la diversification des disciplines scientifiques et techniques. D'un autre côté, l'effort de comprendre la nature, l'homme, la société, la science même, confronté à l'accroissement du volume de connaissances, de connexions et de significations exige une vision globale, la comparaison, la mise ensemble. Car le monde n'est divisé que par la pensée, comme approche méthodologique, étant en réalité *unique*, doué d'une superbe harmonie qui transcende tout mouvement ou polarité immanents. La connaissance elle-même est unique, ses différents domaines ne font qu'exprimer la séparation mécanique d'un ensemble organique.

L'interdisciplinarité est une des tendances nouvelles, à expression moderne, à rapprocher les disciplines au-delà de leurs frontières traditionnelles, pour en comprendre les interdépendances.

Il existe, peut-on dire, des interfaces, des interconnexions naturelles entre les sciences et d'autres domaines de la connaissance, de même que certaines suprématies fluctuantes, comme celles de la mécanique, des mathématiques, plus récemment de la biologie et des sciences sociales. Ces phénomènes sont liés au progrès asymptotique de la connaissance, au paradigme culturel de l'époque ou aux révolutions scientifiques et techniques.

L'histoire du devenir spirituel de l'humanité relève plusieurs alternances entre la globalité et la spécialisation. Dans l'Antiquité et au Moyen Âge, la philosophie était la reine des sciences, celles-ci étant mises sous la tutelle de la pensée spéculative. À partir de l'avertissement de Newton: « Physique, gare à la métaphysique ! » et surtout au cours des deux derniers siècles, la science s'est séparée de la philosophie; son autonomisation et la diversification des disciplines ont eu un apport considérable à la connaissance théorique et à ses applications. L'investigation sectorielle de la réalité a cependant un horizon limité. On a accumulé beaucoup de connaissances, mais pas assez de compréhension. L'horizon de la connaissance humaine ne saurait être élargi sans une vision réflexive, sans l'abstraction de la plus haute généralité. Aussi de nos jours la science et la philosophie se tendent-elles de nouveau la main, sur des positions d'égalité, en conservant chacune sa spécificité, afin de collaborer dans la démarche compré-

hensive sur la totalité. La métathéorie scientifique est très proche de la philosophie, et l'ancienne reine des sciences consacre certaines de ses nouvelles disciplines à la réflexion valorisante sur la phénoménologie de la science.

Certains auteurs sont d'avis que l'interdisciplinarité vise à circonscrire les phénomènes d'intégration et de synthèse de la science. Il est évident qu'une démarche par laquelle la science en son ensemble ou ses substructures tendent à penser leur propre condition se rapproche de la réflexion philosophique.

Dans toute recherche de laboratoire il se fait sentir à un moment donné le besoin de sortir du domaine de la stricte spécialité pour se diriger vers la dernière redoute de la connaissance — la philosophie. Si les circonstances sont favorables, il peut même avoir lieu une ré-orientation professionnelle. Le physicien auteur de cet article est parti de la physique et de la technologie des lasers pour arriver aux recherches de physique fondamentale, où l'ouverture à la philosophie s'est produite presque automatiquement. Les concepts ultimes, fondamentaux de la physique et de la philosophie sont convergents (même si les dénominations en diffèrent); la physique et la philosophie appellent — sur des tonalités différentes — à la compréhension globalisante. C'est une nécessité intrinsèque qui a depuis toujours poussé les physiciens à faire de la philosophie—implicitement ou explicitement. Par sa nature même, la physique est la science la plus proche de la philosophie. Des suppositions décisives pour l'investigation physique du fantastique petit infini de la matière ne peuvent être vérifiées physiquement, par mesurage, mais seulement approximées mathématiquement, par des chiffres qui donnent le vertige. La physique moderne se place souvent dans le domaine du fabuleux, ses investigations fondamentales avancent dans l'inconnu selon une structure, et un mode de pensée toujours plus proche de la philosophie. En fait, tout grand créateur de science fait de la philosophie, car, qu'il le veuille ou non, il se heurte aux problèmes fondamentaux de son domaine, qui touchent à la philosophie. Aujourd'hui les préoccupations de philosophie de la science des savants s'intensifient, parce que les modèles qu'ils réalisent sont de plus en plus vastes. Ils conservent des éléments traditionnels et y ajoutent des innovations. Mais souvent, par inertie, sont gardées des choses qui avaient du sens dans les anciens modèles de raisonnement, étant aujourd'hui périmées. Pour saisir et éliminer les non-sens on a besoin de philosophie. La science et la philosophie cherchent toutes les deux des sens, mais on ne peut détecter les non-sens que si on dépasse l'horizon d'une certaine discipline dans une perspective interprétative globalisante et valorisante, donc philosophique. Si le physicien perd le sens physique de ses représentations et formules, il va manipuler des symboles dont le sens plus profond lui échappera, lui interdisant l'accès à la création. La philosophie offre à la science « le goût » de la problématique. La science, dans son développement, ne répond pas de façon cumulative aux mêmes questions, même si elles semblent être formulées de la même façon. Les modèles de pensée changent, les concepts ont des limites, ils vieillissent, aussi doit-on recevoir et approfondir les connaissances de façon critique.

Toutes les découvertes soi-disant exactes — même celles des mathématiques — font naître sans cesse des questions, des points féconds qui engendrent une effervescence créatrice d'idées. L'approche critique, le doute métaphysique, la pensée ouverte, délivrée de préjugés, le regard éternellement questionneur sur l'Univers vivant viennent de la philosophie et sont absolument nécessaires à la science, lui évitant le dogmatisme et la suffisance. Une attitude philosophique réussit à tenir en éveil la conscience antidogmatique, la conviction que les schèmes conceptuels de toute science sont des présuppositions modifiables, et à faciliter la saisie des occasions, des processus qui les modifient, rendant possible en même temps la solution des problèmes importants du rôle de l'autorité dans la science, auxquels est confrontée toute communauté scientifique. Les idées philosophiques d'une époque concernant les entités fondamentales de l'Univers, les possibilités et les moyens de connaissance influencent l'intelligence scientifique implicitement, par l'éducation et l'accumulation de l'expérience dans la perception de la connaissance. En même temps, la science « prend sa revanche » sur la philosophie, qui a cessé d'être un « prophète » isolé de la réalité.

Si nous admettons que la philosophie est une « connaissance totale », il nous faut prendre en considération son caractère provisoire et subjectif, les spécialistes en devant bénéficier d'une éducation scientifique préalable, sur laquelle la science revient sans cesse, formulant de nouveaux procédés de réflexion à partir des acquis des sciences particulières. Comme le faisait remarquer Gonseth, le dialogue est le moyen le plus constructif dont le philosophe et le savant peuvent se servir, pour dégager une philosophie effective de la recherche: un dialogue culturel qui s'intéresse à l'évolution de la civilisation.

La science, comme disait Natorp, « ne saurait être comprise qu'a *fieri* ». Mais la philosophie aussi précise ses directions, ses catégories, son contenu dans un processus influencé, au cadre des paradigmes culturels, par l'évolution des sciences et par les grandes découverte d'une époque donnée. Les modalités de la philosophie contemporaines sont visiblement influencées par la vision systémique, relevant de l'organicité que la biologie a empruntée à la cybernétique. La pensée dialectique, antinomique peut être mise en relation avec les découvertes de la physique quantique.

La démarche interdisciplinaire se propose de lever les barrières qui séparent les langues de spécialité, de faciliter la communication entre les différentes communautés scientifiques, professionnelles. La spécialisation des terminologies des différentes disciplines empêche presque les spécialistes de s'entendre. Cette séparation des discours constitue un facteur aliénant à ne pas négliger. En bâtissant des ponts de communication interdisciplinaire on élimine la rigidité professionnelle et le préjugé selon lequel en s'avançant sur le « terrain vague » qui sépare d'habitude les disciplines on s'attire des reproches de dilettantisme. L'histoire de la science et de la philosophie prouve que ce sont justement ces zones « inoccupées » qui révèlent des vérités importantes pour le progrès de la connaissance, aptes à mieux lier

et à faire évoluer les sciences particulières, contribuant à la compréhension de l'Univers.

Les savants et les philosophes ont maintes intuitions et vérités à se communiquer. Leurs rencontres spirituelles s'avèrent fécondes, où l'on exprime librement des questions et des réflexions sur les hypothèses scientifiques concernant l'univers, la matière et l'antimatière, l'énergie et l'information, la dialectique des processus chimiques, le monde fascinant de la biologie moléculaire et de l'ingénierie génétique, les valeurs — champ de l'existence humaine, la liberté et la nécessité dans le système cybernétique, d'autres domaines de l'aventure de la connaissance menée et communiquée avec une parfaite « sincérité scientifique »: nous entendons par là l'intention sincère, la capacité d'ouvrir des horizons nouveaux et d'impliquer les allocutaires (les lecteurs) dans l'idée qu'on expose, sans les complexer. La communication de ce genre exige un certain « bon sens scientifique » qui convient et agrée aux jeunes générations bien équipées intellectuellement et volitivement pour adopter un style de pensée créateur, ouvert à la nouveauté. Le manque de sincérité met des barrières à la communication entre les générations, entre professeurs et étudiants, entre les spécialistes consacrés et les débutants, dans la vie scientifique; le message des livres écrits se trouve obscurci, si le lecteur d'aujourd'hui et de demain n'y trouve pas, au-delà de l'érudition et de la rationalité, des synthèses et des connexions, des passions et du doute métaphysique, le regard scrutateur sur l'Univers — ce regard qui ajoute à la connaissance un plus de sagesse.

IOAN IOVIȚ POPESCU
ANGELA BOTEZ

Interdisciplinarité et intégralité dans la recherche scientifique

Des notions telles que « interdisciplinarité », « pluridisciplinarité », « intégralité », « systémique », « synergie », etc. sont devenues, cette dernière décennie, un peu trop fréquentes aussi bien sous la plume de ceux qui se préoccupent de la méthodologie de la recherche scientifique que de ceux qui s'emploient à déchiffrer le sens et les directions du développement de la science contemporaine. La recherche interdisciplinaire et systémique compte, semble-t-il, pour une nouvelle formule méthodologique d'approche scientifique de la nature, de l'être humain et de la société, et cela en remplacement de l'ancienne formule, fondée sur un compartimentage par trop rigoureux de la réalité entre des disciplines quasi indépendantes. Faut-il voir là une « mode » ou bien l'aboutissement d'une évolution naturelle de la science? Sommes-nous tenus de choisir péremptoirement et en tout état de cause entre la méthode uni- et la méthode pluri- (voire inter-) disciplinaire? Cette nouvelle méthode poserait-elle des problèmes nouveaux à la philosophie de la science? Serait-elle lourde d'implications sociales et éthiques? Enfin, une méthode censée opérer dans n'importe quel domaine de la connaissance garde-t-elle encore cette efficience propre aux méthodes concrètes, élaborées pour des domaines d'investigation « simples » (« monodisciplinaires »)? Ces questions, jointes à bien d'autres qui n'attendent que d'être formulées, peuvent constituer le départ d'une tentative de déceler l'origine, la signification et les perspectives de l'interdisciplinarité et de l'intégralité dans la démarche de la connaissance scientifique.

Le processus historique de la connaissance humaine a vu se constituer une multitude de disciplines scientifiques autonomes, telles les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la géologie, la biologie, les sciences sociales et les sciences morales. Ce découpage (quelque peu redevable à Auguste Comte et sans prétendre à l'exhaustivité) est déjà révélateur à maints égards, en ce sens que — malgré le développement autonome, au moins dans une première étape, de chaque discipline, donc sans souci délibéré de corrélation avec une autre discipline en vue de la constitution de quelque système de la connaissance humaine — on peut y déceler des rapports de dépendance et d'implication, que rendront encore plus évidents les quelques exemples qui suivent.

Qui ne connaît pas la célèbre hypothèse cosmogonique portant les noms du philosophe Emmanuel Kant et du mathématicien Pierre Simon Laplace? Les noms des auteurs, la radio et la télévision ont contribué à fixer dans notre esprit cette image autrement suggestive de la nébuleuse primordiale incandescente, en mouvement rotatoire accéléré et d'où auraient émergé la Terre, les autres planètes, etc. Philosophe, Kant a ima-

giné cet « acte de la genèse » mai sans aller plus loin; homme de science, Laplace s'est mis à faire des calculs et, n'ayant à portée de la main que la théorie de la gravitation de Newton, il élabora un modèle cosmogonique « strictement mécanique », voire strictement « monodisciplinaire ». Peu d'hypothèses scientifiques (dont il faut citer, certes, l'hypothèse de l'évolution des espèces de Darwin) ont joui d'un aussi large crédit que l'hypothèse de Kant-Laplace. Cependant, les hommes de science avaient bien des raisons de douter de cette hypothèse.

Premièrement la théorie cosmogonique en question suppose un concept de la thermodynamique — la température — qui ne saurait se trouver dans la théorie de Newton. Ensuite, on a eu de mal à expliquer le processus de condensation, la séquence des distances des planètes au Soleil aux termes de la loi empirique de Titius-Bode et enfin la distribution observable du moment angulaire dans la séquence des planètes. On a dû attendre près d'un siècle pour que le problème soit repris, cette fois avec les moyens modernes dont dispose la physique.

De 1928 à 1958 on a élaboré un modèle physique pleinement satisfaisant de la genèse du système solaire, fruit de la coopération des disciplines suivantes: les mathématiques, la mécanique, la thermodynamique, la théorie de l'élasticité, la théorie de la radiation, la magnétohydrodynamique. Tous les faits qu'implique la consistance du modèle et la confrontation avec les données de l'observation ont été expliqués à la lumière de la quantité, à une seule exception près: la nébuleuse primordiale devait être froide et non pas incandescente (selon les calculs de MoCrea, la température primaire aurait été de —223°C).

Notre insistance un peu trop circonstanciée sur ce problème de recherche tient non seulement à son envergure et à ses conséquences sur le plan philosophique mais aussi à ce qu'il compte parmi les premiers exemples de recherche interdisciplinaire dans l'histoire de la science. Dans ce cas précis l'interdisciplinarité seule convenait à la nature des choses, répondant à une situation qui n'admettait pas d'autre solution scientifiquement acceptable. Cet objet de recherche bien cerné qu'était l'identification, à partir des données de la science, du processus ayant abouti à la formation du système solaire, requérait une approche convergente, sous plus d'un angle, compatible avec la complexité du phénomène soumis à l'investigation. Cela paraît bien évident. D'autre part, la recherche scientifique se donnant souvent pour objet des phénomènes particulièrement complexes, qu'on ne saurait simplifier sans en altérer l'intégralité, et les disciplines scientifiques s'étant historiquement constituées à titre d'instruments d'investigation à l'endroit d'aspects partiels de la réalité objective, le concours de plusieurs disciplines s'y impose comme seul garant du succès d'une démarche cognitive.

Nous avons usé ici, non sans quelque ambiguïté, des termes d'« interdisciplinarité » et « pluridisciplinarité » tout en nous gardant bien de procéder, *ab initio*, à une distinction sémantique. Nous tâcherons maintenant d'apporter des arguments à l'appui de la thèse suivant laquelle la pluridis-

ciplinarité précède l'interdisciplinarité et l'interdisciplinarité n'est qu'une pluridisciplinarité « fixée ». En rappelant l'exemple évoqué ci-dessus on peut dire que la solution du problème concernant la genèse du système solaire a été un cas de recherche « pluridisciplinaire » ayant abouti grâce au concours occasionnel des diverses disciplines scientifiques « classiquement constituées ». À la lumière d'une problématique plus large, impliquant un objet d'étude d'envergure et des efforts de longue haleine de la part des scientifiques œuvrant à l'accomplissement des objectifs qu'ils se seront donnés, il devient alors impérieux que les éléments des diverses disciplines classiques se constituent en une nouvelle science « interdisciplinaire », dont l'objet et la méthode sont à définir. Or, le nouvel objet d'étude est forcément interdisciplinaire et permanent. La science qui le cerne est elle aussi permanent et censée combler l'interface des disciplines « classiquement constituées » dont elle est formée. Dans le cas plutôt isolé de l'hypothèse de Kant-Laplace l'astronomie et la physique ont occasionnellement concouru à lui fournir une réponse correcte. Mais lorsque la problématique s'est étendue jusqu'à vouloir scruter l'origine et l'évolution des étoiles, des systèmes stellaires, de leur énergie, etc., l'union de l'astronomie et de la physique a cessé d'être occasionnelle pour devenir permanente; on a vu naître ainsi une nouvelle science — l'astrophysique, de sorte que l'astronomie + la physique (sciences classiques constituées) = l'astrophysique (science interdisciplinaire).

Cette nécessité s'est fait ressentir également entre d'autres maillons de la chaîne d'Auguste Comte, d'où sortirent des sciences nouvelles, « interdisciplinaires », telles la chimie physique, la biochimie, la géodynamique, etc. On pourrait dire, en exagérant quelque peu, que la pluridisciplinarité s'est institutionnalisée en de nouvelles sciences « interdisciplinaires ». Ce processus n'a rien de mystérieux si l'on pense, par exemple, que l'apparition de la biochimie, par ailleurs « discipline de frontière », tient d'abord au fait que la matière vivante comporte une structure atomo-moléculaire formée des mêmes éléments chimiques qui sont à la base de la matière inerte. Et la structuration spécifique à laquelle consentent ces éléments chimiques pour constituer les substances de la matière vivante forment l'objet de la biochimie. Mais la biochimie est bien plus que la biologie + la chimie. Car l'agrégat stable ainsi nommé comporte quelque chose de plus, une discipline spécifique de l'organisation, une science de la manifestation d'ensemble, qui prend précisément en compte les caractéristiques propres aux systèmes, lesquels révèlent, en dépit de leur complexité, une unité de comportement autrement prégnante. Cette science du comportement global des systèmes complexes est apparue d'abord sous le nom de cybernétique et elle doit sa naissance à l'étude des calculatrices électroniques. Lorsque Norbert Wiener fonda mathématiquement cette nouvelle discipline scientifique, en adoptant le principe physique de l'entropie et le généralisant en tant que principe de l'information, il était bien loin d'en deviner les implications révolutionnaires. Lors de la découverte du code génétique (à partir de suggestions dues à George Gamow), la science

cybernétique — devenue entre-temps « science des systèmes »—s'est vu accorder un crédit et une aire d'application qui l'amènent à disputer la place avec le concept d'énergie. Cependant, en plus de la motivation naturelle, issue de la dialectique même du processus de connaissance, nous pensons que dans le développement de la science il faut compter également avec des impondérables psychologiques, à l'œuvre notamment aux époques d'optimisme excessif qui suivent les grandes découvertes. Pour en rester toujours à notre exemple et ne pas perdre le fil de l'idée, nous écrirons donc: biologie + chimie + science des systèmes = biochimie.

Deux remarques importantes s'imposent. D'abord, c'est que la constitution de la science interdisciplinaire peut requérir l'adjonction de disciplines nouvelles, propres à l'objectif de recherche dans son ensemble. Ensuite, plus une science interdisciplinaire se constitue plutôt « à droite » dans la séquence des disciplines allant des mathématiques aux sciences morales, plus elle peut impliquer des disciplines « à gauche », alors que sa constitution peut affecter les disciplines restées « à droite ». Précisons: la constitution de la biochimie implique la chimie (donc la mécanique quantique, c'est-à-dire la physique), la biologie et les mathématiques (par la théorie des systèmes). Quant à la physique, elle s'y trouve impliquée une seconde fois par la théorie des systèmes. En somme, la formation de la biochimie implique tous les maillons à gauche de la chaîne. D'autre part, une fois constituée, la biochimie n'est pas sans influer sur les sciences naturelles et la psychologie ; elle a partie liée avec des problèmes majeurs tels que l'hérédité, la sélection, l'évolution, la normalité dans le comportement humain, etc. Des effets sociaux et économiques indirects de la biochimie sont à signaler également sur l'éthique et la psychologie collective (en faisant ressortir le manque de fondements scientifiques de certaines thèses sociologiques s'appuyant sur la biologie). Bref, la biochimie affecte forcément tous les maillons « à droite » de la chaîne.

Sans doute les raisonnements formulés ci-dessus rendent-ils plausible, et pour une large part nécessaire, la recherche interdisciplinaire. L'interdisciplinarité peut encourir des reproches à l'endroit de ces objectifs de recherche où la mathématisation et l'analyse en termes de quantité sont peu impliquées. La résistance à la « mathématisation » venant de disciplines comme la biologie, la sociologie, la psychologie, la linguistique, etc., et que l'on constatait encore il y a une dizaine d'années, tenait moins d'une impossibilité de principe de ces sciences de s'avancer, aux côtés des sciences positives, dans la voie leur assurant des fondements à toute épreuve, que des difficultés que rencontraient les mathématiques à élaborer une méthodologie plutôt de la « qualité » que de la « quantité ». Cela étant, les mathématiques ont dû s'adapter à tel point aux nouvelles circonstances qu'imposait le développement des sciences biologiques et humaines, qu'elles en sont venues à modifier jusqu'à la logique aristotélicienne même, en y introduisant l'« indécidable ». Notre insistance sur les mathématiques n'a rien d'exagéré si l'on pense aux progrès presque inconcevables qu'enregistrent la sociologie, l'économie, la linguistique, la stratégie militaire, la prosodie,

etc. à partir des formalisations mathématiques. Cela va bien plus loin encore, car on est maintenant à construire des modèles mathématiques pour l'évolution d'une entreprise ou d'une institution, compte tenu de la hiérarchisation par niveaux fonctionnels, des facteurs de risque, des facteurs de stress, etc. Même réduits à de telles expériences, ces résultats suffisent à entretenir une atmosphère d'optimisme et un vif intérêt à l'égard des nouvelles possibilités que promettent les mathématiques.

Cependant, s'il fallait en conclure que tous les chercheurs doivent s'astreindre à une recherche « interdisciplinaire » et conjuguer les vertus « systémiques » des objectifs étudiés, nous pensons qu'il y aurait là une erreur capitale. La recherche interdisciplinaire consiste à aller de pair avec celle qui suit la méthode classique, où l'on sacrifie délibérément l'intégralité, voire l'unité fonctionnelle de l'objet à étudier, au profit de l'information et de l'explication et, si c'est le cas, de tel ou tel aspect du phénomène en question. La conjonction de ces aspects particuliers dans la science interdisciplinaire, en vue d'une étude globale du comportement de l'objet, compte pour une autre étape de la connaissance (que d'autres chercheurs pourraient à la rigueur mener parallèlement à la première). Mais cette unification doit observer l'intégralité, sans quoi il n'existe pas d'unité fonctionnelle de l'ensemble. Et c'est là que vient jouer la théorie des systèmes. Faisant fond sur des phénomènes empiriques concernant la transmission de l'information par des dispositifs électroniques, la théorie des systèmes est parvenue à sublimer ses prémisses, à généraliser ses axiomes au point de pouvoir inférer dans des champs d'application aussi inattendus que la biologie moléculaire, la théorie de l'apprentissage, etc. Bien des problèmes complexes qui préoccupent les hommes de science contemporains revêtent un caractère interdisciplinaire évident, en même temps qu'il devient possible de construire des modèles qui prennent en compte le caractère systémique de l'objet à étudier et où l'interdisciplinarité soit elle aussi à l'œuvre. Il y a cependant des problèmes dont le caractère interdisciplinaire ne fait aucun doute, mais pour lesquels nous ne possédons pas encore de modèle fonctionnel, sinon la vague idée de la manière dont ce modèle pourrait être construit. Le problème de la vie sur d'autres planètes constitue un exemple en ce sens. Pour d'autres situations, tel le problème de la prospection de l'avenir (sous des rapports économique, démographique, culturel, etc.), les modèles existent, certes, mais on est peu convaincu qu'ils recouvrent tous les indicateurs requis par une prévision fiable.

La recherche interdisciplinaire semble déjà assez motivée dans la science. Mais dans la technique? Y a-t-il là une recherche interdisciplinaire? Y est-elle en effet nécessaire? Les réponses à ces questions dépendent de l'objectif, voire des tâches non-immédiates que se donne la recherche pratique. Si tel collectif de recherche, par exemple, se propose de construire tel appareil qui réponde à des caractéristiques bien précises, et si le caractère disciplinaire y est présent, ce ne peut être que de manière assez

limitée, à savoir à la seule aire des disciplines physiques-chimiques et techniques-constructives. Cependant, si au lieu d'en rester là l'objectif vise au contraire à une valorisation économique et sociale, la situation change du tout au tout. La recherche interdisciplinaire menée entre les scientifiques travaillant dans les sciences physiques-chimiques et techniques d'une part et les économistes ou les sociologues d'autre part, devient absolument nécessaire. Le marketing est, lui aussi une question interdisciplinaire, à laquelle participent des ingénieurs, des économistes, des diplomates, etc., et qui occupe l'interface que se partagent le processus technique-matériel et la société humaine consommatrice. Son objectif est de déterminer qui et dans quelle mesure a besoin de tel ou tel produit. Toujours plus complexe, l'interdisciplinarité est aussi plus difficile à définir à mesure que l'on s'avance vers des disciplines moins axiomatisées et moins structurées. C'est ainsi que, vouloir construire une science de la littérature, par exemple, à même d'asseoir la critique littéraire sur des bases strictement objectives et relever les valeurs vraiment authentiques, semble à présent une entreprise hasardée, ne fût-ce qu'en raison de cette pierre d'achoppement qu'est encore l'élaboration d'une définition opérationnelle de la métaphore.

L'autre pôle de l'interdisciplinarité est l'approche simple, sous un angle unique, d'un phénomène isolé. Fonction du but à poursuivre, ce genre d'entreprise peut toujours aboutir. Dans l'astronomie planétaire, par exemple, le soleil et la lune sont des points matériels ou, tout au plus, des sphères qui peuvent se faire écran réciproquement. Abstraire telle ou telle caractéristique de la réalité à étudier est une démarche péremptoirement motivée par le but que l'on poursuit. Il faut pourtant toujours s'asusurer que l'on n'a pas délaissé quelque caractéristique importante, qui pourrait sensiblement influer sur les conclusions. Élargir ou modifier l'objectif oblige à prendre en compte la complexification de l'objet de recherche, ce qui peut amener à la constatation que la discipline à la faveur de laquelle avait été abordé le problème n'y satisfait plus. À la lumière de la philosophie matérialiste-dialectique, l'approche interdisciplinaire des phénomènes de la nature et de la société humaine est une illustration des thèses relatives à l'interconnexion universelle des phénomènes, aux niveaux d'organisation de la matière et à la hiérarchie des formes de mouvement (où les formes supérieures contiennent les formes inférieures), ainsi qu'à la matière objective et indestructible, ce qui, en fin de compte, fait l'objet de toute démarche cognitive.

NICOLAE IONESCU-PALLAS

La Pierre et le rectangle

Si l'une des caractéristiques de la science du XXe siècle, est la soif de synthèse, due à la prolifération des données, à la multiplication des découvertes, à l'apparition des faits nouveaux, une autre en est l'effondrement de ses anciennes divisions.

Tout semblait être en bon ordre, les problèmes étaient répartis par disciplines indépendantes. La physique en était une, la chimie une autre, la biologie la troisième, etc. On réservait aux grandes catégories les divisions classiques, créées à l'époque des Encyclopédistes. Ce partage fut extrêmement strict, car institutionnalisé — les facultés des universités reçurent le nom des disciplines respectives. Il existe une contradiction réelle entre le nom de l'institution d'enseignement, qui conserve encore la vocation de l'université, et la profession ultra-spécialisée enseignée dans une faculté et même dans une section ou un département. Il y a une contradiction dans la phrase « J'ai suivi les cours de l'université et je suis devenu microbiologiste ».

Le siècle dernier fut le siècle de la spécialisation, que ses adeptes défendirent en raison du grand rendement de cette approche plus limitée mais plus profonde aussi. Le forage à grande profondeur caractéristique de la science du siècle passé rendit toujours plus nécessaire l'émergence et l'intégration des diverses conceptions fournies par les sciences. C'est ainsi qu'apparut l'interdisciplinarité, comme une tentative de diminuer la sévérité des frontières qui séparaient les disciplines et, en même temps, de calmer la jalousie qui entourait le monopole professionnel.

L'interdisciplinarité répond sans doute à une exigence objective. Toujours plus nombreux sont devenus les problèmes qui ne relèvent plus d'un corps de science constitué, mais qui en confinent à plusieurs à la fois. La situation m'évoque le jeu appelé « la marelle », dans lequel les enfants jettent une pierre qui doit tomber à l'intérieur d'un rectangle. Imaginez qu'à un moment donné les pierres commencent à tomber, de plus en plus nombreuses, sur les lignes qui séparent (ou bien qui font voisiner) les rectangles. Toujours plus de problèmes ardus s'obstinent à relever de plusieurs domaines à la fois et refusent de se laisser traiter exclusivement par les méthodes d'un seul. Au début, on créa — afin de les résoudre — des sciences nouvelles: à la frontière de la biologie et de la chimie naquit la biochimie; entre l'astronomie et la physique surgit l'astrophysique; entre les mathématiques et la biologie se constituèrent les biomathématiques. De nos jours aussi naissent des disciplines et, par conséquent, des professions nouvelles. Un exemple en est l'informatique. Où doit-on les situer? L'informatique, par exemple, est disputée par les mathématiques, l'écono-

mie et la technique. Une première règle serait la classification des disciplines nouvelles du côté de la science qui tout en gardant son objet emploie les méthodes des autres. De ce point de vue, il est plus correct de dire « sociologie mathématique » que « mathématique sociologique ». Mais il n'est pas toujours possible de créer des sciences, malgré leur importance décisive et l'actualité de leurs préoccupations.

D'aucuns proposaient que la psychologie, la sociologie et l'étude complexe de l'adolescence forment une science à part, appelée « la hébéologie » — de Hébé, déesse de la jeunesse. La littérature quotidienne nous propose à son tour une science de la paix, «l'irénologie», ainsi qu'une science de la guerre, « la polémologie ». Seulement, à ce rythme on n'en finirait jamais. Luttant contre la constitution de nouvelles sciences, les divisions anciennes sont devenues tout à fait conservatrices. Tous les philologues n'ont pas été disposés à accepter d'emblée, sur leur propre terrain, la sémiotique — science des signes — bien que de celle-ci bénéficiât également d'autres sciences, par exemple de la médecine.

A présent, c'est pourtant l'attitude suivante qui l'emporte: reconnaître le droit d'existence aux problèmes nouveaux et y répondre avec les méthodes et les accessoires de plusieurs disciplines à la fois; amorcer donc une étude interdisciplinaire. Tant que les chercheurs sont spécialisés dans une seule discipline, toute étude interdisciplinaire suppose le groupement de plusieurs problèmes. Mais comment pourraient-ils coopérer d'une manière efficace, aussi longtemps que les institutions auxquelles ils appartiennent sont, elles, monodisciplinaires? Voilà un élément de souplesse introduit dans l'organisation des sciences, grâce au nombre élevé d'équipes interdisciplinaires poursuivant, dans le cadre d'un projet unique, des thèmes qui se recouvrent partiellement pour se séparer à la fin de l'étude, — ou bien dans le cadre des séminaires, des rencontres scientifiques, des congrès centrés sur des thèmes complexes (l'endoscopie, par exemple), où l'on assure le contact et les échanges d'idées entre spécialistes.

L'emploi du mot « atelier » — que l'on n'utilisait pas, il y a quelque temps, pour les rencontres internationales — est significatif à cet égard. Mais le raisonnement va encore plus loin. Pourquoi maintenir deux personnes à formations différentes si l'équipe aura toujours à résoudre des tâches requérant deux qualifications professionnelles? Pourquoi ne pas adhérer à une formule plus économique et ne pas permettre aux jeunes de suivre deux facultés ou deux métiers et pourquoi ne pas accepter la possibilité de leur interpénétration? La médecine clinique, par exemple, est complétée par la médecine qui utilise des appareils physiques, électroniques, techniques extrêmement compliqués. Pourquoi ne pas avoir un

médecin ingénieur ou un médecin physicien, au lieu de confier toujours les installations à un ingénieur et à un médecin à la fois?

Voilà pourquoi est prévue, jusqu'à la fin de ce siècle, l'augmentation considérable du nombre de diplômés à deux professions, de même que la possibilité d'accès à deux professions distinctes, l'une principale et l'autre secondaire. Si la double formation trouve ses adeptes, le problème devient plus délicat lorsqu'il s'agit de plus de deux disciplines. Certains auteurs affirment admettre tout hors les « généralités », car être généraliste signifie savoir quelque chose (c'est-à-dire pratiquement rien) sur tout.

Quoi qu'il en soit, si l'on considère le nombre élevé de problèmes auxquels l'humanité est obligé aujourd'hui de faire face, non seulement ils ne relèvent pas d'une seule discipline, mais ils réclament, au contraire, la coopération de presque toutes les branches de la connaissance, — et non seulement ils la « réclament » théoriquement, mais ils l'exigent en pratique, car ils doivent nécessairement être résolus. La nourriture, l'énergie, les ressources, l'eau, la population, le climat, les océans requièrent — chacun de son côté — des connaissances extrêmement nombreuses et diverses, allant de la technique et de l'économie politique au droit international. D'ailleurs, avant toute science générale, les sciences politiques sont aujourd'hui les plus vastes, exigeant une formation de synthèse, illustrée par le rôle des centres de calcul et de la science de la direction avec ses techniques mathématiques et cybernétiques dans la formation des cadres politiques.

La confusion est telle que l'on ne dispose même pas d'un terme unique pour qualifier cette gémination de plusieurs disciplines. Il y a *interdisciplinarité*, mais aussi *transdisciplinarité* et *multidisciplinarité*. Le siècle dernier nous a légué la jalousie et la vanité des savants, interminable compétition des plus ridicules entre titres et ouvrages, destinée à accaparer les sujets de recherche et les chaires, à monopoliser un thème d'étude, dans le but de devenir l'autorité suprême dans tel ou tel domaine, Aujourd'hui, les grandes découvertes sont faites par des équipes dont la force interdisciplinaire est susceptible de franchir les obstacles et de battre en brèche les lois de la nature. A cet égard, les critères d'attribution des prix Nobel sont éloquents.

Voilà donc des caractéristiques nouvelles de la science contemporaine. Ce n'est pas le *domaine* dans lequel on travaille qui est important, mais le *problème* auquel on travaille. Il n'y a pas de mérite à travailler *seul;* ce qui compte, c'est l'*équipe* interdisciplinaire dont on fait partie. On n'apprécie pas la *rigidité* des disciplines, mais leur *interpénétration*.

MIRCEA MALIŢA

Reflet de l'unité du monde

Sans prétendre à formuler une théorie générale de l'interdisciplinarité nous nous bornerons à quelques observations qui sont à la portée du physicien: position assez avantageuse, car, comme le disait Niels Bohr, « si une vérité infirmée cesse d'être une vérité, une bonne pensée peut en être contredite par une autre sans pour autant cesser d'être une bonne pensée ».

Pour arriver au cœur de la question, citons le début du manuel de physique, devenu classique, de R. P. Feynman: « Un poète a dit une fois: « Tout l'univers est contenu dans un verre de vin ». Nous ne saurons jamais exactement ce qu'il avait voulu entendre par là, parce que les poètes n'écrivent pas trop pour être compris. Mais il est vrai qu'en regardant attentivement un verre de vin nous découvrirons tout l'univers . . .

Si notre esprit limité divise cet univers, pour des raisons de commodité, en parties — physique, chimie, biologie, géologie, astronomie, psychologie et ainsi de suite — rappelons-nous que la nature ne connaît pas de telles divisions ! »

Le passage cité éclaire l'aspect méthodologique, voire didactique, de la division des disciplines scientifiques, qui implique une vision schématique et approximative, plus ou moins tolérable. Il est naturel qu'on commence l'étude du mouvement sur un corps qui ne change pas de nature avec le temps, qu'on observe une réaction chimique dans un récipient qui n'est pas justement en train de tomber de la table. Ces points d'investigation locaux, ces sciences discrètes que sont la physique, la chimie, la biologie, etc. étudient les différents aspects particuliers de ce continuum qui est en réalité la nature.

Le développement historique de la connaissance fait naître de nouveaux domaines, qui tendent à couvrir de nouveaux aspects de ce continuum. Il faut remarquer que les nouvelles disciplines ne touchent pas seulement les domaines que nous sommes habitués à considérer voisins, tels les mathématiques, la physique, la chimie: il apparaît des associations des plus inattendues entre les sciences: la biophysique, la géophysique, la linguistique et même la poétique mathématiques, pour ne plus rappeler les multiples combinaisons où peuvent entrer l'informatique et la cybernétique, sciences qui, tout comme les mathématiques, peuvent être « greffées » sur les domaines les plus divers.

L'existence objective des problèmes qui exigent une approche réunissant les moyens d'investigation d'au moins deux sciences nous conduit à un premier concept d'interdisciplinarité. Il faut maintenant voir de façon plus détaillée comment se réalise cette réunion, cette interaction entre les disciplines. Nous tâcherons de montrer que, de façon générale et sans limitations strictes, l'impact interdisciplinaire connaît trois degrés: un impact élastique, un impact non élastique et un impact profond (nous utilisons une terminologie empruntée à la physique, mais que nous croyons assez suggestive).

BENONE ŞUVĂILĂ
La Corne du bois

BENONE ŞUVĂILĂ
La Décharge publique

L'impact élastique ne suppose pas de modifications de substance des disciplines impliquées, l'interaction se réalisant au niveau des modalités techniques: une des disciplines fournit à l'autre un outil plus ou moins important. Ainsi par exemple, par la découverte des rayons X, la physique a offert à la médecine une très utile méthode d'investigation. Ceci n'a eu d'autres implications pour aucune des deux disciplines (du moins dans une première étape, où les rayons X constituaient un simple moyen d'investigation, sans encore poser le problème des rapports entre les radiations Rœntgen et la cellule vivante). Un autre exemple serait l'apport de la statistique mathématique à la physique, à la sociologie, à l'anthropologie, etc. Bien que très utile, la statistique reste un simple auxiliaire qui, du moins au niveau de son utilisation habituelle, n'apporte plus rien aux mathématiques et ne représente qu'un simple instrument pour les sciences qui l'utilisent.

Dans l'interaction non élastique, les sciences impliquées se trouvent modifiées, enrichies réciproquement. Ainsi par exemple, les physiciens ont eu besoin, pour construire le formalisme de la mécanique quantique, d'une fonction qui soit nulle partout à l'exception d'un seul point — la fonction δ de Dirac. Cette fonction, reprise et étudiée systématiquement par les mathématiciens, a donné naissance à tout un domaine des mathématiques modernes — la théorie de la distribution et, dans la physique a permis la création de la mécanique quantique. Les théories des équations à dérivées partielles et des fonctions spéciales, les théories du potentiel, de la chaleur ou de la propagation des ondes sont tout autant d'exemples de développement conjoint, d'impact non élastique entre les mathématiques et la physique. Rappelons-nous aussi l'apport du chimiste Pasteur à la médecine et ce que la chimie a appris à cette occasion.

Enfin, ce que nous avons appelé l'interaction profonde entre les sciences conduit à l'apparition de domaines nouveaux autant qu'à des changements fondamentaux au niveau des sciences impliquées. L'adjonction du calcul infinitésimal à la mécanique a eu une très grande importance tant pour la physique que pour les mathématiques. Les échos s'en sont fait sentir jusque dans la philosophie, étant si bien assimilés qu'ils font aujourd'hui partie de notre façon de penser même. Afin de donner un petit exemple de la perfection avec laquelle nous avons assimilé les concepts de base de l'analyse et de la mécanique, reprenons le paradoxe de Zénon, dans une version, il est vrai, modernisée. Un agent arrête une voiture qui roulait à toute allure et dit au chauffeur: « Je vous flanque une contravention pour avoir circulé en ville à 90 km à l'heure » « C'est absurde, répond le chauffeur, il n'y a qu'un quart d'heure que j'ai quitté la maison ! » Le fait que nous entendons ceci comme une blague montre combien nous est familière l'idée que la vitesse est un dérivé qui doit pouvoir être défini sur des intervalles de temps bien inférieurs à l'heure.

Un autre exemple, plus moderne, est celui offert par la mécanique quantique, qui nous fait admettre entre autres, à la différence de la physique classique, que nous ne pouvons plus faire d'observations sans perturber d'une façon ou d'une autre le phénomène observé. Les grandeurs physiques

forment des paires qu'on ne peut plus déterminer simultanément: les grandeurs respectives s'appellent en ce cas complémentaires. Plus un observateur s'attache à mesurer exactement un des éléments de la paire, moins l'élément complémentaire sera précisé. La mécanique quantique introduit ainsi un appareil épistémologique nouveau; l'observateur se trouve lié, par le moyen d'investigation qu'il utilise, à l'objet de l'observation, au processus même qu'il se propose d'examiner, fait inconcevable pour la physique classique où les phénomènes sont complètement indépendants de l'observateur. Ce point de vue aussi a commencé à nous être familier.

En 1938, à un congrès d'anthropologie, Bohr montrait que cette nouvelle conception devait nous être familière, pouvant être illustrée en psychologie aussi, « car on connaît le dicton selon lequel au moment où on se met à analyser ses sentiments, on cesse de les éprouver . . . entre pensées et sentiments il existe une relation de complémentarité similaire à celle qui concerne les expériences de la physique atomique . . . » Stockhausen affirme à son tour que la façon même de recueillir le folklore musical devant les caméras de la télévision altère irrémédiablement l'authenticité de l'interprétation. Il y a un siècle, cependant, cette idée n'inquiétait pas les folkloristes: le poète Vasile Alecsandri n'hésitait pas à modifier tel ou tel vers des poésies qu'il recueillait. L'authenticité comme absence de toute perturbation est sans doute une acquisition de notre époque.

Il en résulte que la démarche interdisciplinaire est bien plus qu'une simple situation « entre-disciplinaire », que l'additivité des sciences est bien plus qu'un simple phénomène linéaire, une sommation de parties, que les implications en sont bien plus profondes. En effet, l'interdisciplinarité est impliquée par la modalité dont nous concevons l'unité du monde, dont nous nous y intégrons nous-mêmes, elle est une expression nécessaire et objective de l'impact profond entre les différentes disciplines, nous dirions même entre les différentes modalités de la connaissance.

Plus encore, un aperçu historique, même sommaire, nous dévoile que l'interdisciplinarité reflète notre façon de concevoir l'unité du monde. Dans la première moitié du XIXe siècle, ce qui était spécifique pour l'unité de la nature, c'était le fait que les phénomènes se trouvaient en rapport d'interconditionnement réciproque, d'interdépendance. Ceci était d'autant plus évident qu'on prenait en considération les phénomènes reliant les domaines « voisins ». C'est sur cette base que sont nées les divisions et les sous-divisions connues des sciences. Une œuvre édifiante en ce sens est le *Kosmos* d'Alexandre von Humboldt, qui donne, outre l'énumération détaillée et hiérarchisée de toutes les connaissances de l'époque, des sciences de la nature « depuis les étoiles et les nébuleuses jusqu'aux animaux les plus petits », les lois causales connues reliant les phénomènes. L'interdisciplinarité est ainsi circonscrite à des domaines voisins, étant liée aux interactions qui peuvent exister entre des phénomènes rapprochés l'un de l'autre, au moins au sens des rapports directs (du type région géographique — climat — flore — faune etc.).

Au XXe siècle, avec l'élaboration de la théorie atomique, on constate que ce sont en réalité les mêmes composantes minimales de la matière qui sont à la base de bien des phénomènes physiques, chimiques, biologiques: les atomes, gouvernés par les mêmes lois de la mécanique quantique. Le droit légitime de mettre en connexion différents domaines de la science trouve donc un fondement plus profond. Mais quelle est la portée réelle de cette unification, jusqu'où vont ses implications, c'est là une question à laquelle il est difficile de répondre. La difficulté consiste pour l'essentiel dans le fait que, devant une série d'équations, nous ne pouvons pas apprécier *à priori* toutes les conséquences qui en découlent, leurs limites d'applicabilité, il est naturel de supposer que les phénomènes de la vie, de l'art ou de la société exigent une base beaucoup plus générale. À ce niveau l'interdisciplinarité doit être abordée sur des bases philosophiques, plus larges. De cette façon très générale, l'interdisciplinarité reflète objectivement l'unité de la nature et partant, elle justifie en principe toute interconnexion entre toutes nos possibilités de connaissance.

Qui pourrait réaliser actuellement une telle synthèse? L'homme, bien sûr, qui a atteint de si hauts paliers de la connaissance, mais par quelle voie? Celle de la science, de la philosophie, de l'art? Comme le disait Lucian Blaga: « Tout un ciel d'étoiles t'habite / Avec tout un monde d'êtres. / Tu n'est rien et tu es tout: / L'azur, les oiseaux volant, / La fumée, le foyer d'antan / Et les terres qui vont naître. / Elle n'est pas ailleurs, la voie, / Cherche-la au fond de toi ».

Peut-être, comme l'affirme Feynman, devons-nous faire appel à la poésie ou — pour finir sur une note de sobriété — à l'interdisciplinarité, voire à la transdisciplinarité, qui doit mettre en valeur la poésie, la physique, la philosophie, toutes les disciplines que l'homme a créées.

VICTOR GEORGE VELCULESCU

La Restitution du réel

OU DE L'INTERDISCIPLINARITÉ, DANS L'ÉVOLUTION DE LA BIOLOGIE

L'interdisciplinarité, comme modalité consciente d'approche du réel à vertus méthodologiques certaines, a un caractère historique évident. Elle ne s'impose pas à la pensée scientifique dès la constitution des premiers domaines d'investigation de la nature. Ceux-ci sont aussi peu nombreux que vastes, l'essence de la recherche étant l'observation, la description, la classification et, dans une moindre mesure, la mise en évidence des relations. Dans l'étape de leur constitution, ces branches de la science coexistent sans interférer, sans avoir besoin de ce genre de relations. Le monde vivant est depuis longtemps considéré comme égal au « monde des choses », dont il se distingue, selon la classification aristotélicienne, par l'existence de l'âme. Les

deux mondes ne seront séparés que dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, avec l'apparition et l'installation au centre du monde vivant du concept d'organisation, par l'intermédiaire duquel on essaie d'intégrer les parties des organismes — organes et fonctions — dans un système. La séparation radicale des êtres d'avec les choses, avec toutes ses conséquences, conduit à la constitution de la biologie comme domaine scientifique indépendant (Lamarck, Oken, Treviranus). Mais cette biologie n'entretient aucune relation avec les autres branches de la science. Elle continue à décrire — des formes, des habitudes, des relations interspécifiques — et à classifier. La prise en considération du temps n'en change pas pour l'instant le profil. On connaît et on décrit le développement et la transformation des organismes, mais l'évolution ne constitue pas encore une théorie.

Le véritable tournant dans la pensée et la pratique biologiques n'allait survenir qu'au milieu du XIXe siècle, avec l'apparition, en moins de deux décennies, de la théorie cellulaire et de la théorie de l'évolution, des études sur l'hérédité et la fermentation, des analyses chimiques fonctionnelles et de la synthèse totale programmée des composés organiques et de certaines séries homologues de ceux-ci. Le temps confère à la nature une histoire. Une histoire des formes, autant que des schémas d'organisation des éléments plastiques et fonctionnels qui les soutiennent. L'ancienne vision intégraliste, qui continue à fonctionner sur la base des concepts de l'histoire naturelle, se voit ajouter l'étude des éléments constitutifs des organismes, de leurs apparition, constitution et fonctionnement. La voie de ce retour dialectique à un palier supérieur de la connaissance est celle de la physiologie, qui s'occupe toujours davantage des mécanismes des fonctions qu'elle étudie. Jusque-là, la biologie s'était contentée d'elle-même, n'ayant pas besoin de la physique ou de la chimie. Mais à cette époque d'épanouissement et de renouvellement des concepts, la biologie commence — lentement mais sûrement — à utiliser des méthodes et des techniques de ces disciplines — elles aussi en plein développement, préparant la révolution conceptuelle du début du XXe siècle — autant que des idées et des points de vue qui leur appartiennent. Passant de la description des formes, des structures visibles, des relations entre les espèces et entre les composants des organismes, de leurs comportements et habitudes, à la détection et à l'étude des mécanismes qui les fondent, la biologie acquiert de nouvelles dimensions et ouvre des horizons nouveaux. Elle commence à comprendre que la voie vers le déchiffrement des mystères de l'existence passe obligatoirement par les territoires des éléments constitutifs, jusqu'aux molécules et même aux atomes, par leurs origines et histoire, par la causalité et le hasard. Mais ici, ses propres forces ne lui suffisent plus; il lui faut faire appel à la mathématique, à la physique et à la chimie. *C'est à ce moment que la pensée et la pratique interdisciplinaires font leur apparition en biologie.*

Ce type de pensée et de pratique scientifique n'est pas apparu comme une théorie, mais comme une nécessité méthodologique. L'anonymat de son apparition n'exprime pas son caractère superflu, mais bien au contraire, un caractère réaliste puissant, d'une authenticité capable de l'imposer de

façon naturelle, de la faire pénétrer dans toutes les universités, dans tous les laboratoires, non comme un attribut de la modernité mais comme un cadre maléable, formateur, hautement susceptible de révéler l'inconnu.

La pensée interdisciplinaire opère d'autant plus librement, se manifeste avec d'autant plus de succès que les phénomènes étudiés sont plus complexes, reflétant une forme de mouvement supérieure: c'est seulement dans un tel cadre que se rencontrent, coexistent et interagissent intimement une plus grande variété de formes de mouvement de la matière. Séparée de façon artificielle, pour des raisons méthodologiques, techniques, logiques, psychologiques, etc., l'unité de ces formes de mouvement et de la diversité de leurs manifestations (toujours croissante, qui a conduit souvent à perdre de vue le tronc de la réalité dont elles ont été séparées par une pensée encore incapable de l'envisager dans toute sa complexité) va être refaite par la pensée interdisciplinaire, expression de la pensée négentropique de reconstitution de l'unité du réel. Cette tentative se trouve encore à un stade incipient, mais elle est bien orientée. Et même si on pouvait démontrer que la tendance à refaire l'unité n'est qu'asymptotique, elle représente déjà une stratégie de la pensée scientifique.

La séparation des êtres d'avec les choses, du vivant d'avec le non-vivant, s'est réalisée avec difficulté, avec mainte hésitation . L'animisme primitif accordait une âme à tous les objets de la nature, mais l'Antiquité grecque a séparé les êtres d'avec les choses, les considérant comme les seuls à posséder une âme (Aristote). Le mécanicisme newtonien a rétabli l'unité du vivant et du non-vivant, pour que le vitalisme la rompe de nouveau. L'intuition pénétrante des naturalistes du XVIIIe siècle — Maupertuis, Buffon — concernant une nature modulaire, où seuls les éléments modulaires sont doués de personnalité et non les constructions auxquelles ils peuvent donner naissance, avait ses racines dans la théorie atomique de Dalton, inspirée elle aussi des expériences chimiques de l'école de Lavoisier et de la pensée physique newtonienne. Cette vision, enrichie par introduction de l'expérimentation et du temps, allait conduire un siècle plus tard à l'évolutionnisme. Un évolutionnisme biologique, qui n'avait en vue que les êtres et se limitait à des descriptions et à des classifications, aux formes et aux relations. Un évolutionnisme vu « de l'extérieur ». Le XVIIIe siècle et même le début du XIXe ne disposaient pas des concepts et de la technique nécessaires pour expliquer cette marche des formes et surtout les mécanismes de leur modification et de la résistance à la modification. La pénétration à l'intérieur du processus évolutif, l'idée que la sélection naturelle est elle aussi un mécanisme vu « de l'extérieur » et notamment l'intuition de l'existence d'un « intérieur » contenant une *black box* qui cache les mécanismes des mécanismes biologiques a constitué un tournant dans la pensée biologique. C'est cette *black box* — inconnue, invisible — qui doit assurer le lien entre l'extérieur et l'intérieur, entre l'être et le milieu ou, comme disait Lamarck, entre l'organisme et les circonstances.

Le concept d'organisation a été une des clés qui allaient forcer la pénétration dans cette black box. Cette idée existait déjà auparavant, sous

une forme ou sous une autre, mais elle n'avait pas dépassé le stade de l'intuition. Au milieu du XIXe siècle le concept est revivifié grâce aux théories atomique et moléculaire (présentes aussi en physique et en chimie), aux succès de la chimie organique (la synthèse totale et celle des séries homologues), de la biochimie (cellulaire et acellulaire), de la génétique (qui pressent l'existence des structures à la base de la mémoire de l'hérédité et qui constitue une porte d'entrée des mathématiques en biologie), de la théorie cellulaire. La découverte de l'isomérie par Berzelius prouve qu'il existe des molécules à constitution identique mais aux propriétés différentes, ce qui conduit à l'idée que ces propriétés dépendent d'un principe d'ordre, de la structure moléculaire. Mais l'isomérie est un problème d'arrangement spatial des éléments submoléculaires, des atomes. Pasteur a montré clairement ce qu'est l'isomérie liée aux propriétés optiques, dont il a fait un critère du vivant. La génétique ignorait encore la structure qui assure la mémoire de l'hérédité, mais elle commençait à comprendre que les propriétés des organismes, les fonctions organiques et cellulaires, à savoir toutes les manifestations du vivant ne dépendent pas de la « force vitale » mais des structures matérielles atomo-moléculaires et supramoléculaires, qui forment les structures morphologiques fonctionnelles. Aussi n'est-il pas étonnant que la physiologie ait dû, pour se comprendre soi-même, faire appel à la physique et à la chimie, se transformant partiellement en l'ancienne chimie physiologique qui est devenue l'actuelle chimie biologique.

La rencontre, au début du XXe siècle, entre la conception de la dépendance des formes et des fonctions des structures chimique et celle de l'évolution, qui allait révolutionner la physique et implicitement la chimie et moderniser la génétique, a fait comprendre à la biologie — et par son intermédiaire à l'ensemble de la science et de la pensée — que le vivant n'est pas une création qui diffère du non-vivant par des « forces vitales » incognoscibles, extérieures, mais un effet de la manifestation de forces propres aux structures vivantes, apparues à la suite d'un nouveau mode d'organisation de la matière. C'est ainsi que se fait jour l'idée que ce qui distingue le vivant du non-vivant n'est pas la nature du matériel, mais le degré de complexité de son organisation (de sa structuration). Cette idée sera confirmée et affermie par toutes les découvertes de la première moitié du XXe siècle, dont les plus importantes sont probablement les acides nucléiques et leurs propriétés de stocker l'information génétique codifiée, ainsi que les premières expériences concernant la biogenèse.

Cette effervescence novatrice dans la recherche scientifique, qui a conduit à une effervescence semblable dans la philosophie, a provoqué une réaction en chaîne, aux effets prévisibles, mais qui a maints côtés paradoxaux aussi. Deux de ces paradoxes — reflétant, comme toujours, le nouveau paradigme — sont intéressants pour notre débat.

Le domaine du vivant a toujours eu des effets en quelque sorte hypnotiques, des effets contradictoires, certains inhibiteurs, les autres stimulateurs sur la pensée et la sensibilité. Les forces « vivantes », « vitales », «d'affinité », etc. ont constitué de véritables mythes du domaine scientifique. Le

développement insuffisant de la science autant que des raisons idéologiques et conceptuelles ont contribué à la traduction de cette mythologie en termes de lois générales de la nature. Ainsi par exemple, l'idée que les propriétés des substances dépendent de leur structure moléculaire et que la moindre modification structurale détermine une modification des propriétés physiques et chimiques a été adoptée presque sans opposition en physique et en chimie, et même en biologie. Mais l'idée qu'une telle modification minimale puisse modifier et même compromettre une fonction n'a été que très difficilement acceptée. Ceci, bien sûr, parce qu'une telle dépendance était très difficile, non à démontrer — la physiologie a pu le faire — mais à expliquer. Il n'est pas moins vrai, cependant, que le contexte culturel — le vitalisme, le positivisme, la théologie — y a joué de nouveau un rôle inhibiteur. Mais jusqu'à la fin, la boîte noire s'est laissée ouvrir et déchiffrer. Si telles se présentent les choses en partant de la biologie vers la chimie et la physique, les perspectives que la physique ouvre à la biologie ne sont pas moins choquantes. Les biologistes ont accepté plus facilement d'utiliser les techniques de la chimie et surtout celles de la physique — que la pratique a imposées de façon naturelle, sans arrière-pensées — que leurs propres concepts, qui ne se sont imposés que bien plus difficilement. La physique cependant, qui envisageait tout le cosmos, a commencé à considérer les systèmes vivants comme une sorte de possibles laboratoires pour l'expérimentation de nouveaux phénomènes, et éventuellement, pour la découverte de nouvelles lois. En partant de l'autre « bout » du monde naturel, la physique a été la première à comprendre que si l'accroissement du degré de complexité des structures chimiques non-vivantes conduit à la mise en évidence de nouveaux phénomènes physiques, basés souvent sur des lois nouvelles, il est très probable que dans les systèmes physico-chimiques encore plus complexes, qui ont acquis les propriétés du vivant, il se produit des phénomènes physiques particuliers, caractéristiques, basés sur des lois propres, caractéristiques. Elle a pénétré avec son bagage conceptuel en biologie, comme dans un pays merveilleux, prête à saisir, à comprendre, à expérimenter et à généraliser les miracles physiques produits par les systèmes vivants, envisagés comme ayant « seulement » un degré de complexité différent. La preuve en est que presque toutes les approches, voire les développements fondamentaux concernant l'origine et la nature du vivant ont appartenu aux grands physiciens et chimistes.

Un autre phénomène paradoxal est intimement lié à ces démarches. Le continuum vivant-non-vivant, revivifié par la science moderne depuis l'instauration du concept d'organisation, en passant par le « gradient » de complexité, par l'élimination du vitalisme grâce aux synthèses organiques totales programmées, aux synthèses *de novo* de structures chimiques biologiquement fonctionnelles et par l'expérimentation de la biogenèse, a acquis de nouvelles valences épistémologiques avec « le greffage » de la quatrième dimension. Il est devenu clair qu'il fallait reconsidérer l'évolution, au moins de deux points de vue. Tout d'abord, l'idée commence à s'imposer que l'évolution n'est pas une succession de formes se déroulant sous l'empire

des forces de la sélection naturelle, mais une évolution des structures biochimiques. L'évolution et ses mécanismes ne seront vraiment compris et contrôlés qu'en les considérant comme les effets biologiques du phénomène d'augmentation des restrictions imposées à certaines structures par les formes d'organisation, à savoir par des ensembles cohérents d'interactions en continuelle modification et complexification. La biochimie actuelle peut offrir des preuves édifiantes concernant l'évolution moléculaire et fonctionnelle. Secondement, le concept d'évolution ne saurait s'arrêter aux frontières de la biologie. Il doit toucher — ou inclure? — le territoire de la chimie et, *mutatis mutandis*, celui de la physique. On doit envisager l'évolution comme une nécessité physique, et la physique comme une base de la diversité des structures matérielles à fonctions chimiques et biologiques, et même, certainement, des phénomènes spirituels, psychiques.

Les conséquences de cette situation sont troublantes. La biologie cesse d'apparaître comme la discipline correspondant à la forme la plus complexe de mouvement de la matière, qui inclut les formes de mouvement sous-jacentes, à degrés moins élevés de complexité. Au contraire, elle nous apparaît actuellement comme un cas spécial de la chimie et notamment de la physique, comme le siège de phénomènes et de lois physiques encore inconnus. C'est pourquoi on n'a pas encore pu définir le vivant. Aussi ne peut-on éviter la question: à quelle discipline appartient la biogenèse? La réponse porte fatalement le sceau de l'histoire: elle appartient encore à la biologie. Le fait que c'est à la physique de la déchiffrer est une perspective troublante déjà dépassée, car une autre question beaucoup plus troublante se fait jour: jusqu'à quand la biologie appartiendra-t-elle à la biologie?

Le caractère historique des disciplines et de la pensée interdisciplinaire apparaît clairement. Les disciplines sont apparues comme une nécessité méthodologique et elles disparaîtront par un phénomène de synchrétisme qui a déjà commencé à se manifester: la cybernétique, la synergétique, la biologie moléculaire, les nombreuses « disciplines de frontière » auxquelles on pourrait ajouter une possible science de toutes les formes d'évolution, etc. Dans une perspective idéale, les disciplines actuelles et possiblement celles futures connaîtront une intégration progressive, jusqu'à la restitution du réel. L'interdisciplinarité sera de plus en plus l'expression naturelle de ce phénomène d'intégration omnidisciplinaire. Elle se manifestera sur le plan philosophique comme une « transgression » progressive, multiréciproque, des territoires des disciplines existantes, en vue d'une coopération toujours plus vaste et profonde, jusqu'à la disparition des frontières et, dans la même perspective idéale, à l'unification de leurs territoires, refaisant, après des millénaires de pensée scientifique et philosophique, le territoire unique du grand Réel, de l'Absolu.

VLADIMIR EŞANU

Deux cultures

Le titre de cette causerie est, en fait, celui, abrégé, d'un livre célèbre écrit en 1959 par le physicien Charles Percy Snow, *The Two Cultures and the Scientific Revolution.* L'auteur s'y interroge pourquoi une personne qui aurait lu — disons — *Faust*, qui connaît les noms de deux ou trois peintres impressionnistes ou sait reconnaître une symphonie de Beethoven est considérée cultivée, bien qu'elle ignore la seconde loi de la thermodynamique, la loi de la réfraction, ce qu'est un quark, alors qu'une autre personne qui posséderait toutes ces connaissances scientifiques, mais en ignorerait les premières, passerait non seulement pour non cultivée, mais aussi pour digne de mépris. Cela revient à contester à la science le rang intellectuel et social de l'art; or, cette attitude est très répandue, même parmi les hommes de science. À nos propres yeux, on ne saurait conférer le statut de véritable intellectuel à celui qui ne manifeste aucun intérêt envers une catégorie quelconque de préoccupations humanistes.

Loin de moi toute prétention de résoudre le problème de la différenciation et de la hiérarchisation des cultures. Je me contente d'émettre quelques pensées à cet égard, en formulant deux questions:

1. À quoi sert une seconde culture?

2. Pourquoi certains artistes, respectivement certains scientifiques, ressentent-ils le besoin de s'approprier une seconde culture, scientifique chez les premiers, artistique chez les seconds, alors que d'autres ne ressentent pas un tel besoin?

Jetons tout d'abord un coup d'œil dans le camp des artistes, à commencer par les poètes et les prosateurs ! Il va sans dire que l'esprit de tout physicien est choqué par ces véhicules spatiaux qui circulent à une vitesse plus grande que celle de la lumière, par ces descriptions poétiques où la pleine lune surgit à minuit juste ou par ces courants de centaines de milliers de volts qui parcourent une installation de rayons X sur la *Montagne magique.* Certes, dans un livre d'une telle réalisation artistique comme *La Montagne magique*, une bourde de ce genre, que nous sommes, nous, les physiciens, les seuls à remarquer, ne représente qu'une légère égratignure sur un disque de haute fidélité.

Par contre, nombre de grandes œuvres littéraires sont des documents précieux de leur époque, dans la mesure où elles ont compris en elles la quintessence de tout ce que la science avait réussi à conquérir jusqu'alors. Que serait le poème *De Rerum Natura* de Lucrèce sans le système philosophique d'Épicure et sans l'atomisme de Démocrite? Que serait la *Divine Comédie* de Dante sans ses connaissances astronomiques? Et le *Gulliver* de Swift sans ces remarquables plans de recherche de l'Académie de Laputa? Et Rabelais sans ses vastes connaissances médicales, linguistiques, juridiques, géographiques, botaniques et minéralogiques? Enfin — cas suprême — comment aurait pu naître ce poème dramatique représentatif de la culture

européenne, *Faust*, si Gœthe n'avait pas été à la fois poète et homme de science, le héros principal de la tragédie n'étant ni un noble, ni un soldat, ni un politicien, ni un jeune amoureux ou un aventurier, mais, comme le disait avec mépris Giovanni Papini, « un professore ».

Tentons une analye sommaire de la motivation d'un écrivain ou d'un artiste d'englober dans sa sphère de culture les sciences ou la technique.

Il est évident que tout auteur de livres d'anticipation est obligé de posséder des connaissances scientifiques et techniques assez solides. Néanmoins, nous trouvons, même chez les plus grands, des fautes qui les signalent comme des amateurs. Ainsi, dans le voyage prophétique de la Terre à la Lune et autour de celle-ci — auquel Jules Verne donne comme point de départ, Tampa, en Floride, à moins de 200 kilomètres de Cap Canaveral et qui s'achève par le repêchage du projectile dans la mer — le cadavre du chien Trabant est projeté dans l'espace par l'ouverture rapide d'un simple sas dans le plancher de la capsule, bien que l'impondérabilité ne se manifeste que dans la région où la force d'attraction de la terre est compensée par celle de la lune. Wells, dans *La Guerre des mondes*, n'aura certes pas connu tous les détails des processus immunologiques, mais il en savait suffisamment pour dramatiser le rôle de ces phénomènes dans l'action fictive de son livre, à la grande surprise de ses lecteurs, lesquels ignoraient les dernières découvertes de la science.

D'autres catégories d'écrivains ont pris également pour base de leurs récits des documentations qu'on pourrait appeler scientifiques ou techniques, surtout lorqu'on considère les sciences moins exactes, telles la médecine, l'histoire, la psychologie, l'économie politique, la science militaire ou la composition musicale. Le roman et le drame historique et psychologique constituent des formes littéraires très répandues. Les changements conceptuels dans le cadre de ces sciences se reflètent très fidèlement dans les écrits de l'époque respective: il suffit d'énumérer, à cet égard, Victor Hugo, Félix Dahn ou Henryk Sienkiewicz, Robert Graves, James Clavell, Paul Bourget, Auguste Strindberg; il existe maints auteurs de romans policiers qui se trouvent encore de nos jours sous l'influence de la psychanalyse. Fasciné par l'appétit que suscite l'argent gagné sans sueur, Balzac a étudié le mécanisme des profits réalisés par des opérations de bourse, qu'il a souvent décrites dans ses livres, bien qu'il se soit avéré en pratique un mauvais joueur de bourse. Léon Tolstoï emploie ses connaissances d'ancien militaire pour démolir l'idole du militaire génial, décrivant la bataille de Borodino comme un chaos absolu, où la victoire ne fut nullement déterminée par les décisions tactiques des commandants. Quant à Thomas Mann, il assimile à tel point les principes de la composition dodécaphonique et des formes musicales classiques que l'on considère l'analyse de l'ariette de la sonate opus 111 de Beethoven qu'il présente dans son livre *Doktor Faustus* comme étant d'un haut niveau professionnel, bien que je doute fort qu'il ait jamais composé lui-même un morceau de musique. Ce sont là autant de véritables cultures secondaires de bonne qualité, à un niveau d'amateur certes, mais suffisant pour permettre la création d'œuvres littéraires de toutes première

grandeur. Selon mon opinion, une culture scientifique à ce niveau demeure toutefois insuffisante lorsqu'il s'agit d'inclure les sciences exactes dans un échafaudage philosophique — comme cela arrive souvent.

L'assimilation des conquêtes des sciences naturelles par les artistes plastiques et les architectes s'est avérée encore bien plus décisive pour le développement de ces arts. La peinture de la Renaissance est tributaire de la perspective; le tableau peint à l'huile sur toile dérive de la reconnaissance de la propriété siccative de certaines sortes d'huile végétale; le clair-obscur de Léonard de Vinci est la conséquence de l'identification du phénomène d'ombre et de pénombre. À son tour, l'architecture a profité pleinement du développement de la statique et de l'apparition de matériaux nouveaux pour les constructions, notamment du béton, de l'acier, du verre et de l'aluminium. Les lois du mélange des couleurs ont inspiré le pointillisme de Seurat, Signac et Pissarro, et la géométrie descriptive se trouve à la base de la peinture cubiste de Braque et de Picasso. S'inspirant des principes pythagoriciens, Jean-Philippe Rameau écrit son traité d'harmonie, qui va dominer longtemps durant l'art de la composition musicale. La technique d'accorder les instruments à clavier issue des résultats de l'acoustique physiologique a trouvé une résonance grandiose dans les deux volumes contenant chacun 24 préludes et fugues pour clavecin de Jean-Sébastien Bach sous le titre *Le Clavecin bien tempéré;* dans le même temps, l'étude de la vibration des colonnes d'air dans les espaces fermés conduit à une révolution dans l'art de construire et de manier les instruments à vent.

À certaines époques, lorsque l'homme de science ou le technicien jouissait d'une situation privilégiée, on a vu des artistes ou des penseurs révolutionnaires choisir comme refuge une telle profession. Fort souvent, de tels hommes ont exercé leur profession oficielle avec une conscience et même une créativité nullement négligeables. Citons, à l'appui, les médecins Arthur Schnitzler et Victor Papilian, le général russe de fortifications César Cui, le professeur universitaire de chimie A. Borodine, l'ancien officier, devenu ensuite fonctionnaire au ministère de l'agriculture, Modeste Moussorgski, les officiers de marine Pierre Loti, Claude Farrère et Eugen Botez (l'écrivain roumain Jean Bart), l'aviateur Antoine de Saint-Exupéry, le médecin-peintre Ion Ţuculescu et tant d'autres. Certains, plus courageux ou enregistrant davantage de succès dans leur création secondaire, évadent de leur premier métier: ce fut le cas de l'officier de marine Nikolaï Rimski-Korsakov, de l'agent de bourse Paul Gauguin, du douanier Rousseau et du météorologue devenu artiste graphique Marcel Chirnoagă.

Deux cas exceptionnels méritent une attention plus spéciale:

Le premier est celui de l'ancien moine cordelier, ensuite bénédictin, François Rabelais, docteur en médecine, professeur d'anatomie à l'université de Montpellier, prêtre séculier à Meudon, qui choisit d'abord comme nom d'auteur, par anagramme, Alcofribas Nasier, qui se disait « abstracteur de quintessences », pour signer plus tard ses écrits de son vrai nom et décliner sa qualité de docteur en médecine, mais également celle amusante de « patriarche des îles Hyères », et dont on disait qu'il était capable de soutenir,

tout comme Pic de la Mirandole, une thèse « de omni re scibili », sur toute chose connaissable. Suspecté au monastère à cause de ses lectures, supposées subversives vu qu'elles étaient incontrôlables étant en grec, tantôt admiré, tantôt persécuté par l'autorité papale et par celle royale, cet homme de la Renaissance utilise à fond ses connaissances pour écrire son grand ouvrage satirique *Gargantua et Pantagruel.* Dans son œuvre littéraire on ne trouve nulle trace, à aucun moment, d'émotion, de chaleur, de poésie, et, pourtant, il en émane un profond humanisme, réagissant par le rire et par l'ironie acerbe contre l'absurdité, le dogme, la persécution, la guerre et toutes les horreurs du temps. Contrastant avec cet esprit gaulois, voici une autre grande figure, à caractère universel, de la culture européenne: Johann Wolfgang von Gœthe. Lui aussi, il est multilatéral: en premier lieu, poète, dramaturge et prosateur, mais aussi dessinateur, auteur d'un petit traité sur *La Métamorphose des plantes* et d'un autre, plus important *Farbenlehre* (« Théorie des couleurs »), découvreur de l'os intermaxillaire chez l'homme, dont la prétendue absence semblait séparer l'homme du reste des mammifères où cet os était toujours présent. Tout au long de cette vie protéiforme, on peut suivre, parfois apparent, parfois abscons, le long filon de la tragédie *Faust,* reproduction en quelque sorte de sa propre évolution spirituelle.

Par son *Faust,* Gœthe nous fait pénétrer dans la sombre atmosphère physique et psychique — du laboratoire et de l'âme — d'un savant médiéval que désespère l'inutilité de sa science verbale et qu'anime un désir ardent:

« Da ich erkenne, was die Welt
In innersten zusammenhält,
Schau' alle Wirkenskraft
und Samen
Und thu' nicht mehr in
Worten kramen »

(« Qu'ainsi à fond je découvre
Ce que le monde en son sein recouvre
Que je découvre toute la force qui ouvre
Les semences
Et que je cesse de me fier aux mots,
À leur démence »).

Faust accepte de céder son âme au diable au moment où, comme signe de réalisation de tous ses vœux, il dira à la seconde qui va disparaître.

« Verweile doch ! du bist so schön ! »

(« Arrete-toi donc ! tu es si belle ! »)

Ces mots fatals, Faust les prononce seulement dans le final de la seconde partie, que Gœthe écrivait peu de mois avant sa mort. Faust, aveugle, entreprend la construction d'une digue devant transformer une région marécageuse en un terrain fertile par le travail d'une multitude d'hommes libres.

Quelle est donc la réaction de cet homme, observateur amoureux de la nature, dont le masque olympien cache une âme émotive, envers cette science qui a abandonné un premier vêtement flottant, celui des mots, pour

revêtir celui, étroit, des définitions et manipulations mathématiques, autrement dit de la physique?

Gœthe reconnaît, dans son ouvrage *Farbenlehre*, que le physicien qui veut embrasser la science dans sa totalité doit maîtriser les mathématiques, « organes humains des plus brillants, qui ont fait de grands services à la physique ». Il reconnaît ensuite que lui-même « ne saurait se vanter d'une quelconque culture en ce sens » et que, pour ce motif, il se maintient « dans les régions indépendantes de l'art de la mensuration, régions qui ont pris une large extension ces derniers temps ». Vient ensuite l'immanquable attaque contre Newton, « ce grand mathématicien, lequel, par une compréhension erronée, a mélangé la perception des couleurs et l'optique soumise à la mensuration, causant ainsi de graves préjudices à la théorie des couleurs ». Il souhaite finalement voir surgir des mathématiciens dépourvus de préjugés et inspirés qui mènent son œuvre à bonne fin. Gœthe, se serait-il réjoui ou fâché d'apprendre que deux physiciens théoriciens de première main allaient, un demi-siècle, respectivement un siècle plus tard, s'occuper du formalisme de la colorimétrie, évidemment sans se réferer à lui? Je pense à James Clerk Maxwell et à Erwin Schrödinger, dont bien peu de gens savent qu'ils se sont occupés de ce problème.

La lecture de « La Théorie des couleurs » de Gœthe est un enchantement esthétique. Ses observations sur les ombres colorées, sur les couleurs des nuages pendant le jour et au coucher du soleil, ses considérations sur l'harmonie des couleurs et sur leur influence psychologique ouvrent, en effet, « de vastes horizons, qui ne dépendent pas des mensurations ».

Gœthe appréciait lui-même tellement son activité de recherche scientifique qu'il répondit à Eckermann qui lui suggérait qu'il se pourrait qu'il regrettât d'avoir dédié un tel temps à la théorie des couleurs: « Nullement, bien que je lui aie dédié le travail d'une moitié de vie. J'aurais peut-être écrit encore une demi-douzaine de tragédies, c'est tout, et il s'en trouvera après moi bien assez pour le faire ».

Étonnantes déclarations de la part d'un poète orgueilleux, voire vaniteux, capable d'ajouter au splendide et émouvant appel à l'instant de réalisation

« *Verweile doch! du bist so schön!* »
(« Arrête-toi donc ! tu es si belle ! »)

ces mots vaniteux:

« *Es kann die Spur von meinen Erdentagen*
Nicht in Aenonen untergehn »
(« La trace de mes jours terrestres
Ne saurait dans les éons disparaître »)

Cet esprit universel, multilatéral comme bien peu le furent, glorifié à juste titre plus que quiconque, eut cependant pour lot cette frustration inattendue de n'avoir pas réussi à s'habituer à la manière nouvelle, quantitative, de pratiquer les sciences, d'être resté un amateur, biens qu'il ressentît une telle soif de connaître et que de son cerveau soient sorties tant d'idées.

Le cas de Gœthe va nous aider à comprendre ce qui incite les hommes de science, en général, et les physiciens, plus spécialement, à chercher à acquérir une seconde culture, artistique ou, dans une sphère plus large, humaniste et quels sont les avantages qu'ils peuvent tirer d'une telle acquisition.

Commençons par les avantages et dans l'ordre inverse de leur importance.

L'étalage de cette culture — pourquoi ne pas l'avouer? — satisfait dans une certaine mesure notre vanité, comme le montrent les textes de Gœthe que j'ai cités. Nous nous attendons à ce que chaque lecteur ou auditeur dise en soi: « Oh, ce qu'il est cultivé ! »

Plus importante et infiniment plus utile est la connaissance des langues étrangères et de la littérature, nationale et universelle. Outre la possibilité de lire tout texte scientifique ou littéraire, le fait de pouvoir parler dans une ou plusieurs langues de circulation universelle, ou même plus restreinte, nous ouvre souvent des portes, matérielles ou spirituelles, qui, autrement, seraient closes pour nous.

L'emploi du mot suggestif et de la formulation claire est un autre avantage que peut tirer l'homme de science d'un contact étroit avec la littérature. Nous apprendrons à éviter un titre de livre tel *Électronique gazeuse* et d'institution tel *Institut d'Études Amorphes*. Nous apprendrons à combiner le langage poétique, selon lequel la rose est « la reine des fleurs » à celui du botaniste, selon lequel « les carpelles de la rose sont dissimulés à l'intérieur du réceptacle qui n'est dépassé, en général, que par les stigmates » afin de rendre le texte plus suggestif et plus convaincant.

De même, nous apprendrons à éviter la rédaction d'un texte scientifique avec des fautes de syntaxe ou d'expression logique, inspirant tout aussi peu de confiance qu'un ouvrage théorique parsemé d'erreurs de calcul et de manipulation de l'appareil mathématique ou ignorant les principes fondamentaux de la physique.

Jusqu'ici, j'ai examiné l'activité intellectuelle extra-professionnelle du physicien uniquement d'un point de vue utilitaire, sans pouvoir y inclure les préoccupations artistiques. Par ailleurs, je n'ai pas encore répondu à la seconde question, à savoir d'où provient la tendance, parfois irrésistible, qui nous pousse vers une seconde culture.

S'agit-il purement et simplement d'une diversion agréable correspondant au principe romain *Variatio delectat?* Je ne le pense pas. Lire un roman policier, écouter un concert rock ou feuilleter une revue illustrée nous détend, mais ne nous cultive pas.

S'agit-il alors d'une tendance similaire à celle qui nous pousse à pratiquer un sport qui nous convienne physiquement et psychiquement? Notre corps réclame un effort physique qui compense la vie sédentaire et claustrée que nous menons. Or, je crois que là nous touchons de plus près la source véritable de nos préoccupations pour une culture extra-professionnelle.

Notre activité de recherche, lorsque nous l'aimons, nous absorbe complètement. Elle nous habite partout: au bureau, dans la rue, à la maison, pendant notre sommeil. Elle réclame de notre part intelligence, ingéniosité, fantaisie, habileté, mémoire, un œil sûr et une main experte, une pensée logique de l'intuition, le maniement du crayon pour écrire et dessiner, l'emploi de notre propre langue et des langues étrangères, du langage des ordinateurs et tant d'autres choses encore. Nous devons beaucoup peiner pour obtenir quelques rares moments de satisfaction majeure, lorsque nous arrivons à comprendre les premiers ce qui se passe au cours d'une expérience bien organisée et bien conduite, lorsque nous réalisons un dispositif que nul avant nous n'a réussi à construire, lorsque nous avons prévu correctement un phénomène demeuré jusqu'alors inobservé. Ces moments-là provoquent en nous une profonde émotion. C'est ce que doit ressentir l'artiste durant la création d'une œuvre d'art. Nous pouvons nous tromper quant à la valeur réelle de ce que nous avons créé ou découvert, mais l'émotion est là, elle nous envahit. Mais l'homme de science sait fort bien que cela n'arrive que très rarement.

À un étage au-dessous se situent ces émotions, assez rares elles aussi, déclenchées par de simples réussites dans la reproduction de ce qui avait été découvert ou créé antérieurement. Nous nous sentons alors un peu apparentés au véritable créateur. De telles émotions peuvent être particulièrement fortes chez les acteurs et les musiciens; on les voit se transfigurer en redonnant vie à ce qu'a imaginé le créateur. Les interprètes fournissent au public une sorte de traduction du langage hermétique des partitions ou de la signification plus profonde et plus cachée des mots et font participer les spectateurs au message intellectuel, mais surtout affectif, de l'œuvre d'art. De là est née la glorification des interprètes de grand talent. Cela explique comment un Robert Schumann était devenu jaloux des succès de son épouse, la pianiste renommée Clara Wieck, que tout le monde adorait, tandis que lui, le créateur des mélodies qu'elle interprétait, n'était que son mari, un mari à qui on ne s'intéressait pas trop.

Personnellement, je considère notre tendance vers une seconde culture comme une sorte de réaction de compensation de notre état psychique, de mesure d'hygiène émotionnelle, si l'on me passe ce terme plutôt prosaïque, Nos préoccupations ont pour objet presque exclusivement la matière inerte. Notre profession nous procure bien rarement des émotions. Nous en ressentons l'absence et le besoin et, comme les pillules procurant des émotions violentes, pour paraphraser Aldous Huxley, n'ont pas été encore inventées nous nous tournons vers la seconde culture.

Remarquez justement qu'il n'existe pas de physiciens qui soient en même temps des artistes d'envergure. Probablement que cela est dû à notre carence émotive causée par le manque de stimuli extérieurs. Les médecins, eux, fournissent un contingent important de lettrés, car ils sont obligés d'opter, sous la pression du contact journalier avec la souffrance humaine, entre l'abrutissement, comme moyen de protection psychique, et leur participation à cette souffrance par sublimation. Le biologiste et le chimiste ont

eux aussi des contacts directs avec la vie, ce qui explique pourquoi l'on trouve certains d'entre eux devenus des peintres et des musiciens de premier rang.

Il est vrai que le physicien peut évader des contraintes de son métier en se dédiant aussi à l'enseignement, où il jouera le rôle d'interprète de sa propre science. Mais il peut aussi bien évader directement dans l'art, en tant que peintre ou chanteur, en interprétant la nature ou la création musicale d'un autre, ou bien se diriger vers la philosophie — comme l'ont fait Max Planck et Werner Heisenberg —, voire vers le mysticisme ou la parapsychologie — comme l'ont fait Newton, Pascal, Swedenborg, Crookes et Brian Josephson. Et, si un mathématicien aborde la poésie, il deviendra alors nécessairement un poète hermétique, tel Ion Barbu. Nous sommes probablement par trop autocritiques pour ne pas nous rendre compte que, en essayant de devenir créateurs dans le domaine de l'art, nous risquons d'offrir aux regards des pièces un tantinet vides qu'il faudrait alors meubler de meubles empruntés.

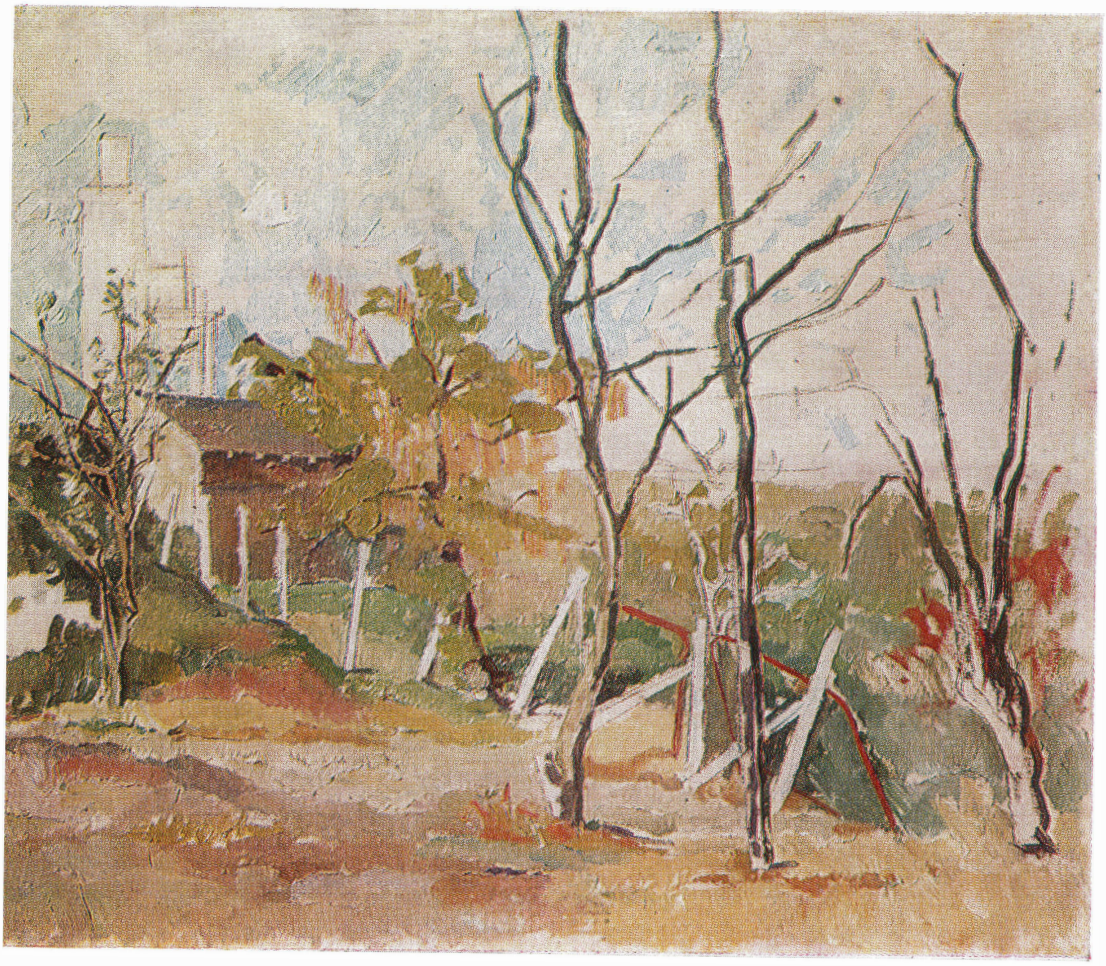
J'ai omis de parler jusqu'à présent du problème du manque d'attraction vers la seconde culture chez maints d'entre nous, pour ne pas dire chez la plupart. Constatons dès l'abord que certains hommes de science — et des plus éminents — ont été privés de culture humaniste. Parfois même la seule chose qui les préoccupe, c'est leur profession. Il y en a d'autres qui ont des préoccupations secondaires puériles — ils affectionnent les trains, les joujoux, rouler un tambour — ou mineures quant au niveau intellectuel — matchs de football, romans policiers, musique disco — ou physiologiques — sports, gastronomie, etc.

Nous avons tendance à nous sentir supérieurs aux gens de cette catégorie. Mais il faut se dire aussi que personne n'a guidé leurs pas vers les sphères émotionnelles plus élevées. Il se peut aussi qu'ils soient frappés d'une sorte d'incapacité de répondre à ces stimuli et il est certainement préférable qu'ils recherchent leurs émotions là où ils les trouvent réellement et intensément plutot qu'ils fassent semblant de les trouver dans des préoccupations qui, au fond, les laissent froids. C'est en fait l'inverse du cas de l'amateur de musique préclassique que la musique rock non seulement laisse indifférent, mais énerve. Cela ne veut pas dire que l'amateur de musique rock soit nécessairement un mauvais physicien ou un homme sans valeur. C'est, purement et simplement, qu'il a besoin d'une nourriture émotionelle différente, plus viscérale. L'éléphant n'a pas besoin de devenir carnivore pour démontrer qu'il est plus fort et plus intelligent que le lion.

La différence entre les diverses sortes de nourriture spirituelle extraprofessionelle n'implique aucune valeur éthique. Je pense que tous ceux qui ont admiré Jean Gabin à l'écran interprétant le rôle d'un ouvrier interrompant un peu brutalement l'extase du raffiné séducteur de sa fille, lequel était en train d'écouter sur sa chaîne Hi-Fi une cantate de Bach, sont restés persuadés que la balance éthique penchait fortement en faveur du primitif sans culture humaniste.

BENONE ŞUVĂILĂ
Le Lit de l'Ariesh

BENONE ŞUVĂILĂ
Printemps précoce



S'il m'est permis de tirer une conclusion de tous ces aspects souvent contradictoires, je dirai que l'homme qui s'est élevé sur un plan intellectuel supérieur exclusivement dans la sphère du rationnel demeure un être incomplet. Certes, dans le cadre de son métier, cette carence ne sautera pas aux yeux de ses collègues; il n'empêche qu'aux yeux de la plupart des gens il passera pour un « ahuri » (le terme roumain employé étant *năuc)*. En effet, il donne l'impression d'un robot qui émet des signaux que ceux qui ne sont pas initiés ne peuvent comprendre. D'autre part, l'homme de lettres et l'artiste qui ne possède pas un minimum de culture scientifique est, lui aussi, assujetti à l'emploi d'un langage curieux, mais, du fait qu'il sait maîtriser l'art de la magie des mots, des couleurs, des formes et des sons, son langage, aussi accessible qu'il soit, parait chargé de profondes significations. Le fait que celles-ci sont vagues exempte celui qui reçoit les signaux artistiques d'un trop grand effort de réflexion rationnelle. De la sorte, l'absence du rationnel ne se fait pas trop sentir et l'homme de lettres et l'artiste manquant de culture scientifique apparaîtra comme un être complet, sans l'être.

J'ai l'impression que nous avons là la clef du problème de la hiérarchisation sociale de ces deux cultures, car le fond de ce problème réside en le fait que c'est une illusion que de croire que l'homme n'est qu'un être rationnel.

RADU GRIGOROVICI

(Cette conférence a été tenue au Centre National de Physique de Măgurele-Bucarest et publiée dans le volume collectif *Cartea interferenţelor* («Le Livre des interférences »), Bucarest, 1985).

Interférences disciplinaires dans les sciences humaines roumaines

Il est peu probable que l'homme contemporain puisse penser l'expérience sociale de connaissance en dehors ou indépendamment de l'expérience disciplinaire, c'est-à-dire de l'organisation des connaissances humaines en *corpus* de concepts, principes et méthodes assemblés par des règles de cohérence et délimités par la nature des problèmes et des phénomènes, de l'objet déterminé, donc soumis à la recherche. Une telle expérience se décide dans les communautés intellectuelles, ce qui fait que, dans les différentes cultures, l'on accepte at assimile relativement les mêmes structures disciplinaires. Néanmoins, l'expérience disciplinaire se soumet non seulement à sa logique interne, mais aussi aux contextes socio-historiques, contextes qui sont ouverts ou non au progrès de la connaissance, qui facilitent ou non l'exercice

critique, le mûrissement et la création intellectuelle nécessaires. Un motif de plus pour que l'apport de chaque communauté intellectuelle nationale jouisse de l'audience convenable dans le mouvement d'idées de chaque époque, les performances épistémiques devenant, certes, de manière de plus en plus explicite, un bien de l'humanité tout entière.

L'histoire de la création intellectuelle dans le cadre d'une culture est en général révélatrice et, partant, nous estimons comme également impérieuse l'analyse du mode suivant lequel s'institue l'expérience, comment elle est mise en œuvre, comment est impulsionné le développement de la connaissance aussi par les confluences entre les disciplines, par la dialectique complémentariste qui tutelle des formules syndisciplinaires. L'agrégation des connaissances en disciplines et des diciplines en formes et systèmes syndisciplinaires relève de l'histoire de la connaissance, en tant que processus profond et de longue durée, de la configuration des cultures par le mode selon lequel s'édifient les sciences, la pensée philosophique, artistique, historique, religieuse, technologique ou idéologique, les domaines et les branches de la connaissance. De sorte que toutes ces activités se construisent, de manière intempestive ou délibérée, sur le fondement disciplinaire.

Nous distinguons au moins trois types de connexions disciplinaires: 1) *La coopération entre disciplines,* lesquelles conservent leur autonomie, mais se juxtaposent, en tant que démarches différentes. dans l'approche d'un même objet ou d'une même classe de phénomènes. De la sorte, apparaissent des rapports de strict voisinage (multidisciplinarité) et parfois des rapports de subordination des interprétations à l'égard de la théorie ou de la méthode de l'une des disciplines coopérantes (la situation de pluridisciplinarité); 2) *La générativité disciplinaire,* par la création de nouvelles disciplines (compatibles avec de nouveaux domaines de phénomènes) à partir de prémisses existant dans d'autres disciplines qui conservent leur autonomie (le cas à proprement parler de l'interdisciplinarité, illustré, par exemple, par la bionique, la thermodynamique, la cybernétique, etc.); 3) *L'intégrativité de la connaissance et l'unité disciplinaire,* où les disciplines d'un domaine et, *in extremis,* toutes les disciplines, tendent à fusionner — en perdant leur autonomie épistémologique — en des formes et des constructions unitaires de la connaissance, supradisciplinaires (le cas de la transdisciplinarité, illustré, dans le passé, par l'encyclopédisme ou, aujourd'hui, par la théorie unifiée de la science ou l'unité physique du monde).

La vocation syndisciplinaire dans le milieu intellectuel roumain, lequel a contribué, de même que dans d'autres pays, à l'amplification des capacités créatrices dans les divers domaines, offre une image ou moins instructive. Cette vocation revêt des formes variées, depuis les formes intuitives jusqu'à celles programmées, depuis les formes coopérantes jusqu'à celles partiellement intégratives, depuis les formes s'appliquant à la recherche scientifique et technologique jusqu'à celles dont le domaine d'application est l'enseignement ou la documentation scientifique. On y a décelé souvent une consonnance significative avec les milieux européens ainsi qu'avec des initiatives locales fructueuses.

Nous ne saurions omettre le fait qu'il existe une différence entre les modalités intuitives de la pensée polydisciplinaire, que l'on retrouve chez la plupart des lettrés, et les démarches, appelons-les programmatiques, issues non pas tellement des cironstances culturelles que de la conscience (théorisée ou non) du développement (de la croissance) de la connaissance (notamment de connaissance scientifique) par la voie des interférences créatrices: celles d'entre le connétable Nicolae Milescu (1636—1708), par exemple, et le géographe Simion Mehedinţi (1869—1962), d'entre Gheorghe Asachi (1788—1869) et le médecin Daniel Danielopolu (1884—1955), d'entre un humaniste ou encyclopédiste du siècle des Lumières et l'orientation de savants tels Spiru Haret (1851—1912), Emil Racoviţă (1868—1947) ou Henri Coandă (1886—1972). Bogdan Petriceicu Hasdeu (1838—1907) devait dire avec lucidité qu'une civilisation relativement jeune oblige la couche intellectuelle assez peu nombreuse dont elle dispose à développer une pensée polydisciplinaire et, implicitement, une spécialisation polyvalente pour accomplir les exigences complexes de la modernisation. Il montre qu'aux débuts de la science allemande, Leibniz a dû être à la fois philosophe, mathématicien, philologue, historien et juriste. Un tel cumul était alors possible, pensons-nous, vu aussi le volume restreint de connaissances et le degré réduit de spécialisation. Et, lors de la formation des chaires des universités, des laboratoires et des sociétés scientifiques, lors même de la création de l'Académie, la polydisciplinarité était imposée surtout par des circonstances institutionnelles, plutôt que par les impératifs de la pensée monodisciplinaire qui constituait, aux XIXe siècle, sous l'influence du positivisme, la direction principale du développement de la connaissance. De nos jours, la polydisciplinarité est comprise dans son acception moderne par suite aussi de la nouvelle structure institutionnelle de *la pratique de la recherche et de la pensée fondamentale.* C'est une tendance théoriquement consciente de soi.

Bien que l'humanisme roumain n'ait point bénéficié d'un mouvement à proprement parler « Renaissance » (sinon, peut-être, dans une forme *sui generis)*, il a compté des représentants qui ont acquis (surtout à l'étranger, mais aussi dans le pays) une formation intellectuelle fondée sur des études de philosophie, rhétorique, théologie, langues classiques et littérature, astronomie et mathématiques, droit, médecine et technique, voire des disciplines ésotériques: le *Stolnic* Constantin Cantacuzino (1650—1716), Petru Cercel (XVIe siècle), Nicolaus Olahus (1493—1568), Udrişte Năsturel (?—1659), Nicolae Milescu, ou Miron Costin (1633—1691).

Une pensée de type coopérant est celle de Dimitrie Cantemir (1673—1723), explicite dans toute son œuvre, imprégnée d'encyclopédisme et d'éléments que nous pouvons estimer modernes. Il serait difficile d'entrevoir autrement une confluence réelle entre des préoccupations éloignées sous rapport épistémologique, telles que seraient la politologie ou l'histoire, d'une part, et la théorie de la musique ou l'élaboration du manuel de chimie, de l'autre. L'aspect pluridisciplinaire réside en ce que, dans ses principaux ouvrages *(Histoire de l'ascension et de la décadence de l'Empire Ottoman. Le système ou la fondation de la religion mahométane, Descriptio Moldaviae,*

L'Histoire hiéroglyphique), domine la tentative de subordonner les analyses politiques, sociales, économiques, linguistiques, ethnologiques et militaires, géographiques et cartographiques, concernant la culture ou les mentalités, au paradigme historique et historiographique (à valeur théorique et méthodologique accusée). C'est un philosophe rationnaliste, un logicien de l'école de Corydalée *(Compendiolum)* et, en même temps, un lettré.

Cette ouverture intellectuelle, nous allons la retrouver ultérieurement chez d'autres personnalités de formation humaniste que nous citons plus loin. Nous rappelerons également les préoccupations de philosophie de la science dans la pensée roumaine, étant bien connu le fait que la problématique syndisciplinaire (de même que la problématique interthéorique) constitue un chapitre important de l'épistémologie et de la méthodologie de la science, de la connaissance dans son ensemble.

Le XIXe siècle apporte au premier plan de significatives illustrations de la pensée conjuguée, des interférences notamment dans la manière d'aborder l'histoire et la philologie, l'histoire et la philosophie sociale, leurs liens avec les sciences naturelles, de la part d'hommes de culture tels Ion Heliade Rădulescu, Mihail Kogălniceanu, Titu Maiorescu, Vasile Conta, A. D. Xenopol, Mihail Dragomirescu, George Bariţiu, etc.

Un moment important de la pensée connexionale-disciplinaire est constitué par l'œuvre de Bogdan Petriceicu Hasdeu lequel, dans son effort d'expliquer le phénomène de la culture roumaine, a fait appel à la méthode du comparatisme et a conjugué des directions majeures d'étude en vue « d'ouvrir des horizons nouveaux », comme s'exprimera plus tard à son sujet l'historien A. D. Xenopol. La synthèse de la synthèse de la « roumanité » par la culture populaire ancestrale et par celle cultivée, ressentait le besoin de l'apport concerté d'une série de disciplines telles que la linguistique et la philologie, l'histoire, l'ethnologie et l'ethnopsychologie, le droit et même certains principes de l'économie politique, appliqués au phénomène de la circulation des idées. La synthétisation de ces recherches allait être faite à la lumière de la philosophie de l'histoire, de la philosophie et de la sociologie de la culture qui situent la civilisation roumaine dans l'horizon de l'universel. Hasdeu naturalise ces disciplines par une consonnance fructueuse avec la pensée européenne. Ses ouvrages, *Etymologicum Magnum Romaniae* (1893). *Histoire critique des Roumains* (1873), *Paroles d'Ancêtres* (1878) ou *Sic Cogito*, représentent tout autant de synthèses partielles destinées à se réaliser en une vision universaliste et organiciste (évolutionniste) adoptant une construction théorique de type transdisciplinaire dans le domaine humaniste. Il est, certes, aussi un précurseur de l'étude des mentalités.

Un autre moment important est constitué par l'œuvre des historiens A. D. Xenopol (1847—1920) et Nicolae Iorga (1871—1940), lesquels, bien que différents entre eux comme structure, présentent des similitudes significatives sous l'aspect de l'analyse syndisciplinaire et peut-être, même une filiation intellectuelle (Iorga fut l'élève de Xenopol). Très jeune encore, Xenopol élabore pour lui-même un « programme » de formation d'une

culture polyvalente solide qui le conduise à une véritable compréhension du phénomène historique, résultat que l'on constate dans son livre, écrit en français, *Les Principes fondamentaux de l'histoire* (1899) et dans leurs applications concernant l'*Histoire des Roumains de la Dacie Trajane* (1896). En partant, comme de juste, d'une vision universelle de l'histoire, A. D. Xenopol va chercher une explication du phénomène historique dans le contexte de l'univers naturel et culturel, s'engageant dans la dispute européenne aux côtés de Dilthey, Bernheim, Windelband, Rickert et Croce. Il se situe de la sorte dans la problématique de la philosophie de la science, de la logique de la connaissance historique, conjuguées, certes, avec des éléments de la philosophie de l'histoire, de la culture et de l'axiologie. Il analyse le spectre de la connaissance, de celle scientifique notamment (sciences naturelles) les opposant aux « sciences historiques » suivant le principe de la « répétition » et de la « succession ». Mais, dans la sphère de ces dernières, Xenopol a recours systématiquement aux connaissances de sociologie, psychologie, ethnographie et folklore, philologie, droit, économie politique, pédagogie, théorie et histoire littéraires, archéologie et muséologie (n'étant nullement étranger dans le domaine des arts non plus). Il a entrepris des recherches et publié des études et des articles dans toutes ces directions, mais il a aussi édifié des démarches interférantes dans les analyses portant sur les événements historiques, afin de recourir, dans ses synthèses historiques, au rôle intégrateur de supraordination de la théorie (de l'épistémologie) historique, conformément à la vision pluridisciplinaire. L'*Histoire des Roumains* est, selon sa propre affirmation, « non seulement une histoire politique, mais un exposé de sa civilisation ».

L'historiographie des XIXe et XXe siècles connaît une représentation exemplaire dans la culture roumaine, encourageant une fructueuse et explicable continuité. Nicolae Iorga allait devenir un autre grand titan de la recherche historiographique, de l'histoire universelle à l'histoire des Roumains, de l'« historiologie humaine » projetée et anticipée par de nombreuses études de théorie historique aux plus variées connexions disciplinaires et de domaines. Il écrit un nombre respectable de tomes (sur les 400 volumes publiés) concernant l'histoire de l'armée, de l'agriculture, du commerce, du droit, de l'église, de l'industrie et de l'enseignement, de la littérature, de l'art, de l'ethnographie et du folklore; il y expose son credo politique parlementaire ou il y fait montre de ses notables prédilections littéraires et journalistiques. Il se préoccupe du fait et de l'événement historiques, en utilisant pour leur étude des connaissances annexes d'archivistique, archéologie, diplomatique, numismatique, ou les impressions de voyage des étrangers dans nos contrées. La synthèse historique est, pour Iorga, une construction pluridisciplinaire, qui subordonne à l'examen critique aussi bien la vie sociale et politique que l'évolution de la civilisation, de la culture, des idées et de l'esprit. Ces orientations de l'historiographie roumaine se trouvaient en consonnance avec des recherches européennes éminentes (Lamprecht, Weigand, Mommsen), mais elles avaient envahi le domaine humaniste tout entier, sans parler de celui de la pensée scientifique. Nous

les retrouvons chez le grand poète Mihai Eminescu (1850—1889), chez le critique et esthéticien Titu Maiorescu (1840—1917), chez le philosophe Vasile Conta (1845—1892) — lequel intentionnait un impact entre les sciences se trouvant en plein processus d'émancipation positiviste et la métaphysique allant à la dérive —, chez les linguistes, les géographes et surtout les anthropogéographes et sociologues. Spiru Haret édifie, en dépit du scepticisme manifesté par A. Comte au sujet de la compatibilité entre les mathématiques et l'étude des processus sociaux, une *mécanique sociale*. Si cette entreprise avait conduit réellement à la création d'une discipline nouvelle, on aurait connu une expérience interdisciplinaire authentique. Les choses demeurant ce qu'elles sont, elle n'en reste pas moins une tentative pluridisciplinaire, c'est-à-dire l'application d'une méthode propre à une discipline (formalisme mathématique ou déterminations physicalistes) aux phénomènes étudiés par d'autres disciplines (sociologie, économie, morale, culture). De même que dans le cas de l'histoire, qui étend sa propre vision aux phénomènes sociaux, économiques, etc., Haret proposait une hypothèse d'intégration des déterminations sociales par les méthodes de la mécanique. De là ont pris naissance une série de concepts à valeur intégrative comme « statique » ou « dynamique » sociales, « inertie », « forces », « mouvement social », « action » et « réaction ». L'initiative de S. Haret demeure une direction qui s'est avérée actuelle au cours de ces dernières décennies.

Une autre tentative d'intégration des sciences humaines par une démarche de type transdisciplinaire est constituée par la *Psychologie consonnantiste* (1939) de Ştefan Odobleja (1902—1978), laquelle anticipe la Téorie générale des systèmes. Il vise à réaliser une science générale, globale, fondée sur un algorythme structurant — le principe « interaction-réversibilité » — et sur un double sens de la connexité: soit par l'interférence de la psychologie avec diverses autres disciplines, soit par l'induction d'autres sciences vers le champ de la psychologie. Quoiqu'il s'agisse d'une conception fortement imprégnée de la vision de l'expérimentalisme et du physicalisme, sans avoir nécessité une formalisation mathématique, mais uniquement une logique (la logique consonnantiste), Odobleja pense qu'il est possible, dans le cadre d'une « science unifiée », de procéder à des transferts de théories et de méthodes entre les diverses disciplines dans la mesure où l'on assure la reconstruction de type « consonnantiste ». On peut aisément déceler là l'analogie avec la « mécanique sociale » de S. Haret.

Un autre modèle de pensée syndisciplinaire est illustré par l'*Ecole sociologique de Bucarest*. Les recherches *monographiques* de ses membres, appartenant à diverses spécialités: démographes, économistes, médecins hygiénistes, sociologues, statisticiens, linguistes, ethnologues, juristes, géographes, anthropologues ou ethnomusicologues et folkloristes, conduisent à des descriptions factuelles qui, finalement, sont subordonnées au point de vue sociologique. Par ailleurs, le fondateur de cette école, Dimitrie Gusti (1880—1955), a essayé de créer, à l'aide de connexions de type interdisciplinaire, une discipline nouvelle, la « science de la nation », comme une branche de la sociologie. Mais cette tentative n'a pas dépassé les limites

d'une sociologie politique fondée sur les monographies spécifiques, multifactorielles. de l'école de Bucarest. En tout état de cause, les perspectives polydisciplinaires ont assuré une interprétation plus exacte des communautés sociales. Cette direction a été poursuivie ultérieurement dans une ample monographie de la zone danubienne des Portes de Fer qui a connu des transformations sociales radicales. La recherche a été faite sous la direction de l'académicien St. Milcu et de l'anthropologue socio-culturel Romulus Vulcănescu et s'est concrétisée dans le bien connu *Atlas des Portes de Fer.* D'ailleurs, l'anthropologie, de par la nature de ses recherches centrées sur la problématique humaine, s'est vu obligée d'entrer en de profondes connexions avec d'autres disciplines, notamment avec les sciences biologiques et écologiques. À cet égard, un rôle important a été détenu également par les recherches de l'école géographique roumaine qui, avec George Vâlsan (1885—1935) et surtout Simion Mehedinți, ont orienté ces études dans une direction interdisciplinaire, étant acceptée l'idée que l'anthropogéographie constituerait même une discipline nouvelle, assimilée aujourd'hui, comme nous le pensons, par l'écologie humaine. En ce sens, rappelons les efforts des chercheurs préoccupés par la projection intégrée régionale sur la base de la connexion des disciplines éco-sociales et de la systématisation régionale (Vintilă Mihăilescu, architecte Adrian Gheorghiu, H. H. Stahl, etc.).

Dans le domaine de la philosophie, il convient de mentionner des essais importants de connexion disciplinaire, notamment avec la biologie (Eugeniu Speranția, Lucian Blaga, N. Mărgineanu, C. Rădulescu-Motru), avec la physique quantique (Ion Dobrogeanu Gherea et Stéphane Lupasco), avec les mathématiques et la logique (Anton Dumitriu, Octav Onicescu), ou avec un large spectre problématique dans le cas de Petre P. Negulescu *(Le Destin de l'humanité*, vol. I—IV, 1938—1944).

Dans le domaine de la théorie de la littérature et des arts, il se produit une diversification disciplinaire marquée et, en même temps, une ouverture accentuée vers d'autres disciplines telles que: les mathématiques, la statistique, la théorie de l'information, la sémiotique, la théorie de la communication, la philosophie du langage, la sociologie de la culture, la psychologie de la création et l'histoire. N'ont pas tardé à apparaître les préoccupations de philosophie de la science, destinées à analyser lucidement et rigoureusement les voies et les mécanismes du développement de la science en général *.

PAUL CARAVIA

* V. aussi Paul Caravia, *La Philosophie de la science dans la pensée roumaine de l'entre-deux-guerres*, et Angela Botez, *Contributions roumaines au développement de la philosophie contemporaine*, in *Revue Roumaine* nos 6—7/1981. Depuis plus de 12 ans, la Commission d'Études Interdisciplinaires de l'Association des Hommes de Science de la République Socialiste de Roumanie organise régulièrement des débats à ce sujet. La commission comprend des spécialistes appartenant à divers domaines, tels que l'académicien Ştefan Milcu, qui en est le président, Virgil Stancovici, Crizantema Joja, Adela Becleanu-Iancu, G.V. Velculescu, Nicolae Ionescu-Pallas, Victor Sihleanu, Edmond Nicolau, Romulus Vulcănescu, Al. Partheniu, P. Caravia, Dumitru Constantiniu, Simion Ghiță, Vl. Eșanu, Adrian Rogoz, Marilena Lunca, Cornella Guja, Dan Lăzărescu ou George Cojocaru.

Fécond dramaturge, critique de film et journaliste, ECATERINA OPROIU est l'auteur, entre autres, des pièces Je ne suis pas la Tour Eiffel **(pseudo-comédie, 1964, traduite en douze langues et jouée dans quinze pays, point de départ de trois films de télévision — en Roumanie, en R. D. Allemande et en R. F. d'Allemagne —, d'un musical),** Interview **(1974), prix « I. L. Caragiale » de l'Académie de la R.S. de Roumanie et** Le Ciel étoilé au-dessus de nous **(1984), prix du meilleur spectacle de l'année, grand prix du Gala de la dramaturgie roumaine. Elle a également publié les volumes** Une idole pour chacun **(1968), sur le film en tant que mythologie, et** Trois fois huit plus l'infini **(1974), sur la condition de la femme. Rédacteur en chef du mensuel** Cinema **et vice-présidente de la Fédération Internationale de la Presse Cinématographique.**

Ecaterina Oproiu

LE CIEL ÉTOILÉ AU-DESSUS DE NOUS

pièce en deux parties

PERSONNAGES

... visibles :

ELLE
LUI

... invisibles :

LE MOGOL
L'IDOLE
DRĂGUȘIN
FRANKENSTEIN
MR WINTERS
MRS WINTERS

PREMIÈRE PARTIE

Un living-room spacieux, style moderne, en plein désordre matinal. À droite, la cuisine; à gauche, la salle de bain; des armoires dans le mur. Au milieu, un beau canapé, — mettons, un Récamier. Des veilleuses. Une combine musicale. Une grande fenêtre à travers laquelle on sent vivre la métropole, on entend le bourdonnement de la rue, le glissement feulant des voitures, les timbres des avertisseurs, tous les bruits confus d'une grande ville.

Un seul détail étrange, mais essentiel: une cuvette placée sur un seau, à droite de la scène: un tuyau est fêlé à l'étage au-dessus, et de temps en temps une goutte tombe: flic! floc!

Autre détail: la fenêtre est sur la droite. Devant nous, sur le côté tranquille de l'immeuble, une loggia masquée par un rideau pareil à un rideau de scène. Argenté. En plastique. Beaucoup de plastique. Et le rideau véritable, également en plastique. Du plastique chifonné, tel celui des sacs à provisions.

Elle est seule. Emmitouflée. Elle tend la main vers les boutons de la combine, change plusieurs cassettes. Elle a trouvé, La Vie en rose. *Armstrong. Elle baisse la tonalité, prend l'appareil de téléphone sur ses genoux, forme un numéro. Dans l'obscurité éclate soudain un bruit rappelant celui des bombardements. Lorsque les lumières s'allument, on peut voir qu'il ne s'agissait que d'un séchoir électrique, amplifié par un microphone.*

ELLE *(se tait, le récepteur à l'oreille, puis, d'une voix menaçante):* Si, jusqu'à 6 h de l'après-midi, vous n'avez pas déposé un million de dollars dans la poubelle de la 42e rue ... Pourquoi pensez-vous qu'il s'agisse d'une farce? Pourquoi ne serait-ce pas plutôt un avertissement? N'avez-vous pas entendu, hier soir, à la télé, qu'un bijoutier avait été enlevé dans un ascenseur ...? Pourquoi une farce et pas un chantage? Écoutez ! *(Elle rapproche le récepteur de la combine. C'est alors qu'on entend clairement les paroles de* la Vie en rose) Oooh ! Oooh ! *(Elle crie, comme une concurrente excité à un concours avec public nombreux).* Zdoupi ! Zdoupi! Tu n'as pas pu m'échapper, tu le vois, hein? Il fallait bien qu'un jour ou l'autre tu me tombes entre les pattes, hein, Zdoupi? ! Tu es là ! Comment je l'ai appris? Vous ne saviez donc pas, là, dans votre maisonnette de pain d'épices que chez nous, dans notre forêt, *(parlant dans le microphone)*, tout s'apprend? Tout, absolument tout ! Vous ne saviez donc pas, là, dans votre clairière, que le Loup savait que le petit Chaperon Rouge se rendrait chez sa Mère-Grand avant même que la Mère-Grand ne tricote le chaperon rouge? Avant même que la Mère-Grand n'ait connu le Père-Grand. Zdoupi? ... Belle? Je te prie de ne pas m'offenser ! Je suis splendide ! Lorsque je passe dans la rue, la foule s'écarte, éblouie: et pan ! à gauche, et pan ! à droite ! — parce qu'à mesure que les années passent, je ... je ... Comment peux-tu te figurer que je ne le sache pas?

Neuf ans et trois mois ! Je pourrais te dire aussi combien de jours. Et aussi combien d'heures, mais je ne voudrais pas flatter ta vanité ... On m'a bien dit que tu étais tout bouffi d'orgueil. Oh ! non ! non ! J'ai lu cela dans les journaux... Tu es formidable ! Peut-être même un peu trop ! On te couvre de louanges ! Tous font chorus autour de toi ! Fais attention ! Il faudrait que tu loues un détracteur ... Un pauv-type sans talent. Un bredouillard qui déblatère contre toi quelque part, dans une feuille obscure: ce type, un classique en vie? Ce pompier? Ou une autre injure, plus avantageuse, si tu préfères. Une de celles qui verse de l'huile sur le feu. Afin qu'on se rende encore mieux compte que toi ... toi ... oh ! Zdoupi ! Tu es là ! ... Voyons, ne sois pas stupide ! Comment, d'où je le sais? ! Je l'ai appris tout à fait par hasard. C'est le chauffeur qui me l'a dit. Il avait je ne sais quel ennui au garage, et il était affolé à l'idée que tu perdrais l'avion, qu'il ne pourrait pas te conduire demain matin à 6h — à 6h, n'est-ce pas? — à l'aéroport ... Bien entendu ! Et puis, quoi, s'il pleut maintenant? !... Il pleut à verse. Mais ça ne durera pas. Allons, va dormir ! Il faut absolument que tu dormes une heure, ensuite tu te lèves, tu enfiles ton imper... Nous nous retrouverons à la réception ! *(Changeant de ton.)* Et ça, ça dure combien? Bon ! Et après la conférence? ... Bon ! Et puis, quoi? Elle n'en mourra pas, cette Mary ... cette fameuse présidente de ... si elle ne te vois pas cet après-midi ! Moi, je ne t'ai pas vu depuis neuf ans, trois mois, cinq jours et quatre heures ! Je n'ai pu dormir de la nuit ! J'ai avalé une poignée de somnifères, en vain ! Si tu savais comme j'attendais la venue de l'aube ... Bien que, mais oui, le fuseau horaire... Si l'on respecte toutes ces foutues obligations ... oui? Très bien ! Qu'ils ne te trouvent pas ! Plus tu es inaccessible, plus... ! Au diable avec ta Mrs Mary, présidente de ... de... ! Au diable avec toutes ses propositions fabuleuses ! Bravo ! Zdoupi ! À six heures pile ! Dans le hall ! À la réception. Pile, hein? Et maintenant, bonne nuit ! *(Comme si elle répétait un ancien mot d'ordre.)* Maintenant, « Le ciel étoilé au-dessus de nous et la loi morale... » Comment aurais-je pu l'oublier? Mais maintenant *(En un murmure.)* Jeanne d'Arc te souhaite: bonne nuit ! Bonne nuit !

(Elle raccroche. Si c'était possible, les objets se seraient mis à chanter. Mais ce n'est pas possible.)

★

(Lui entre; il porte un imper, un foulard au cou, et il est chargé de sacs en plastique bourrés. Nous en avons vus dans les films. Son front est ceint, « style indien », d'un ruban argenté. Pendant à son doigt, un globe d'arbre de Noël.)

LUI *(sincèrement surpris. Surpris et heureux, bien qu'il ait étendu la main et que la goutelette soit tom-*

bée — flic! floc! — dans la cuvette posée sur le seau): Tiens ! Tiens ! Voyez-moi donc un peu qui est là, levée aux aurores ! Mais que se passe-t-il donc? Nous ne nous réveillons plus passé midi? Et ces bigoudis? Je pense que nous allons célébrer cette année le centenaire des derniers bigoudis ! Et cette musique !? Les décibels ne vous stressent plus? oh ! psihi-mu, ma petite âme ! Quel miracle s'est-il donc produit dans ce nid enchanté? *(Il lui offre le globe, cérémonieusement.)* My lady, votre serviteur très soumis...

ELLE *(sous sa lampe à rayons ultraviolets):* Qu'est-ce qui t'a pris?

LUI: Moi? C'est eux que cela a pris ! Pourquoi ne daignes-tu pas descendre, aller au moins jusqu'au coin, chez l'épicier? Depuis une semaine, c'est comme s'ils avaient le feu au derrière. Des préparatifs à n'en plus finir.

ELLE: Pourquoi ça?

LUI: Descends donc un peu sur terre, voyons ! Deux grands événements nous attendent: Noël et l'Apocalypse. Les rues sont ornées de globes. *(Il lui jette une poignée de confettis dans les cheveux.)* Tous les journaux — tiens ! — sont pleins de missives.

(Tout en parlant il déballe les paquets sur la table pareille à une table de bar et de la même hauteur. Il prépare avec dextérité un petit déjeuner et lui offre un plateau couvert de sandwiches.)

ELLE: Non ! Merci. Il est trop tôt... À cette heure je ne puis rien avaler.

LUI: À cette heure tu n'as guère l'occasion d'avaler quelque chose, psihi-mu ! La nuit, nous lisons, le jour, nous dormons... Oh ! ce canapé n'est vraiment pas mal, je t'assure ! *(Afféré et, au fond, peu intéressé.)* Quel style? Quel style disais-tu que c'est?

ELLE: Un café, si tu veux ! Je me sens tout ahurie.

(Il lui apporte le café dans une sorte de thermos. Elle verse du café dans 4 ou 5 tasses. Sans doute, pour le faire refroidir).

LUI: Tu es toujours ahurie. Le soir, tu l'es à cause des euphorisants. Le matin à cause des tranquillisants. Mais aujourd'hui, je te prie de te secouer. J'espère que tu ne l'as pas oublié.

ELLE: Quoi?

LUI: Je te l'ai expliqué hier encore, et *the day before yesterday !*

ELLE: Ah ! oui ! Tu as raison ! Aujourd'hui, nous devons déménager un étage plus haut. Plus haut ou plus bas?

LUI: Plus haut ! Je te l'ai dit plus de mille fois... Il y a deux mois que je te prie de commencer à ramasser les affaires. D'empaqueter. De fourrer tout dans des sacs. Je t'ai acheté des sacs. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Que diable ! Tu l'as déjà oublié? Comment peux-tu oublier cela? Cela aussi?

ELLE *(feuilletant les journaux d'un air absent):* Il y a comme un voile autour de mon cerveau.

LUI *(tout en mastiquant hâtivement):* Moi, je ne puis me permettre d'avoir un cerveau voilé. Moi, je dois tout stocker ici. *(Il se frappe la tête avec ses doigts,*

un geste qui lui est familier. Entre temps, il s'est changé, a enfilé un survêtement et s'est mis à ramasser les soucoupes et les tasses, mais pas les 4 ou 5 tasses devant elle. Il repasse ses pantalons... Elle suit le programme à la télé et fait des exercices d'aérobic. Elle fait la gymnastique tout en fumant.) J'espère que nous nous sommes bien compris ! Mise sur ton trente-et-un, maquillée grand jeu, à six heures — six heures pile — le majordome ouvrira la portière et madame descendra de limousine, droite, indifférente, le regard absent... enfin, si tu crois que le rôle d'absente te convient le mieux, je ne m'y oppose pas: aie l'air absent ! Mais à six heures, six heures pile, nous devons être présents à ce truc extraordinaire, à l'*Ordinateur de l'existence.*

ELLE: Je ne peux pas.

LUI: Comment cela, tu ne peux pas?

ELLE: Je ne peux pas.

LUI: Tu as promis !

ELLE: Oüi, j'ai promis, mais maintenant je ne peux plus.

LUI: Voyons, nous ne sommes plus des gosses ! C'est oui ! c'est non ! il est là, il n'est pas là...

ELLE: Je ne peux pas y aller.

LUI: Écoute-moi, je te prie bien gentiment, pour le moment c'est bien gentiment que je te prie, de venir. Il ne faut pas trop tendre l'arc ! Tu ne l'as que trop tendu. Un et un font deux.

ELLE: Pas toujours !

LUI: Oui, oui, je sais ! Pour toi, un et un font jeudi. La géhenne ! L'enfer conjugal ! Ma place est dans le chaudron de goudron: la nuit et les jours de fête. Heureusement que la nuit est brève et que les jours de fête sont transgressés.

ELLE: Écoute-moi donc...

LUI: Je sais ! Je sais tout ça par cœur. Je t'ai brisé le cœur, les ailes, la poitrine... J'ai tué Jeanne d'Arc ! Mais maintenant je n'ai pas le temps pour le jiu jitsu. Je ne puis passer à ton opération préférée: le hara-kiri. Il me faut aller au bureau ! On m'y attend. Le Mogol m'attend. Pour la première fois depuis cinq ans, il oublie de sourire. Colérique. Nous devons y aller. Il le faut ! À l'heure dite ! Pile ! Pile et ensemble ! À six heures pile. Pile et tous les deux ! Pile, sans commentaires ! Surtout sans commentaires ! Sans aphorismes ! Sans « répliques célèbres ». Compris?

(Il fait de la gymnastique avec deux poids).

ELLE: Je n'irai pas.

LUI: Tu ne veux pas y aller pour m'exaspérer? Me rendre fou? Pour que j'aie une attaque, comme Zeno? Oh ! Mais ça ne se passera pas comme ça ! Je ne te ferai pas ce plaisir ! Je suis né à Rahova, moi, rue J, et nous, ceux de la rue J, nous ne faisons pas d'infarctus et n'avons pas d'attaque. Compris?

ELLE: Tu parles comme un chef de gang. Le caïd menace la petite blonde de la bande, quand la femelle perd la tête.

LUI: Si je t'avais dit: « ne viens pas », tu m'aurais répondu — c'est précis, calculé à l'ordinateur, ici *(signe vers sa tête)* — tu

m'aurais répondu: « mais si, j'irai ! »

ELLE *(continuant à feuilleter les journaux):* Non, je n'irai pas !

LUI: Afin de me causer un tort?

ELLE: Oui, pour te causer un tort ! Afin qu'on te rétrograde ! Qu'on te retire ton permis. Afin que tu ne puisses plus prendre l'auto au garage et que tu ailles au bureau — car tu y iras ! — accroché au milieu de la grappe humaine, sur le marchepied du 83. Et que tu ne partes plus, demain, pour les Baléares. Voilà pourquoi ! *(Elle crie.)* Tu es content?

LUI: *(met brusquement la télé en marche, d'un geste réflexe, afin de couvrir le bruit):* Doucement ! Les voisins vont t'entendre ! Ce n'est bien ni pour nous, ni pour toi. *(Il lui apporte un verre d'eau.)* Calme-toi donc, je te prie... Je n'aime pas prier, mais maintenant, voilà, puisque tu le veux, je te prie... Je te prie de venir avec moi et de te conduire décemment. C'est-à-dire, comme une personne normale. Le temps me manque pour te faire la leçon ! Pour discuter avec toi. *(Il se sèche les cheveux au séchoir).* Je sais, tu voudrais maintenant que nous déterrions les morts, que j'étale mes tripes sur la table et que je hurle: « C'est moi, le coupable ! C'est moi, le coupable ! » Mais je ne suis pas sur la scène. Je ne suis pas l'Idole. Et pas Tolstoievski non plus. Je te prie de me comprendre ! Je dois participer à une réunion pressante. Oppressante. Dieu sait comment elle s'achèvera. Il se pourrait qu'on m'y déchire à belles dents. Que j'en sorte sur une civière, comme Zeno. Je m'en fiche éperdument ! Mais je dois être présent. Je n'ai pas le temps de jouer aux Karamazov, comme ton Idole. J'ai entendu, d'ailleurs, que cela nous ferait plaisir s'il passait aussi chez nous, s'il n'est pas déjà passé. Est-il passé? *(Elle se tait).* Enfin... moi, je n'ai pas le temps de porter la traîne des célébrités mondiales. Je n'ai pas le temps de me gratter le derrière.

ELLE: Tu ne dois pas être aussi fier, car...

LUI *(dans la salle de bain, procédant à sa toilette):* Ah ! non ! épargne-moi ce rôle de tragédienne à domicile. J'en ai marre de cette psy... de cette psychanalyse ! J'en ai marre d'être toujours le coupable ! Je ne suis pas coupable ! Tu n'es pas coupable ! Nous sommes — nous sommes devenus — deux espèces différentes. Au début, nous étions la même espèce... ensuite, nous sommes devenus... Je ne veux pas te blesser? Appelle-les comme tu veux: un bœuf et la divine Sarah ! un bouton et une étoile ! Moi, le bouton, toi, l'étoile. Moi, je ne veux pas briller parmi les astres, toi, tu ne veux pas être cousue à une tunique. Je suis...

ELLE: Tu n'es pas ! Tu es devenu un... un...

LUI: Soit ! Bon ! D'accord ! Je ne suis pas un astre ! Mais quoi? T'ai-je jamais dit que je dissimulais en moi un Chevalier de la Table Ronde? Lancelot du Lac?

ELLE: Je sais très bien ce qui se cache en toi... !

LUI: Allez ! Dis-le ! Un professionnel ! Un professionnel, psihi-mu, qui connaît son métier, et qui le pratique — tiens ! tu l'auras, cette phrase aussi ! — à niveau mondial. Lui, l'idole au niveau mondial. Moi le bouton — et pourquoi pas ! — toujours au niveau mondial ! Mais chacun avec ses mondes. Qu'est-ce qui t'irrite, chera-mu? ! Que je ne fais pas de commerce dans les rues? Que j'ai appris la cybernétique, bénéficiant d'une bourse à... que je suis né rue J? Je n'ai pas eu de gouvernante, mais je parle cinq langues au cours de la même réunion ! Tu es fâchée parce que, au bout de trois mois de pourparlers, « loin, à l'étranger », on ne m'a pas surpris, comme Zeno, avec l'interprète en déshabillé de nylon? Parce que, pendant ces longs voyages, au lieu d'aller voir en cachette des pornos, j'apprenais le japonais dans une chambre d'hôtel puante?

ELLE: Tiens ! Depuis quand es-tu devenu si chaste? As-tu fait vœu d'abstinence?

LUI *(tapant à la machine; les yeux fixés sur un petit calculateur; mettant de l'ordre dans ses papiers):* Ne change pas de sujet?

ELLE: Et pourquoi pas? Pour faire semblant de ne pas comprendre pourquoi, tout d'un coup, — oui, tout d'un coup ! — l'histoire de ce malheureux Zeno t'a valu la révélation, la certitude, l'épouvante que — ça y est ! fini ! — cela aussi n'était pas possible? Que même ça n'était pas excusé, pardonné ! Que tout se sait, s'apprend, et que, en ce cas, on peut jouer de malchance, — comme Zeno — et alors, que vous reste-t-il à faire? Un infarctus, tout naturellement ! Tu es fidèle parce que tu es... parce que tu es devenu prudent ! Et sache encore, car ça, je devais bien te le dire un jour, que ta fidélité d'aujourd'hui me blesse bien plus que ton infidélité d'hier. Pourquoi donc es-tu devenu fidèle, je te le demande? Hein? Parce que tu as peur ! Tu as la trouille, psihi-mu !

LUI: Et ça te fâche? Ça te déplaît qu'au lieu de baver après les secrétaires des Fritz... c'est bien ce qui les affole, ces poulettes, qui ont leur mission à remplir, n'en doute pas... Ça te fâche que je sois professionnellement imbattable? *(Désignant sa tête d'un geste).* Cybernétique ! First class ! Un égal... Leur égal, pour le moins. Crois-tu donc qu'ils ont créé leurs empires à force d'orgies et de croisières? Ceux-là, on ne les mène pas en bateau ! Et lorsqu'ils prononcent leurs discours électoraux, ils y plantent les blagues comme si c'étaient des mines sur un terrain ennemi. La foule hennit: ha ! ha ! ha ! et eux: gloup ! gloup !... Chez ceux-là, les jeunes eux-mêmes sont de vieux renards. Et au nez fin, tu peux en être certaine ! Ils te flairent sur-le-champ !

ELLE: Eux, ils te flairent, et leurs femmes...

LUI: Quoi, leurs femmes? Que dois-je leur faire? Lorsque my lady

découvre oh ! la bonne surprise ! qu'elle ne dîne pas aux côtés d'un malotru qui mastique gloutonnement, qui rote ou qui lui mord le bout du nez.. oh ! alors faut voir my lady comme elle sait aventurer le bout de sa chaussure contre le bout de votre chaussure, et je te pousse ! et je te remonte le long de la jambe, sous la table, pendant le « dîner aux chandelles » ! Oh ! que je suis heureuse ! que je suis glad, happy que vous aller passer le week-end chez nous, sur notre yacht, à notre ranch, sur le terrain de cricket ! Et vous, vous y allez, c'est là votre mission ! Votre croix ! Ceux-là, il leur faut du réel, pas des théories ou des succès sur le papier !

ELLE: Dieu, quel esprit de sacrifice ! De la marelle, directement au cricket ! D'autant plus que My Lady se... profile derrière le cricket...

LUI: Tu ne voudrais tout de même pas que je lui dise: « My Lady, vous êtes une vieille sorcière? » Elle n'est pas une vieille sorcière ! Elle monte à cheval comme une amazone, nage comme une anguille. Elle n'a pas de complexes ! Rien que des spray. Elle se précipite pour vous baiser, mais vous prie d'abord d'ouvrir la bouche pour vous désinfecter ! Elles ne vous ressemblent pas ! Elles veulent...

ELLE *(qui sort les habits de l'armoire et les range dans des sacs en plastique):* Quel rapport entre nous et toutes ses simagrées? Nous, nous avons...

LUI: Oui, oui ! je sais... Laisse donc mes habits !... Nous avons nos propres histoires ! Celles que tu aimes tant déterrer. Déterre-les donc, si tu n'as rien de mieux à faire. Pourquoi les déterres-tu sans cesse? Toujours à fouiller dans les vieux os? Pourquoi ne te contentes-tu pas du rôle d'Ophélie? Pourquoi veux-tu jouer aussi celui de fossoyeur?

ELLE: Tu te trompes ! J'ai toujours eu horreur de Yorick ! Et son crâne n'a jamais cessé de m'épouvanter... et pourtant, je savais parfaitement qu'il était en plâtre !

(Entre temps, ils ont serré la literie, transformé les lits en fauteils. Mastocs. En plastique.)

LUI: Écoute donc ! Laissons tomber ! Ces disputes, où nous mènent-elles? Nulle part ! Je te prie de faire un dernier effort d'adaptation. Au fond, à quoi est-ce que je te demande de t'adapter? À un mari fidèle, idéal et personnel. Tout ce qu'il fait, il le fait bien ! Il est excellent ! Sans pareil ! Car tu sais, tu le sais fort bien ! — que je n'ai pas de rival, pour le moment, du moins. Je n'ai pas de rival, mais je suis habitué à encaisser les coups. Ils me frappent comme si j'étais un punching-ball. Ils frappent, oui, mais la semaine d'après ils me ramassent à pleins bras et m'installlent sur le canapé, — pas sur la chaise devant le bureau, nota bene ! — et me disent: « Ecoute, mon vieux, ça c'est une affaire d'or, mais il nous faut un type bien... un de ceux qui bouffent la braise... » Bouffer la braise? Très bien ! Je fais semblant

d'avoir oublié et je me jette la tête en avant. N'est-ce pas toi qui m'a poussé à le faire? N'est-ce pas toi qui m'as dit: « En avant ! Au combat ! jouons le grand jeu ! » Comme dans l'histoire d'aujourd'hui. Comme pour ce malheureux avec son ordinateur. En voilà un titre de cirque: *L'Ordinateur de l'existence !* Et je te prie de croire qu'il ne s'agit pas là d'une affaire formidable. Plutôt une histoire d'orgueil. Un pari. Depuis cinq ans, sa fripouille de père, Capone II, me met des bâtons dans les roues, mais aujourd'hui... Aujourd'hui, à six heures précises...

(Tous deux vident les armoires, enfournant les habits dans des sacs en plastique).

ELLE: Je ne peux pas ! Même si je voulais... Une autre fois, j'ai pu t'aider. J'ai pu...

LUI: Et comment, tu as pu ! C'est toi qui m'as poussé là où je suis ! Qui m'as affolé !

ELLE: Je te voulais homme.

LUI: Pas de ça ! Ne joue pas avec les mots. J'étais homme ! À ce sujet, tu ne peux rien objecter, rien ! Même toi, l'éternelle insatisfaite ! J'étais homme ! Je t'aimais ! Pas en poésie ! Pas dans les pièces, comme le faisait ton Idole ! Moi, je t'aimais et toi, tu te croyais la Femme-commissaire et tu fredonnais des chansonnettes. Tu t'étais même mis en tête que tu pouvais donner un récital. Comme ce type... ce chanteur... comment s'appelait-il donc? Tu te souviens, nous sommes allés, nous aussi, au gala et toi, avec tes souliers couverts de boue: « regarde un peu ce que je vais faire ! »... et zou ! et zou ! sur la fourrure d'une dame du Corps Diplomatique. C'était le premier vison que tu voyais de ta vie. « En avant ! au combat ! Jouons le grand jeu ! »

ELLE *(les yeux fixés au plafond):* Tu as vu? Ce sale tuyau fuit de nouveau ! On a dû arrêter le calorifère. J'ai froid ! J'ai froid !

LUI: Tu changes de sujet pour que je n'en arrive pas à...

ELLE: Je sais ! Je sais ce que tu veux dire...

LUI: Tu sais, mais tu fais semblant d'avoir oublié ! Peut-être l'as-tu vraiment oublié: Tu jouais dans la *Tragédie optimiste* et tu ne cessais de me tanner ... tu me traitais d'« Oblomoviste ». Espèce d'Oblomov ! me disais-tu. À l'époque, je n'avais pas encore lu le bouquin. Je n'avais pas le temps de m'occuper de littérature. Tu disais: « Le ciel étoilé au-dessus de nous et la loi morale en nous ». Est-ce correct? C'était devenu un tic. Tu l'avais emprunté à...

ELLE: Assez !... Laisse tomber !

LUI: D'accord ! Laissons tomber ! Jamais, mais jamais ! tu n'as vu que je te suivais des yeux quand tu montais dans le 3. Tu ne m'as jamais entendu crier en pensée: « Ciao, ciao, bella ! »

ELLE: Cette rétrospective est absolument inutile. Tu la fait pour me persuader, m'adoucir, me convaincre. C'est inutile. *(Levant la voix.)* Je ne peux pas y aller.

BENONE ŞUVĂILĂ
La Baraque des pêcheurs

BENONE ȘUVĂILĂ
Nature statique

LUI *(ouvre la télé):* Sst ! Ces murs — ici aussi — sont en carton. Tu veux donc les entendre frapper de nouveau et gueuler qu'ils vont réclamer?

ELLE: Je ne peux pas. Je ne peux pas...

LUI: Mais comprends donc une bonne fois que tu ne peux agir seulement selon ta tête. Il y a les obligations de la coexistence. Nous avons une fiche commune. Cela t'a toujours irritée. Mon dossier de cristal. État civil? Marié ! Parents à l'étranger? Néant ! Parents à problèmes? Néant ! Événements à signaler depuis la date où vous avez rempli la fiche? Néant ! Autres questions? Néant ! ... Comprends donc qu'il n'est plus utile, depuis longtemps, de te conduire comme une vestale dans une tragédie jouée par les étudiants? J'ai eu pour toi, je ne le nie pas, une sorte d'amour sacré. Mon amour sacré est devenu laïque. À qui la faute? ! Cela arrive dans 99,99% des cas. Tu ne te rends pas compte que nos cellules aussi ont changé trois fois « depuis lors »? Pas un seul millimètre cube de notre foie, de notre cœur n'est plus pareil. N'est plus « comme alors ». Viens, je te prie, viens à cette ... première mondiale ! Viens à *l'Ordinateur de l'existence !*

ELLE: Mais il faut que je serre toutes... toutes ces affaires ... il y en a tant... je dois vider les armoires ... les tiroirs. Nous devons déménager ! C'est toi qui as dit que nous devions déménager aujourd'hui ... À l'étage d'en haut ou à celui d'en bas? *(Entre temps, les sacs en plastique remplissent peu à peu la scène.)*

LUI: Ce n'est pas de ce déménagement que je te parle maintenant. Finis-en donc avec toutes ces bêtises !

ELLE: C'est toi qui dis des bêtises ! C'est là une farce, dans le pire des cas, et cette farce pourrait nous côuter cher. Très cher ! Cette farce — écoute-moi bien ! — peut déclencher une catastrophe !

LUI: Ne dramatisons pas ! Ce ne sera pas une catastrophe ! Ça durera une heure. Deux, tout au plus. Combien d'heures n'as-tu pas perdues en parlotes stupides...

ELLE: *L'Ordinateur de l'existence* n'est pas une parlote stupide ! Là...

LUI: Ah ! C'était donc cela? Tu crains l'ordinateur?

ELLE: J'ai peur que...

LUI: Ma très chère, il existe, cela a été scientifiquement prouvé, aussi un destin et un hasard. Un hasard dont il se peut que l'on meure, stupidement... C'est ton cas ! Tu es morte. Stupidement ! Non, pas dans mon cœur ! Dans mon cœur, ne t'en fais pas, tu vivras éternellement. Je te conserverai comme une urne ! Tu demeureras la femme de ma vie ! L'urne de ma vie ! Mais tes lèvres sont cendre. Tes paroles sont cendre. Ton loden vert, ta chevelure au vent, qui affolait tous les passagers du tram 3, tout cela est cendre. Une cendre qui ne cesse de s'éparpiller. Qui tombe sur mon assiette, dans mon potage. Que j'aperçois sur

les revers de mon habit, que je sens sur ma langue. C'est tout ce que tu peux encore faire. Tout saupoudrer de cendre ! Gâter le goût! Le goût de la nourriture, le goût de la vie ! Tu es cendre... *(Changeant de ton.)* Voilà ! Tu as atteint ton but ! J'ai évité, autant que j'ai pu, de céder à ton plaisir de cannibale. De nous dépecer, de nous entredéchirer ! Eh bien ! Voilà, nous nous sommes entredéchirés. Madame est servie ! Malheureusement, le samouraï ne peut pas aussi étaler ses entrailles. La séance d'harakiri sera ajournée en faveur d'une autre séance. Une séance de torture: le supplice de la roue. Jusqu'à cinq heures, ma très chère ! Jusqu'à cinq heures seulement lorsque je reviendrai en morceaux, en bouillie, un misérable tas de chair pantelante. Mais moi, au lieu de gémir, de hurler, de lécher mes plaies, je me raserai une seconde fois, je m'aspergerai d'after shave et tous deux, pimpants, élégants et gais — « how do you do? how do you do? » — à six heures pile, nous nous présenterons à la surprise party ! A *l'Ordinateur de l'existence !*

ELLE *(sans doute, un malaise. Elle se précipite dans la salle de bain. Les bruits semblent signifier des vomissements. Elle se rince la bouche, le visage. Elle revient, toute trempée.)*

LUI: Qu'as-tu, ma poulette? Un malaise?

ELLE: Cette sacrée surprise-party nous coûtera bien cher !

LUI: Tu as peur de ce que l'*Ordinateur de l'existence* va te prédire? Allons, sois bonne fille ! Cet après-midi, cet après-midi seulement, renonce aux sédatifs, aux tranquillisants, aux soporifiques, à toutes ces cochonneries, et tu verras... Tu leur entreras dedans comme un régiment de chars dans un champ de blé. Tu vois comme je parle joliment? Ce que les technocrates peuvent êtres poétiques quand ils s'y mettent, hein? ! Comme l'Idole...

ELLE: Mais je dois serrer... tant d'affaires... de vieilleries... Nous devons déménager. *(Les yeux au plafond.)* Cette goutte, cette goutte... *(Changeant de ton.)* Je t'en supplie... comprends-moi... J'ai froid !

LUI: C'est toi qui me prie, maintenant? C'est moi qui te prie, bien au contraire. Tu peux te permettre de souffrir de cette parole intraductible qui a nom « dor » — désir, nostalgie etc. Moi, non ! Moi, si j'oublie un zéro, un rond de fumée, une croquette... Tu sais ce qu'il me reste à faire? ! À me brûler la cervelle, comme à cette roulette stupide. Comme à ce jeu... comment le nomme-t-on donc? ... Toi ! C'est toi qui m'as poussé à cela. Toi qui m'as présenté ce saltimbanque: « le nouvel Einstein et le miracle de notre siècle — l'*Ordinateur de l'existence* — Monde, oh ! Monde, mon frère le Monde, viens que je te dise quand tu dois préparer ton linceul ! »

ELLE: Ce n'est pas moi qui te l'ai présenté. C'est toi qui es venu auprès de moi, parce que... il m'a tanné pendant toute la soi-

rée. Il voulait me convaincre que mon mutisme était télépathique...

LUI: Était comment?

ELLE: Télé-pa-thi-que !

LUI: Il voulait entrer en contact télépathique avec toi? Apprendre combien de chemises je possède et à quelle heure je quitte la maison?

ELLE: Tu oses de nouveau...

LUI: Oui, j'ose ! Parce que je suis — tu ne le savais pas? — parce que je suis un monstre ! Toi, tu es une madone ! La Madone Sixtine, et maintenant tu veux me faire croire que tu prends cette idiotie au sérieux? Tu as peur? Toi, tu as peur? Toi, qui te crois tour à tour la Nora d'Ibsen ou Jeanne d'Arc lorsque tu laves les escaliers... 24h sur 24 nous faisons semblant de brûler courageusement sur le bûcher et maintenant... qu'est-ce à dire? Les pressentiments t'ont envahie... Et tu t'es mise à croire aux prédictions. Tu n'en peux plus, hein? Toi qui, il y a 20 ans, lorsque le scandale a éclaté... et quel scandale ! Une affaire de surineurs, avec Lucrèce Borgia et des tueurs à gages... Elle...

ELLE: Une dragonne !

LUI: Une dragonne. Mais innocente !

ELLE: Innocente? Impossible !

LUI: Elle était innocente parce que personne ne lui avait dit qu'elle pouvait se nourrir autrement. Elle ne connaissait que deux plats: les hommes à la broche et les femmes cuites à petit feu. Elle n'en savait pas davantage.

ELLE: Elle avait une tête énorme. Des cils pareils à des brosses. Et des crocs ! Mille-et-un crocs ! Et une de ces gueules !

LUI: Oui, ça oui ! Elle avait des lèvres rouges, humides, de carnivore. Et un museau ! Elle ne parlait qu'en murmurant, on ne comprenait guère ce qu'elle voulait, et dans sa gorge se mêlaient carrières, biographies et généalogies. Mais elle, elle ne s'en souciait guère. Elle aspirait au rouge à lèvres Revlon. Sans jamais trouver la nuance qui lui convenait. Son museau boudeur engloutissait pêle-mêle savants et chansonniers, mais elle ne les sentait ni sur la langue ni sur l'œsophage. Elle se contemplait dans le miroir et gémissait: Celui-là est trop orange et celui-ci trop cyclamen !

ELLE: C'est ça qui t'a charmé, psihimu? L'orange? Le cyclamen?

LUI: Affaire classée ! Ne la fais plus ressusciter, c'est mal ! Que veux-tu que je te réponde? Que j'ai été forcé... obligé... coincé...? C'était sa fille ! Il était le plus grand bonnet du ministère. Un autre ministère. Et moi, le plus petit du ministère. Un autre ministère. Et quel petit ministère. Elle était son unique enfant, sa fille adorée. Il la divinisait. Il m'a dit seulement ceci: « Je ne te la donnerai pas pour femme. Jamais ! Mais divinise-la ! »

ELLE: Et toi, en soldat discipliné, tu as claqué les talons en criant: « À vos ordres ! Compris ! Je la divinise ! »

LUI *(hurlant)*: Tu mens ! Tu mens ! Tu mens ! *(Il se rend compte d'avoir fait du bruit, met en marche le lecteur de cassettes et parle d'une voix dure et brève.)*

Tu mens, parce que tu t'es mis en tête de me détruire. De m'enterrer à tes côtés. Comme les pharaons. Le pharaon meurt, on le mure dans sa crypte, près du sarcophage et de sa femme. Tu sais parfaitement ce qu'il en a été. Avant et après ! Surtout après ! Surtout lorsque tu as surgi, toi. Toi, avec ton loden vert et tes cheveux au vent. Tu aurais pu allumer avec tes boucles le plus terrible des incendies ! Tous tremblaient. Mes amis m'évitaient.

ELLE: Pas du tout. Les plus courageux t'appelaient des cabines publiques et te chuchotaient haineusement, avec des voix changées: « Prends garde ! Car si on l'apprenait... Oublie-la ! Laisse-la tomber ! Oublie-la ! »

LUI: Oui. C'est-à-dire, t'oublier, toi !... Aime-la ! Aime la Dragonne, car qui ne l'aime pas, en meurt. Et si toute cette histoire arrive à ses oreilles, une voiture aura tôt fait de t'écraser... on cachera une bombe dans ton briquet... on te demandera: qui était ce petit gars au chapeau marron que tu as rencontré à Clichy le 15 septembre? Et toi, tu demanderas: quel petit? quel marron? quel Clichy? Moi, j'ai participé au travail patriotique volontaire. Et eux te diront encore: Écris, écris encore, c'est comme ça qu'on se rappelle tout — et toi, tu te creuseras la cervelle, tu la transformeras en farine, en bouillie, et tu écriras, tu écriras jusqu'à ce qu'il ne te pousse une barbe longue et blanche comme celle de Monte-Cristo, à cette différence près que toi, — mon frère, le camarade 745 — tu ne sortiras pas de la forteresse... comme Lucrèce ! Voyons ! Écoute: cessons de ressusciter les souvenirs. Mais, sache-le: moi, je n'oublie rien ! Tout est fiché ici, dans l'ordinateur. Moi, j'engrange, je mets en silos... *(Geste.)*

ELLE: Tu conserves, tu mets en silos... C'est moi que tu as mis en silo.

LUI: Je n'oublierai jamais que tu es allée la retrouver. Tu l'as voulu, tu l'as osé ! « N'y va pas ! » criaient tous. Mais toi, tu y es allée et tu as assumé toute la responsabilité: « Tuez-moi ! Décapitez-moi ! Je l'aime !» Et tu hurlais — sincèrement, d'accord, cette sincérité ne me convient plus du tout depuis longtemps. Elle me donne la cyrose. Attaque mes poumons. Ta sincérité a introduit un rat dans mon ventre. Mais je ne le conteste pas: tu as été, tu es sincère. C'est avec sincérité que tu hurlais. Comme si on t'avait échaudée... Je me demande encore comment tu as fait pour arriver auprès d'elle. Quelqu'un m'a dit qu'elle t'aurait même prise par le cou: « Mon petit cœur, mon petit cœur — c'était son expression favorite — *(Il l'imite d'une voix sifflante)*. Je te le donne. Il est à toi ! Pas un fil de ses cheveux ne tomberas. Qu'il emporte ses habits... »

ELLE: « Qu'il laisse seulement les petites montres en or garnies de diamants...»

LUI: Elle n'était pas avare. Elle n'était qu'amoureuse.

ELLE: Follement amoureuse. Oui, cette montagne de chair ! Et elle aimait les biceps !... Quelle chance, l'apparition de cet as du Pentatlone? !

LUI: Sans lui, tu n'avais plus qu'à t'asperger d'essence et tè mettre le feu dans son boudoir vert pomme. Pour rien au monde elle ne m'eût rendu la liberté, ôté le collier, et toi, elle t'eût rayé des listes de l'état civil du département d'Ilfov, de toutes les villes capitales de département. On ne t'aurait même pas acceptée pour balayer les rues ! C'était cela, le jeu, alors ! Tu as eu une sacrée chance !

ELLE: La ferme ! La ferme avec cette sacrée chance ! Ta gueule ! Car, moi, je connais le boniment. Et je n'ai plus la force de l'écouter. *(Le lecteur s'est arrêté. On n'entend plus que le bruit de la goutte d'eau qui tombe, rythmé, exaspérant: flic! floc! flic! floc! Crise de nerfs «déviée».)* Pour l'amour de Dieu, n'y a-t-il pas moyen de colmater ce tuyau? N'y a-t-il rien ici pour le faire? Ici, où...

LUI: Ah ! non ! on ne va pas recommencer ! Cette goutte qui t'exaspère, ce n'est pas moi qui l'ai inventée. Ce n'est pas mon outil, mon instrument. Ce n'est pas ma maîtresse !

ELLE: Dieu, ce que tu peux me haïr !

LUI: Oui, je te hais ! Parce qu'au lieu de boire tranquillement de la piquette de cheminots sous l'accacia, chez ton père, je t'ai emmenée...

ELLE: La mission... la mission...

LUI: Mais la mission, chera-mu, t'a propulsée au beau milieu du Club des milliardaires, tout droit et directement sur l'Ecuateur. Et moi, je ne me suis jamais fâché de ce que tu réclamais de la moutarde pour le saumon ! Et pas non plus lorsque tu demandais — en fait de gaffe, il n'y a pas mieux ! — « Où sont vos indigènes? Où est la population locale? » « Quelle population? » murmurait le libidineux obèze, ce bachibouzouk millionnaire qui te tressait des guirlandes de fleurettes, de ces fleurettes à odeur obscène. « Quelle population? » sussurait le tonneau de lard, et moi, qui aurais dû vous fiche la baffe, une à toi, une à lui, mais à lui, je ne pouvais pas le faire, parce que je devais en obtenir un 3%, moi, je me taisais. « La population locale », insistais-tu, comme si tu venais à peine de quitter ta bergerie natale. « Ici, il n'y a pas de population locale », glapissait tendrement le bachibouzouk « Ici, madame, nous sommes au Paradis ». Mais toi, tu y tenais, mordicus: « La population locale, où se cache-t-elle donc? » Tu voulais l'irriter, je présume. Tu avais vu, sans doute, qu'il n'avait accepté que 1%. Tu en étais toute contente: ah ! ah !, cette fois-ci ses charmes n'ont pas opéré ! Eh bien, si ! Ils ont opéré. Tu te souviens, n'est-ce pas, du coup de théâtre que je lui ai préparé? Ce soir-là, où il s'était noyé dans l'alcool... 1%? 2%, 3%. A moins de 15% nous perdons notre temps ! Et le

bachibouzouk: « Allez ! O.K. ! Tope-la ! »

ELLE *(entre temps, fourrageant dans les cartons, elle en a retiré quelques costumes de théâtre; elle a revêtu le costume en cuir de la* Tragédie optimiste ; *elle s'avance, braquant sur Lui un revolver d'opérette qu'elle a tiré d'un grand mouchoir rouge):* Bougre de boss ! d'Onassis ! de Rockefeller ! de Rotschild ! Sachet de nougat ! Roi des capsules en plastique ! Téléphone-leur ! Dis-leur d'arrêter l'eau ! De mettre en fonction le calorifère ! Je crève de froid et cette goutte, cette goute !... Et fous-moi le camp, en vitesse !

LUI: Et pan ! Je le mérite bien ! Il fallait que je te laisse te lever à 4h du matin dans un studio confort réduit ! courir pour attraper le 2 à son terminus ! Te démener tant et plus pour t'en sortir de toutes les mensualités à payer, parce que nous sommes des artistes, des bohêmes, parce que les objets nous étouffent et n'apportent pas le bonheur. Le bonheur, ce sont les tournées dans les wagons glacés. Dans des chambres d'hôtel avec les chiottes au bout du corridor « au fond, à gauche ! » Le bonheur, ce sont les admirateurs qui viennent voir — quoi? — *Nora.* — « Allons voir la *Nora* d'Ibsen. » Oh ! quelle création tu as réalisé alors, dans ce petit trou de Copăceni ! Les braves mémères venaient d'abandonner qui la bêche, qui le râteau, et toi, sur la scène, en folie, tu quittais ton mari légitime: « Torvald, Torvald, pour que nous deux puissions jamais nous retrouver, un miracle serait nécessaire »... clamais-tu. Les mémères t'écoutais, bouche bée, et à la fin, — t'en souviens-tu ! — elles ont éclaté, tant qu'on pensait qu'elles en viendraient aux mains: « Voyez-moi donc un peu cette pute ! Quitter ses enfants, sa maison — et quelle maison? ! Eh quoi, s'il y avait là des poupées? Ben quoi, les poupées, elles ne sont pas jolies? »

ELLE *(de nouveau tendue; juchée sur les sacs. Elle semble réellement sur un bûcher. Un bûcher en plastique.):* Je ne comprends pas pourquoi tu veux à tout prix me blesser, me faire mal !? Je t'ai suivi, et tu le sais très bien, parce que je t'aimais. J'ai quitté pour cela, mettons ma vocation.. la gloire... appelle-les comme tu le voudras... en tout cas, tout. Et je répétais sans cesse, cela aussi tu le sais, que j'étais heureuse, si heureuse ! Tout en répétant Jeanne d'Arc. Tous attendaient ! Tous disaient que ce serait formidable ! Et moi... j'espère que tu comprends ce que cela signifie, pour une actrice, Jeanne d'Arc? Mais non ! Qui aurait pu soupçonner ce changement d'orbite? ! Que nous allions, d'un jour à l'autre, changer de continent? Que deux semaines à peine avant la première j'allais dire « Bye-bye, Joan of Arc ! Au revoir, Jeanne ! Je n'ai plus le temps de libérer Orléans. Je ne peux plus me mesurer avec l'Inquisition, je dois me hâter afin de tenir la jambe à madame

Winters, causer avec elle, la distraire... » J'ai tout laissé tomber juste au moment où l'on m'enviait le plus: « Quelle sacrée chance tu as ! » Les filles me commandaient des perruques... des... Mais les autres...

LUI: Les autres, c'est-à-dire lui,... l'Idole !

ELLE: Eh bien, oui ! D'accord ! Lui ! Lui m'a dit: « Sans toi, je ne jouerai jamais Jeanne d'Arc ! Car personne ne peut jouer Jeanne d'Arc come toi. Toi, tu as... — oui, c'est bien ce qu'il a dit — tu as le feu sacré ! En l'éteignant, c'est un assassinat que tu commets ! »

LUI: Oh ! la ! la ! Quels grands mots ! D'autant plus que — si ma mémoire ne me trompe, tu avais vraiment, dès les premiers mois, l'air d'une femme assassinée. Dieu, ce que ton cadavre pouvait glousser agréablement à l'Orangerie... à la Galerie de Dresde... aux Uffizi, et quelles pirouettes il exécutait à Trafalgar Square... et — tzin ! tzin ! tzin ! — au pays des chryzanthèmes.

ELLE: Tu as oublié les îles?

LUI: Mais non, dans les îles grecques aussi ! Là, ce fut vraiment notre lune de miel. C'est là que tu as enfin appris à me caresser: psihi-mu ! chera-mu ! hrisi-mu !

ELLE: Tu m'as menée dans tous ces endroits, psihi-mu, parce que toi-même devais y aller, chera-mu ! Ton métier t'y as obligé. Ta mission. Une mission qui ne saurait être accomplie par un célibataire, hrisi-mu ! Bon gré mal gré, il te faut traîner cette croix derrière toi ! Une femme ! Ta propre femme *(Les yeux au plafond.)* On aurait eu le temps de réparer ce tuyau trois fois plutôt qu'une !... 33 fois ! 333 fois !

LUI: ...Une femme qui refuse de cuisiner les *sarmale* ancestrales ! Mais comprends donc une bonne fois ! fourre-toi bien dans la tête que nous devons faire des économies ! oh ! ce que madame pouvait bâffrer à Wiegenstein, s'empiffrer de rôti de cerf aux confitures de groseilles et de sanglier aux fraises des bois ! Tu es végétarienne, maintenant? Dégoûtée? Tu ne te nourris plus que de café soluble, mais tu sais que je ne puis me permettre de déjeuner tous les jours au snack ! Tu le sais parfaitement ! — le soir, c'est le client qui invite, les affaires se traitent au dîner d'affaires — car le client, le nabab, t'invite afin de t'épater sur fond d'esturgeon grillé. Qui refuse d'aller aujourd'hui au magasin d'alimentation, qui, psihi-mu? mais qui aussi, au début, il y a dix ans, se nourrissait uniquement de saumon pêché au-delà du cercle polaire? ! De saumon avec du pain de seigle, du pumpernickel if you please ! Qui prétend aujourd'hui avoir la nausée mais engloutissait allègrement, hier encore, aux réceptions, de la fondue bourguignonne à 100 dollars le kilo de viande? Dans quel monde vis-tu? Sais-tu bien ce que cela signifie pour nous, 100 dollars?... Tu sais parfaitement quel stress c'est pour moi la

note — la malheureuse note qui me tombe dessus lorsque je ne puis absolument plus l'éviter... lorsqu'il faut que je dise: « C'est mon tour ! Je ne veux rien entendre ! » 100 dollars le kilo de viande de bœuf ! 100 dollars... car le bœuf, tout bœuf qu'il est, est abreuvé tous les jours de bière spéciale, massé tous les jours par un masseur, bâtonné et... et... ton estomac délicat ne se rebellait-il pas alors? Ça ne te déplaisait pas, hein? Il y a deux mois que je te supplie, mais toi, dernièrement, tu t'es mis en tête que tu détestes les objets !

ELLE: Je déteste les objets? Je ne déteste même pas ce canapé ! Il ne nous convient pas. Quand nous nous y asseyons, nous avons tout l'air de Lady Di faisant la queue chez le poissonnier. Mais pourquoi devrais-je le haïr?

LUI: Nous savons parfaitement qui Madame hait ! Mais il n'est pas besoin de me le rappeler chaque jour, chaque minute !

ELLE: Tu es un fort bon ordinateur, mais ne fais donc pas semblant de ne plus t'en souvenir, je t'en supplie !... C'était exactement pendant notre premier hiver ici. Il pleuvait. Sans arrêt. Des pluies interminables. Tu te taisais depuis deux semaines, je me taisais aussi, mais je ne pouvais plus supporter notre silence anthropophage et je t'ai prié, je t'ai sommé de causer enfin là-dessus d'éclaircir une bonne fois les choses, la situation. Mais pas dans la maison. Pas dans cette chambre à gaz asphyxiante. A l'air ! Je t'ai prié d'aller dans le parc. Tu as accepté. Exaspéré, mais tu as accepté. Tu m'as dit qu'il n'y avait plus rien à expliquer. « Tu donnes tant, tu récoltes autant !» tendre, je soutenais: non et encore non !

LUI: Tu disais « non et encore non » parce qu'il venait de t'écrire une lettre, parce que — pure malchance ! — il n'avait de nouveau pas pu te rencontrer. Et il t'excitait ! Il te séduisait. Il voulait absolument que tu joues Jeanne d'Arc !

ELLE: Eh bien, oui ! Il m'avait écrit. Et moi, c'est vrai, j'en étais devenue folle. Folle de joie parce qu'on allait me brûler sur le bûcher... Ce bûcher, j'en rêvais la nuit...

LUI: Mais non ! La nuit tu m'empêchais de dormir. La nuit, tu m'expliquais que ta vie était fichue si tu ne retournais pas à ce théâtre de rien du tout... dans cette cabine grande comme un mouchoir de poche. La nuit, tu me prouvais noir sur blanc que tu ne pouvais t'adapter.

ELLE: Il est très possible de ne pas réussir à s'adapter si on ne le veut pas. Si on ne l'accepte pas. Je m'efforçais justement de ne pas m'adapter. Je ne voulais pas être prise par l'amok des soldes, par la folie de l'occas. Je refusais de me laisser aller aux crises d'hystérie, comme la femme de Zeno, lorsqu'elle est entrée pour la première fois dans une grande surface. Je ne voulais pas amasser centime sur centime pour m'acheter quoi? Le yacht Christina? L'île Skor-

pios? Le General Motors? Mais tu m'engueulais afin que je m'adapte, et moi je t'expliquais je plaidais...

LUI: Tu voulais absolument monter sur ton bûcher!

ELLE: Mais non! Je voulais tout simplement te faire comprendre que... eh bien, oui, qu'il n'y a pas que toi qui aies une mission, que moi aussi, je... Et je pleurais. Toi, tu regardais autour de toi, gêné, et tu me tendais ton beau mouchoir blanc, apprêté... « Voyons, pas de scène! » Et c'est alors, brusquement, que j'ai compris: je n'avais plus d'argument. Tout était inutile. Et, en une fraction de seconde, je ne sais comment, cela m'est passé par la tête, je n'y avais jamais songé, mais je m'y suis décidée sur-le-champ. Le parc était désert! Tu m'avais tourné le dos et lorsque je me suis dirigée vers le garde-fou — je l'aurais franchi avant que tu ne puisses esquisser le moindre geste, et le temps que tu reprennes tes esprits, l'eau m'aurait déjà emportée, la cascade, l'écluse, cette eau qui se jette vertigineusement dans un canal, passant par un filet métallique contre lequel on est écrabouillé, transformé en hâchis, c'est-à-dire en quelque chose qui, enfin, ne sent plus rien, ne pleure plus, ne se tourmente plus... Mais juste au moment où j'ai pris mon élan pour sauter le garde-fou, j'ai trébuché, j'ai glissé dans un trou. Tu portais ton costume beige, et moi, j'étais au fond du trou. De ce trou surgi on ne sait comment! Que de fange! Et lorsque je t'ai vu taché, éclaboussé des pieds à la tête, ton impeccable costume anglais, ta chemise italienne, ton imper qui te faisais ressembler à Humphrey Bogart tout maculés... lorsque je t'ai entendu crier, hurler de toutes tes forces: « Que fais-tu donc? Que fais-tu?» C'est-à-dire — je souligne — non pas « que fais-tu de ta vie? Pourquoi veux-tu mourir? » Mais — attention! — Vois dans quel état est mon imper! ma cravate de chez Gucci! — Gucci! Gucci!

(Elle prend une des tasses — du café froid! — et en jette le liquide sur sa chemise blanche. Lui se saisit machinalement de la seconde tasse et la lui jette au visage, sur sa blouse blanche. Elle lui jette la troisième tasse au visage, sur sa cravate. Il se précipite sur la quatrième tasse, mais glisse et tombe sur elle. Ils s'étalent tous deux à terre d'une manière burlesque. Silence stupéfié.)

ELLE *(se précipite vers lui, armée d'une serviette):* Excuse-moi! Excuse-moi, je te prie! Je ne voulais pas... Je ne me suis pas rendu compte.

LUI *(commence à s'éponger avec son mouchoir):* Moi non plus... mes nerfs aussi ne fonctionnent plus comme autrefois.

ELLE: Que se passe-t-il? Que nous arrive-t-il?

LUI *(la serre contre sa poitrine; d'une voix douce):* Ma chérie, sois raisonnable! Une fois, une seule fois dans ta vie, sois raisonnable! *(La goutte se fait entendre: flic! floc!).*

ELLE: Oh ! pourquoi cette goutte...?

LUI *(se précipite sur le téléphone. Décroche, forme un numéro, hurle dans l'appareil):* Drăguşin, qu'est-ce que tu fous donc, bon Dieu? Tu joues au tric-trac? Ne t'ai-je pas dit, lorsque je suis descendu à 7h, de fermer l'eau au douzième? *(Il raccroche brusquement, se retourne en souriant et commence à s'habiller pour sortir.).* Si tu ne veux pas, si tu ne peux pas être raisonnable, sois du moins... bonne ! J'ai besoin de ta compréhension. Et de ta bonne volonté ! Son ordinateur m'est parfaitement indifférent. Il calcule, soi-disant, la date de votre mort? Ha ! ha ! ha ! Je préfère aller rue Rahova, chez une blanchisseuse qui me dise la bonne aventure dans les lignes de ma main, dans les tarots, dans les haricots... Mais que cela ne tienne ! J'ai besoin, de son aide amicale ! Son père adore sa progéniture, et ce n'est pas pour rien qu'on le nomme Capone II. Ce n'est pas un trust qu'il a. Non, Madame, c'est un empire. Deux empires. L'un au vu et au su de tout le monde, Tu le connais. L'autre souterrain. Je le sens sur ma propre peau. Nous devons aller chez ce saltimbanque avec son *Ordinateur de l'existence.*

ELLE: Fais attention ! Cette farce, on va la payer... ou...

LUI *(changeant de chemise):* Personne ne t'oblige à y croire ! Enfile cette belle robe, maquille-toi avec ta nouvelle tristesse cosmique... Allez ! aide-moi un peu. *(Elle l'aide à s'habiller.)* A cinq heures pile, sur le bouclier, sous le bouclier, je serai de retour. A six heures nous sonnerons à sa porte. Qui sera le premier, qui aura le premier le courage de prendre contact avec l'*Ordinateur de l'existence?* Pfou ! Fafanache ne fera, bien entendu, son apparition que plus tard. Il te fera un baise-mains ostentatoire, à toi seulement ! À toi, au visage figé, glacé. Quelle Greta Garbo ! Un mouchoir, s'il te plaît... À toi, tu le comprends, n'est-ce pas, à toi qui ne souris jamais, tandis qu'elles, la comtesse, la baronne, la lady, la reine du strip-tease, passent leur temps à se gondoler — hahaha ! hahaha ! et hennissent comme des pouliches qui réclament d'aller sur-le-champ, mais sur-le-champ, à la monte. Toi, tu fais partie de ses extravagances. Apporte-moi donc les souliers ! Je ne pense même pas que tu lui plaises vraiment... Je ne sais même pas s'il aime les femmes, mais toi, tu lui conviens, il se sert de toi pour les remettre toutes à leur place, pour les faire chier. Toutes ! Tous ! Même son père... il surgira, avec sa voix caverneuse et annoncera: « Ladies and gentlemen ! L'expérience va commencer ! » Autrement dit: Le cirque commence ! Ce vieux renard de Capone II n'y a rien pigé. Son fils parlera de la télépathie, du silence, toi, tu fixes tes mirettes sur le père... compris, hein? Le principal, pour moi, c'est d'attraper l'occasion de lui dire deux mots. C'est là tout. Absolument tout ! Qu'est-

ce que ça peut bien te fiche, à toi, *l'Ordinateur de l'existence?*

ELLE: Pour ce qui est de moi, je m'en fiche ! Mais c'est à toi que je pense !

LUI: À moi? C'est nouveau, ça ! À mon inestimable carrière, hein?

ELLE: Non, pas à ta carrière ! À toi, tout simplement !

LUI: Et pourquoi pas à toi, s'il te plaît? En définitive, c'est bien toi qui te trouves dans le collimateur ! C'est toi qu'il veut !

ELLE: Ce n'est pas moi qu'il veut !

LUI: Pas toi?

ELLE: Mais non ! Parce que sur moi les effets sont nuls — et le seront toujours. Moi, je suis déjà dévitalisée. Lui, il veut faire son expérience sur un type qui représente la force. Il veut une personne vivante. Avide. Compétitive.

LUI: C'est-à-dire, moi?

ELLE: Pourquoi pas?

LUI *(élégamment vêtu, en pardessus léger, ayant coiffé son chapeau; dernière inspection des papiers de son attaché-case):* Tu veux dire que cet excroc s'est mis en tête de me filouter? De me filouter, moi?

ELLE: Peut-être n'est-ce pas là une filouterie. Et peut-être aussi que cet excroc n'est pas aussi escroc que ça. Il est médecin. Biologiste. Il fait des expériences !

LUI: Quoi? Tu prétends que cet imposteur... ce pitre peut me prédire, à moi, le jour où... « alleluia, alleluia ! Dieu vous ait en sa sainte garde ! »

ELLE: Voyons, ne fais pas l'idiot ! Moi, je ne m'y entends guère. Mais je puis supposer qu'un ordinateur peut, à la rigueur... On ordonne des check-up, on perquisitionne chacun de vos organes, on dresse le dossier de chaque cellule. En théorie, je pourrais penser qu'un ordinateur... enfin, c'est bien lui qui l'a nommé *L'Ordinateur de l'existence.* Ça leur plaît, que veux-tu? ! Ils ne peuvent vivre sans cirque — mais il n'est pas exclu qu'un ordinateur puisse déchiffrer le programme d'un corps, qu'il fasse des additions, des soustractions, des calculs et, en final, qu'il puisse dire: cette carcasse, ce motor X chevaux durera 55, 75 ou 95 ans. Si un train ne l'écrase pas avant, s'entend ! Ou s'il ne se jette pas d'une loggia située au douxième étage.

LUI: Ah ! ah ! ah ! Voyez un peu ce qui m'attend ! Je pensais que cet été, pendant notre congé, je réussirai à m'acheter une nouvelle voiture ! Une Oltcit métallisée, et lui qui me prédit: « Ladies and gentlemen, passons au *De profundis !* » Ho ! Ho ! Ho ! Ah ! Ah ! Ah ! Vrai, psihi-mu, mon cœur en tressaute d'allégresse !

ELLE: Je n'irai pas !

LUI: Mais si, tu iras ! Je t'y forcerai bien !

ELLE: Ah ! Nous changeons de méthode ! Nous utilisons la force? !

LUI: Écoute-moi bien ! Je... moi...

ELLE: Moi ! Moi ! Moi ! Et qui es-tu, je te prie? Une toute petite roue, un minuscule rouage du Grand Mécanisme ! Un boulon plein de zèle ! De zèle et de crainte ! Épouvanté à l'idée de glisser de sur la lame polie, trop glissante, du couteau...

Peut-être que oui! Peut-être que tu es, vraiment, formidable! *(Les yeux au plafond).* Tiens! Tu as réussi à faire arrêter l'eau! Peut-être! Mais d'ici, de l'intérieur, que voit-on ? Un motocycliste sur le mur de la mort. Pour rouler sur le mur de la mort, il ne te faut pas tant de courage! Il te faut un brin de prudence... Mais toi... Tu dis que je t'ai rendu fou? Pas question! C'est la surface glissante de la lame qui t'a rendu fou! Tu ne voulais pas tomber. Je le sais depuis neuf ans, depuis que tu as acheté ta voiture, depuis que tu caressais sa barre qui brillait... Tu m'as aimée, je le reconnais, avec violence, jamais avec tendresse! Avec cette barre qui brillait, tu t'es montré tendre pour la première fois. Tendre! Eh bien! Depuis lors, et parce que j'ai vu que tu savais te montrer tendre — avec qui? — avec une barre brillante, depuis lors je l'ai heurtée des dizaines et des dizaines de fois. Je te disais: « Je ne sais pas qui l'a heurtée! Ici tous se heurtent contre tous! » Eh bien, apprends-le maintenant, c'était moi qui la cabossais! oh! ce brillant qui t'hypnotise! Qui te fait courir sur les toits...

LUI: Qui ça? Qui a couru sur les toits?

ELLE: Moi, je t'ai prié d'échapper à l'empire des jupes, pas de courir sur les toits. Il y a dix ans, moi aussi je brillais. Aujourd'hui, je ne brille plus. Je ne suis que cendres!

*

(Sonnerie de téléphone.)

LUI *(jargon de bureau, inflexions appropriées):* Hello! Salut et prospérité! Bien sûr! Je prospère, je prospère. Des fruits? J'en produis en abondance, mais qu'y faire? — c'est bien là notre sort — on ne les voit guère. Ah! ah! ah! Bien dit... bien dit... Nous ne savons pas prendre le taureau par les cornes! *(Changeant de ton.)* Mais pourquoi partir en congé? Pas question! Nous demeurons sur la brèche! Les Baléares? Mais non! *(Silence.)* Oui? Oui? Oui? Et alors, quoi? Suis-je né aux Baléares? Mes gosses m'attendent-ils aux Baléares pour que je leur donne la becquée? Les Baléares sont-elles à l'agonie et dois-je être là pour veiller leurs derniers instants? Bien! Très bien! Parfait! Ça me fâche? Hé! ça importe à qui? Si vous pouvez me trouver? Vous me trouvez à toute heure du jour et de la nuit! Sentinelle debout à son poste! Quoi, bloqué? Nous, ceux de Rahova, ne bloquons jamais notre téléphone. Qui le bloque, oncques ne débloque! Ha! ha! ha! À la vôtre, et grand succès. Des lauriers. Magna cum laudae! Voyons, oubliez ces Baléares, personne ne meurt de ne pas voir les Baléares, en revanche j'en connais un qui est allé en Bœing et qui en est revenu dans un carton à souliers *(Changeant de ton.)* Oui ? Oui? Ah! certainement! Nous viendrons, bien sûr, nous viendrons le saluer,

nous aussi ! Mais un peu plus tard, lorsque nous en aurons fini avec nos obligations. Avec l'*Ordinateur de l'existence !* Nous tarderons un peu, mais nous viendrons certainement. Mais oui ! Mais oui ! Elle en sera très heureuse. Il a été son maître ! Son idole ! Oui ! Elle sera heureuse de le revoir. À vos ordres ! À vos ordres ! *(Il raccroche.)*

★

LUI *(sèchement):* Je n'irai plus aux Baléares !

ELLE: On n'y va plus?

LUI: Si, mais pas moi !

ELLE: Mais tu t'y prépares... depuis un an...

LUI: Eh bien ! quoi ! Tu sais très bien qui prendra ma place ! Le même qui a saqué Zeno ! Celui qu'on appelle par dérision Onez, l'inverse de Zeno. Onez ! C'est lui, mon rival, tu m'entends? Onez ! Onez qui...

ELLE: Mais tu y as été sept fois...

LUI: Sept fois? *(Sa rage se retourne maintenant contre elle).* Je pouvais y aller 77 fois, c'était tout comme ! Tu penses que j'y allais pour bronzer au soleil? Qu'est-ce que tu te figures?... Je passe la nuit au bureau, jusqu'à deux heures du matin, tout seul... Et pourquoi cela, je te prie? Pour jouer au tric-trac avec moi-même? Alors? J'avais inventé trois scénarios.

ELLE: Calme-toi ! Ce qui est important, c'est que l'affaire soit conclue !

LUI *(de plus en plus amer):* Et comment veux-tu qu'on la conclue? Tu penses que ces affaires se concluent d'elles-mêmes? Toutes seules? Qui les traitera? Qui négociera? Ce garçon épicier? Très bien ! Nous verrons comment il s'en tirera avec le charabia qu'il baragouine ! Nous verrons comment il s'en sortira ! La dernière fois, au beau milieu de la discussion, il s'est levé, a déboutonné sa chemise et a montré à tous sa cicatrice — ultime argument: Dis-leur donc, a-t-il crié à l'interprète, dis-leur que je viens d'être opéré de la rate ! Qu'on me l'a enlevée ! Traduis cela, tu m'entends? Traduis ! Pour qu'ils comprennent et se conduisent humainement: je n'ai pas d'autre rate, moi, mais j'ai trois gosses à la maison et un quatrième en chemin... Tu leur as dit? hein? Tu leur as traduit? hein? Avec la bordélique de rigueur? *(Blessé, consterné.)* Onez, à ma place ! Onez ! *(La goutte recommence à tomber: flic ! floc !)* Alors, tous les championnats que j'ai gagnés... Parce que, tu le sais très bien, il me prend des envies de hurler lorsque je les entends: championnat de football, championnat de tennis... Roland Garros ! Tu le sais bien, chaque contrat est un championnat remporté. Et infiniment plus dur ! Parce que moi, ce n'est pas à coups de pied que je procède ! Je n'ai pas de suporters, moi ! À mes compétitions les tribunes sont vides... Et moi, nu devant l'hippopotame, seul ! Avec mon cerveau qui bout ! Et ma langue qui me fait mal, car moi, je suis né à Rahova, et là il n'y avait pas de gouvernantes ! Juste la fontaine dans la cour.

(Les yeux fixés sur la goutte.) Là aussi, c'était pareil: flic ! floc ! flic ! floc ! Jusqu'en hiver, quand elles gelaient, se transformaient en stalactites. *(Il décroche à nouveau le combiné, forme un numéro, crie dans le récepteur.)* Écoute-moi bien, Drăguşin, si tu es venu ici uniquement pour te faire construire une maison dans ton pathelin et t'installer l'interphone, va te faire f. ..., tu m'entends? ! Si tu ne répares pas cette sacrée tuyauterie... si tu n'arrête pas cette goutte de malheur... tu seras vidé, Drăguşin, un coup de pied au c..., tu en voleras, ma parole ! Sans élice ! *(Il raccroche brutalement, se retourne vers Elle, criant.)* Ce que je fais, n'est-ce pas un championnat? Eh bien ! quoi? Le score est un à zéro, deux à trois ! Et alors? Des buts? Je n'ai pas le droit d'en perdre, moi ! Je dois seulement gagner, gagner toujours, gagner sans arrêt ! Marquer des buts, toujours des buts ! Des points ! Des balles ! Mais lorsque je joue, le stade est désert, les pelouses se taisent ! Elles attendent et se taisent ! Toi aussi, tu te tais !

(Elle se tait, en effet. Silence. Seule la goutte, imperturbable, continue son flic! floc!

ELLE: ... Et la réunion? Elle ne se tient pas?

LUI *(s'est jeté sur le canapé; en pantoufles, le chapeau tiré sur le visage.):* Ajournée, la réunion ! De profundis ! Très bien ! Ils m'ont eu, cette fois-ci ! C'est clair ! Monsieur Onez, à la bedaine proéminente, aux chaussettes vertes retenues par des élastiques, bouffe tout ce qui est à sa portée. Il engloutit tout, tout. Et maintenant, je le sais, je le sens, il s'est mis au travail souterrain, au travail de sape ! Vas-y, mon gars, fais le bouche-à-oreille si tu le crois bon ! Mais moi, je ne suis pas Zeno? Je ne suis pas un crétin qui court le jupon, se soûle comme un porc et s'endort comme une souche auprès de Mata Hari, l'attaché-case bourré de documents à portée de la main sur la table de nuit... puis, au matin, au réveil, lorsqu'il constate la catastrophe -- se colle un infarctus, un vrai, l'idiot ! *(Silence! La goutte continue à tomber: flic! floc! Il met un disque ancien, un Zavaidoc, par exemple, se laisse emporter par la mélodie. Décroche, forme un numéro, puis, imitant la voix d'un jeune paysan):* Drăguşin ! hé ! Drăguşin, mon gars ! Qu'est-ce que tu fiches donc là, hein? Je m'en fous de qui t'a envoyé là. J'ai rien à y voir, moi... Je ne te dis que cela: si ce tuyau n'est pas réparé sur-le-champ — sur-le-champ, tu m'entends bien — ton dossier, il est foutu, le bon Dieu lui-même ne pourra plus le rafistoler. Jamais ! Au grand jamais ! amen ! Tu me comprends, hein? Tu me comprends? *(Il raccroche brutalement. Veut ouvrir une bouteille de vin. N'y réussit pas. Finit par pousser le bouchon avec son doigt à l'intérieur de la bouteille.)*

ELLE: Je me sens mal !

LUI: Pourquoi ça?

ELLE: Parce que je ne me sens pas bien !

LUI: Mais non, tu te sens mal parce que moi je ne me sens pas bien. Toutes les fois que je ne me sens pas bien, toi, tu te sens mal ! Où as-tu mal?

ELLE: Nulle part !

LUI: Que te manque-t-il?

ELLE: Rien ! Rien ! Mais comprends une bonne fois: moi aussi je ne peux plus supporter.

LUI: Qu'est-ce que tu ne peux plus supporter? Voir cinq films par jour? Passer de l'un des douze canaux à l'autre en grignotant des cacahuètes? Qu'est-ce que tu ne supportes plus? La mayonnaise en tube s'est-elle coupée? L'Océan s'est-il figé?

ELLE: Oui, l'océan s'est figé, où tu me conduis le dimanche, lorsque tu n'as pas d'affaires hyperurgentes à expédier. Tu me laisses seule sur la plage, tu cours jusqu'au bord de l'eau, tu aspires profondément l'air à plusieurs reprises et après avoir jeté des coups d'œil attentifs, très attentifs, autour de toi — histoire de t'assurer qu'il n'y a pas à proximité une nymphe, une sirène ou une rose Philips — tu commences à gueuler comme Tarzan: « Nom de Dieu de bordel d'océan ! Tu creuses ma tombe ! Tu creuses ma tombe. Tu me brises les os. Nom de Dieu de bordel d'océan ! »

LUI: Tu me hais ! Tu deviens enragée toutes les fois qu'il s'agit de moi ! Chacune de tes paroles est poison. Je couche avec l'ennemi. Je bouffe ce que mon ennemi mortel me prépare. J'étouffe avec lui sous le même édredon. Je serais plus en sûreté dans un champ de mines que dans ton lit. Pas Onez, toi ! C'est toi, mon ennemi ! Tu t'en fous de ce qui peut me faire mal. Du reste, l'idée ne t'effleure même pas que je pourrais avoir mal: « As-tu mal, l'homme de fer, as-tu mal, toi aussi? » Tu pourrais au moins te poser la question. Toi, l'émerveillée; toi, la fragile; toi, la lunatique ! Toi, qui ne peux plus supporter: mais moi, est-ce que je le puis encore? Je te le demande: moi, comment est-ce que je puis encore supporter. Toi, l'étoile immaculée, t'es-tu jamais posé la question: moi, comment puis-je encore le supporter? Tu ne te l'es pas posée, je te dirai à mon tour: cesse de prendre des airs de Conscience suprême. Assez ! Regarde, même cette goutte a cessé de tomber. *(Changeant de ton.)* « Le ciel étoilé au-dessus de nous et la loi morale en nous »? Cette phrase, tu la tiens de ton Idole, parce que, à l'époque, cette phrase et son auteur ne pouvaient figurer dans aucun répertoire. À propos ! Le bruit s'est confirmé. Votre idole, madame, est descendue parmi nous — une escale, une brève escale — il a été invité . . . je ne sais où il a été invité pour le plus grand bonheur de l'art mondial . . . Tu le verras ce soir, à moins que tu ne t'évanouisses d'émotion . . . Tu le verras après notre . . .

ELLE: Je n'y vais pas ! Toi-même l'as dit: je dois commencer à serrer les affaires. À empaqueter. *(Elle continue à vider les armoi-*

res, en retire habits, souliers, ustensiles, pêle-mêle.)

LUI *(appuyant sur les mots):* Tu t'obstines, mais prends garde, prends bien garde: tu joues le plus mauvais rôle de ta carrière de non-étoile. Du reste, alors même que tu étais étoile — l'étoile du tram 3 ! j'avais déjà attiré ton attention là-dessus. Je te l'avais bien dit: Choisis mieux tes rôles ! Lorsque tu étais « notre grand espoir », et lorsque le facteur est arrivé, flanqué de deux policiers — il était, le pauvre, un malheureux effaré, étourdi, ta gloire n'était pas arrivée jusqu'à sa caboche toujours un peu soûle . . .

ELLE: Soûle, je veux bien, mais vigilente ! Ce soir-là, il était venu, flanqué de deux policiers, parce que la citoyenne untel de l'immeuble F — j'étais brusquement devenue la « citoyenne », je n'étais plus la « camarade » — recevait tous les jours 5 kilos de lettres. « Quelles lettres? Des admirateurs, heins? Citoyenne ! Ce genre d'admirateurs, nous les ramassons chaque jour par centaines ! »

LUI: . . . Et si je n'avais pas surgi alors, au bon moment . . .

ELLE: Toi, qui . . .

LUI: Pourquoi m'accuses-tu, moi? Pourquoi n'accuses-tu pas le destin que tu as asticoté, allumé, et voilà que le petit assistant est devenu le grand technocrate ! Et la grande étoile locale, une grande anonyme internationale. Est-ce moi qui l'ai voulu? Est-ce toi qui l'as voulu? Nous nous sommes mis en route — comme tu l'as voulu — et en avant pour le grand combat. Et ce grand combat, qu'a-t-il eu pour résultat? hein? *(Il gesticule, verre en main, autour de la bouteille.)* C'est cela, le mécanisme universel. Le malaxeur universel ! Un corps, une fois jeté sur l'orbite, tourne. Il ne peut plus s'en empêcher. Ni revenir en arrière. Il ne peut plus que tourner, tourner sans cesse. Ou — mais oui ! Il y a encore la possibilité de se tirer une balle dans la tempe, comme à cette roulette stupide. Comment la nomme-t-on?

ELLE: Je n'ai ni balle ni pistolet. Je n'ai qu'une loggia, au douzième étage . . .

LUI: Cesse de me menacer ! Et puis, tant pis, fais-le ! Tombe ! Tombe donc ! Jette-toi par la fenêtre ! *(Il saisit son imper d'un geste rageur et sort en claquant la porte sur la chambre en désordre.)*

★

(Elle reste assise, muette, sur le canapé. Elle met la télé en marche. D'un geste mécanique. Puis, elle l'arrête. Silence. La goutte recommence soudain à tomber: flic ! floc ! flic ! floc ! Elle l'écoute tomber, décroche, forme un numéro.)

ELLE *(avec un calme suspect):* Je n'aurais, pour rien au monde, voulu te réveiller, mais je n'en puis plus. Titus, tu es la seule personne qui puisse me comprendre ! Mais non ! Les premiers mois furent bons . . . beaux . . . Tout ce que je voyais me faisait envie . . . Toutes les odeurs m'affolaient. L'odeur de hot dog, de chebab, de pop-corns, de pizza napolitaine . . .

BENONE ŞUVĂILĂ
La Cerisaie (en haut), *Bois* (en bas)

BENONE ȘUVĂILĂ
L'Arbre

BENONE ŞUVAILA
Nature statique

BENONE ŞUVĂILĂ
Verger à Mogoşeşti

(Flic! floc!). Je bouffais sans arrêt: glaces, cervelas, caramels. Pêle-mêle... Je flânais mes 15 kilomètres par jour... Je savais quel jour quel magasin offrait des soldes sur la 2ème rue... quel autre se préparait à faire faillite... où se trouvait la loterie des Portoricains et où l'on distribuait des tickets pour prix réduits... C'était le délire! Je me suis acheté une vingtaine de paires de souliers... d'occas' s'entend... la plupart à défaut... Je courais les rues 14 heures par jour... oh! les vitrines, les tonomates... les films X... les films Y... Et ensuite? Toc! Le couperet de la guillotine est tombé. Ma mère... Chaque semaine, je lui envoie une tonne de médicaments. Les dernières inventions! Mais les drogues pour les rhumatismes lui font mal à l'estomac, et celles pour l'estomac au cœur, et celles pour le cœur interdisent tout autre médicament. Et chaque semaine la même lettre: « Surtout, ne t'en fais pas pour moi! » Et dans un mois, deux tout au plus, on démoli sa maison, on la déménage dans un immeuble! Qui est-ce qui l'aidera à ramasser toutes ses affaires, hein? Et elle qui m'écrit: « Surtout ne t'en fais pas pour moi! » Dis-moi, à quoi est-ce que cela m'a-t-il servi d'avoir renoncé à Jeanne d'Arc? Dis-moi, que fait-elle maintenant la « Sarah Bernhardt du tram 3 »? Elle amuse madame Winters, elle cause avec elle. Ah! Je brûle de savoir si le petit-fils de madame Winters a eu sa première dent! *(Lui vient d'entrer, mais Elle ne s'en est pas aperçu.)* Et maintenant, cette farce: *L'Ordinateur de l'existence!* Mais il ne veut pas comprendre que nous sommes attirés dans un piège. Je te raconterai tout cela à six heures quand nous nous verrons. Bien sûr que nous nous verrons. Mais non, je ne l'accompagnerai certainement pas. Pourquoi le ferais-je?

LUI *(hurlant du fond de la cuisine):* Parce que je t'ai amenée de la commune de Militari tout droit au Kenya. Au safari!

ELLE *(parlant au téléphone):* Je te prie, je te supplie de me pardonner...

LUI *(lui arrachant brutalement le récepteur des mains):* Je vous prie, cher et distingué monsieur dont le fantôme génial a empoisonné dix années de mon existence, lui et son ciel étoilé, de ne pas lui pardonner, parce qu'elle est en fait impardonnable. Et ce que vous avez concocté au cour de cette brève escale est une sale affaire, et toutes les sales affaires se paient... Mais oui! C'est bien ainsi que vous devez l'entendre. Comme une menace. Vous verrez bien de quoi il s'agit. Vous comprendrez! Et il faudra que vous le fassiez comprendre aux autres également.

(Il raccroche brusquement. Silence. Stupéfaction. La goutte: flic! floc! Il saisit la bouteille, s'en verse un verre. L'avale d'un trait. Puis s'approche du téléphone, décroche, forme un numéro.)

LUI *(sèchement):* Je vous salue respectueusement. Puis-je passer

un instant? Non! Maintenant. C'est urgent. Il nous faut aussi discuter l'affaire du contrat... oui, le contrat avec... oui! Et puis, j'ai une question personnelle... Oui! À l'instant même! Oui! C'est urgent! C'est très grave!

(Il vaporise rapidement sa bouche et sort en claquant la porte. Elle se précipite au téléphone, forme le numéro.)

ELLE: Tu n'es pas encore parti? Comme c'est bien! Non! Ce n'était pas une scène de jalousie. *(Elle crie.)* Titus, Titus, il faut absolument que nous causions. *(Elle pleure amèrement.)* Titus, sais-tu pourquoi je ne me suicide pas? Ce serait si simple! Si facile! Je pourrais le faire à l'instant même! *(Elle se tève, se dirige calmement vers la fenêtre, le combiné en main. La goutte: flic! floc! flic! floc!).* On va à la fenêtre, on l'ouvre, on enjambe le rebord: un pied, puis l'autre. Je ne sais pourquoi, mais toutes les fois que j'y ai songé, je me suis dit que le plus simple serait de le faire un jour de mauvais temps. Pluvieux. En fait, si je dois être sincère jusqu'au bout, il me faut avouer que je ne me suis jamais imaginée enjambant a fenêtre qui donne directement sur la rue. C'est trop dangereux. On pourrait, Dieu préserve, tomber sur un passant. Ce serait là un vrai malheur! *(Elle quitte la fenêtre et se dirige du côté opposé de la seène, vers la loggia.)* Notre loggia donne sur une cour intérieure. En bas, il n'y a que des chats. Et des caisses. Et les ordures, dans des sacs en plastiques. Mais ici non plus, il n'est pas bon de jeter un coup d'œil vers le bas, car les ordures — les ordures mêmes! — éveillent l'instinct de conservation. *(Elle se retire de la toggia, plus gênée que triste. La conversation continue sur le même ton suraigu. Elle est maintenant aggripée au rebord. Les bruits de la rue l'obligent à crier.)* Titus, prends garde! Quelque chose de grave se prépare! De très grave! Titus, sais-tu pourquoi je ne me suicide pas? « La femme d'un haut fonctionnaire s'est jetée du douxième étage ». Sais-tu pourquoi je ne le fais pas...? Pour ne pas entrer, moi aussi, dans leur jeu!

(La lumière s'éteint soudain. Bruit très fort, aigu, de freins précipitamment tirés. Vacarme.)

RIDEAU

DEUXIÈME PARTIE

Même décor. Lumière éteinte. Elle entre, vêtue d'une robe longue. Elle allume une veilleuse, puis l'autre. Elle se dirige vers la loggia. Le rideau ! Un crissement à gauche. Un autre à droite. La loggia est soudain visible. Devant elle, un mur aveugle, lépreux, de briques rouges. Une marche comme une estrade. Le tout semble figurer un petit théâtre. Elle a légèrement bu. Exaltation.

ELLE *(« comme au théâtre », récapitulant la soirée):* Hello, missis Winters ! Bien sûr que je suis émue, moi aussi. Ceci n'est pas un test, l'art de la chiromancie. C'est un authentique Jugement dernier. Nous sommes tous là, un pistolet sur la tempe, comme à cette roulette stupide. Ce que c'est ? Un jeu très dur ! Les partenaires... oui, oui ! il y a deux types, et tous les deux doivent se tirer une balle dans la tempe... c'est le jeu ! Un pistolet est chargé, l'autre ne l'est pas... ou, enfin, moi je ne m'y entends guère aux armes... peut-être que... les deux sont chargés mais... on appuie sur une petite roue. Lorsqu'elle tourne, la balle peut entrer, ou peut ne pas entrer dans le canon. C'est ça, le jeu ! On appuie le pistolet contre la tempe... On appuie sur la gâchette... Pan ! Pan ! Si l'on n'a pas eu de chance... Fini tout ! Si l'on a eu de la chance ? Aujourd'hui, missis Winters, il n'y a pas de chance qui tienne. Tous les pistolets sont chargés. toutes les balles glissent dans les canons... calmez-vous ! L'ordinateur vous dira que vous vivrez 250 ans, — avec Mr Winters bien entendu, qu'en l'an 2000 ou peut-être même plus tôt, en tout cas avant l'ère des missiles, vous irez vous installer sur la Lune... Vous y acquerrez trois volcans et une mer... Vous défricherez le tout et vous le mettrez sous coupole... Et là, sous la coupole, vous vous construirez un ranch, vous y ferez venir des mustangs — vous aurez des haras et des troupeaux... beaucoup de troupeaux et beaucoup de cow-boys, bottés, munis d'éperons et de carabines... Vous défendrez vos troupeaux l'arme en main. Comme dans le Far-West ! À cette différence près que vous serez dans le Far-Moon ! Et le soir, au retour de votre inspection quotidienne à cheval... Oh ! oui ! vous sillonnerez à cheval votre mer, car là, les mers n'ont pas d'eau... Vous vous débrouillerez... Mr Winters se débrouille toujours. Le soir, donc, au retour de la jungle — car il est impossible de concevoir une humanité dépourvue de jungle, n'est-ce pas ? — le soir, lorsque vous chanterez sous la coupole, avec monsieur Winters... Vous l'étreindrez et vous vous souviendrez de ce qui se passait avant l'Apocalypse, lorsqu'il existait encore des villes, des feuilles, des miroirs, des surprise party, et vous gazouillerez, nasillant légèrement comme vous

seulement savez le faire *(Elle l'imite.)* Oh ! Bob ! Oh ! Bobby ! Regarde la Terre qui se lève ! La Terre pleine ! *(Changeant de ton.)* Ce soir, Mrs Winters, nous n'avons plus besoin d'aller sur la Lune. *(Elle a brusquement changé d'humeur.)* La Terre, est, en vérité, bien pleine. Si pleine, si chargée, que c'est un vrai miracle si elle ne tombe pas... si elle ne choit pas !
(Il entre.)

LUI: Que fais-tu donc, ma chère, te crois-tu à nouveau Jeanne d'Arc? Tss ! *(Il décroche, forme un numéro.):* Je vous l'avez bien dit, ce matin, hein? Un: si c'est une farce, ce n'en est pas une par amour de la farce ! Deux: cette fois-ci, ce n'est pas son père qui mène le jeu, à larron larron et demi, il a trouvé son maître ! Trois: ce type, ce pachyderme, ce mec dégueulasse qui vous regarde sans vous voir et aperçoit les rennes du Kamciatka cette momie électronique, ce Capone, m'sieu, ce soir, vous ne me croirez pas, il était flasque comme une gélatine. Ah ! vous ne savez pas? Voyons, le cirque ne s'est pas achevé ! Il nous ont donné des enveloppes, en fait une sorte de... cassettes, qui travaillent. En ce moment même, pendant que nous causons, elles travaillent, et à minuit pile — comme dans les films à vampires, mon cher monsieur — à minuit pile, nous les ouvrirons et nous y trouverons tous les calculs fins prêts, ha ! ha ! ha ! Je vous l'avez bien dit ! Kif-kif la voyante et ses tarots ! Quand nous les ouvrirons... ça y est ! *(Changeant de ton.)* On y trouve même la date de sa mort, m'sieu ! Autrement dit: j'ai vécu pour me voir mort ! Mais écoutez-moi bien !... Non, non ! Je ne vous paie pas de paroles ! J'ai voulu seulement souligner l'importance du point quatre. Quatre... eh bien ! de quoi s'agit-il maintenant, hein? Non vrai, mais laissez-moi donc cette joie, il faut bien que j'y trouve mon plaisir, moi aussi, n'est-ce pas? Cette joie, c'est tout ce que j'en retire ! ma commission ! Eh bien ! Quatre... *(Coup de poing sur la table.)* Oui, m'sieu, ça y est ! *(Triomphant, comme un boxeur dans le ring.)* Marché conclu. Victoire par knock-out. En cinq minutes. Capone n'entendait même plus. Il répétait seulement: yes, yes, yes. Comme s'il était en transe. À la fin, il a signé. Voyons ! Bien sûr qu'il a signé ! *(Euphorique.)* Ne vous avais-je pas dit que ça se goupillait plutôt bien? Eh bien ! ça y est ! Merci ! Merci ! *(Pause.)* Pourquoi y mêler les Baléares? C'est Onez qui y va, aux Baléares, c'est bien ce que vous disiez, non? C'est lui qui va y traiter l'affaire, Onez ! Pourquoi n'irait-il pas? J'ai entendu qu'aux Baléares les briquets sont gratis ou tout comme. Nous attrapons quelques baleines, nous nous procurons des... comment les appelle-t-on? des couches pour le gosse qui arrive et de fil en aiguille, la baleine dans la valise et les couches dans l'attaché-case, nous coulons tous nos rivaux !... Pourquoi je suis mé-

chant? Que voulez-vous dire? C'est donc toujours moi qui suis méchant?... Depuis un an que je me casse la cervelle à imaginer des schémas, des scénarios... comment leur parler, par où commencer? — Et voilà que tout d'un coup, parce qu'il vient de se faire extirper la rate parce qu'il possède un beau-papa qui... à..., monsieur Onez, un, deux, trois, me souffle l'affaire. Pourquoi ne pas prendre un peu l'air, hein. Y a No... les fêtes d'hiver qui approchent... allons donc vers le soleil, on en a marre de bouffer du chou à la Cluj dans cette bonne ville de New York! *(Changeant de ton.)* Bien!... Si c'est un ordre, il n'y a pas à discuter! Mais je vous prie de vous arranger avec l'autre, qu'il ne passe pas sa rage sur moi! Vous lui faites la leçon. Car ce type, il n'a pas seulement gros ventre, il a aussi la langue bien pendue et encore... Mais oui... Compris! *(Surpris.)* Quel rapport entre le Grand Artiste et les Baléares? Il veut faire le tour du monde comme Amerigo Vespucci? Bien entendu. J'ai voyagé avec les types qui ont détourné l'avion, alors pourquoi pas avec ce monsieur qui ne sait rien d'autre que détourner des cadavres d'étoiles obsédées par leur passé glorieux? Excusez-moi! Je parle en charades. Cette victoire en deux temps et quat sec' m'a un peu étourdi. *(Retrouvant son euphorie.)* M'sieu, il était encore plus dur que Cassius Clay! Plus dur! À vos ordres! À vos ordres. Vive les nôtres et hip-hip... *(On a raccroché. Il raccroche à son tour.)*

LUI *(encore plus radieux.)*: Je pars à nouveau pour les Baléares!

ELLE *(durement)*: Qu'es-tu allé leur dire ce matin sur son compte?

LUI: Sur le compte de qui?

ELLE: Sur le sien! Après avoir beuglé au téléphone. Après l'avoir menacé. Que leur as-tu raconté?

LUI: Écoutez, madame! Si vous prenez trop de sédatifs et bloquez vos circuits, je vous prie infiniment de prendre des mesures médicales. Médicales, pas conjugales. Qu'ai-je raconté sur son compte?

ELLE: Tu l'as menacé!

LUI: Bien sûr! Je l'ai menacé! Naturellement! Certainement! Qu'est-ce à dire? Nous prétendons être l'ambassadeur de l'art, nous ne jurons qu'à partir du niveau Shakespeare et lorsque nous débarquons ici pour une brève escale, pour poser notre tête sur un oreiller et nous refaire après le traumatisme des fuseaux horaires... lorsque...

ELLE: Écoute-moi bien: Lui n'a absolument rien fait. Lui, il est en effet un homme supérieur. Le premier qui ait réellement cru en moi! Je n'étais qu'une fillette quelconque, c'est vrai, tu avais raison, vêtue d'un loden vert... il a été le premier à me tirer hors de ce trou perdu du bout du monde, à me faire venir dans notre Capitale, il... qui étais-je alors? Personne! Mais lui, il m'a fait jouer avec lui.

J'étais une mauviette... effarouchée...

LUI: Pas si effarouchée que ça, du moment qu'on t'a surprise dans les coulisses — hmm ! — le bécotant furieusement.

ELLE: Pourquoi es-tu allé raconter des histoires sur son compte? Pourquoi es-tu un salaud? Il n'a fait que m'écouter. Avec bienveillance !

LUI *(allant droit au but):* Écouter quoi? Écouter que madame veut prendre la poudre d'escampette, nous fuir?

(Il a parlé trop fort. Il ouvre la télé d'un geste machinal.)

ELLE: Eh bien ! Il nous fallait y arriver une bonne fois. Je mourrai et tu en bâveras, parce que je ne veux pas que tu m'expédies à la maison dans une boite à chaussures. Je mourrai et ton traitement ne sera pas suffisant pour payer les pompes funèbres.

LUI: Mais les autres... il y a ici tant de femmes, plus jeunes, bien plus jeunes et plus gentilles... Celles-là, pourquoi ne meurent-elles pas?

ELLE: Demande-leur? Questionne-les ! Enquête ! Je ne sais pas ! Je sais seulement que... On va démolir sa maison ! Dans un mois, elle devra déménager dans un immeuble ! Qui va l'aider à empaqueter toutes ses affaires?

LUI: Écoute, ma chère ! Nous avons tous des mères. Il n'y a pas de génération spontanée... Mais si tu t'es mis en tête que le monde périra sans une nouvelle Jeanne d'Arc...

ELLE: Il périra ! Écoute-les donc ! Ecoute-les !

(À la télé, un commentaire « passionné ».)

LUI: Prends garde ! Tu es une femme mûre, mais ton esprit n'a guère mûri. Tu joues avec le feu et tu te brûleras. Tu te brûleras très fort et tu auras très mal, parce que moi, je ne suis pas disposé à sacrifier ma vie, à sacrifier mon travail; tu le sais parfaitement combien je me suis démené, combien j'ai trimé pour cela toutes ces années... Toi, tu n'es pas de ceux qui nous voient en smoking, un verre de whisky à la main, et qui, entendant que vous avez dîné au Plaza, vous demandent: «Qu'avez-vous bouffé de bon, là, hein?» Qui, sinon toi, et seulement toi, sait combien tout ce cirque me coûte, ces parties, ces croisières avec leurs épouses ravalées, leurs dîners aux chandelles, comme pour une veillée de morts ! leur whisky puant qui, disent-ils, est l'alcool le plus pur au monde... Mais toi, tu sais très bien que je ne fais que porter le verre à mes lèvres et que je profite d'un instant d'inattention pour le verser glou ! glou ! glou ! dans une potiche !

ELLE: Je sais, je connais le truc !

LUI: Parce que moi, je ne puis me le permettre... Moi, pour un zéro de trop, de moins, je me brûle la cervelle ! Tu le sais. Ce n'est pas aux côtés d'Onez que tu vis, qui court les réceptions — « Il est là, le garçon ! fin prêt. » — pour se remplir la panse et faire des économies... Moi, j'ai fait assez de sacrifices pour toi. Tu peux bien être une grande actrice, je ne le conteste

pas, mais pour ma fonction... Écoute-moi bien ! Moi non plus, je ne peux plus tirer après moi un cadavre baigné de larmes ! Tu t'es mis en tête que tu es Jeanne d'Arc? Va et sauve l'humanité. Moi, je vais ramasser mes papiers. Je ne donne aucun avertissement ! Tu as une demi-heure de réflexion à ta disposition. Mais n'oublie pas ! *(D'un ton pratique.)* Un: Ne pense pas à moi ! Ne pense pas à mon dossier personnel ! Deux: si tu veux, tu restes ! Si tu veux, tu pars ! Pars, comme tu l'as décidé avec ton Idole ! Trois: je ne fais pas de pronostic. Je ne brandis pas de menace. Tu veux partir? Va-t'en ! Partez ensemble ! Mais, attention... Quatre: Nous vivons, c'est vrai, en équilibre sur une lame de couteau. Celui qui tombe, est bien tombé. Et en bas, attention ! il n'y a pas de filet pour le récupérer ! Ceci dit, je m'en vais. Je serai absent une petite demi-heure. En ce moment la fête s'est achevée. Tu peux lui téléphoner, il a dû rentrer. Vous avez le temps de tout mettre au point. *(Il regarde sa montre.)* Il est 23h et 50 minutes. Lorsque je reviendrai *(Les yeux au plafond.)* on réparera aussi ce tuyau de malheur. Je le réparerai moi-même. De mes propres mains. Et cette fois-ci, ne te fais pas de souci ! Lorsque je reviendrai, je serai moi aussi un getleman ! Je sonnerai ! Je sonnerai à ma propre porte ! *(Il sort.)*

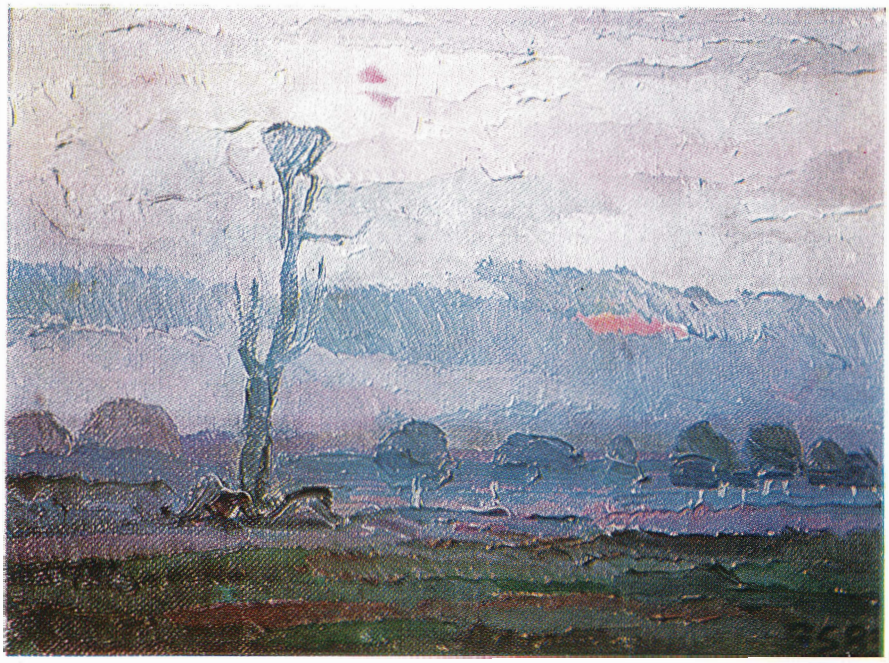
★

(Les gouttes tombent dans les deux cuvettes. Elle parle au téléphone.)

ELLE *(toute petite voix):* Titus, je te prie de me pardonner... c'est à cause de moi que tu as raté ton rendez-vous... Mais oui, mais oui, cette dame, Mary, je l'ai entendue moi aussi, c'est une personne très influente... Je suis persuadée que tu aurais dû la rencontrer. D'autant plus, mais oui, je l'ai appris, qu'il y a plusieurs mois qu'elle désire instamment faire ta connaissance. Non ! Non ! crois-moi, je te prie: je ne puis me le pardonner ! J'ai toujours eu horreur des actrices qui piquent des crises en dehors de la scène, mais comprends-moi, je te prie ! Tu es la seule personne qui puisse me comprendre... Titus, je me suis décidée ! Je dois tenter l'impossible. Tu as raison ! Ce sera le rôle de ma vie... parce que ce ne sera pas vraiment un rôle... Je serai, vraiment, Jeanne d'Arc. Maintenant, maintenant seulement, je sens véritablement pourquoi elle voulait à tout prix monter sur le bûcher !... Bien sûr, mais est-ce que cela compte? Des hordes, des torrents se pressent sur nos pas, toutes ces jeunes filles... en jeans, en blousons ou en blouses transparentes, chaussées d'adidas... Elles n'ont pas connu les lodens, elles n'ont pas déjeuné à la cantine ! Elles soufflent du feu par les naseaux... Mais Jeanne d'Arc, il n'y a que moi, maintenant, après dix ans, qui... *(Crescendo.)* Titus, je te prie, pardonne-moi ! Ce n'est pas vrai ! Tu n'étais pas le seul à aimer ! Moi aussi, je t'ai aimé.

Si je ne t'avais pas aimé... Titus, prends garde à ce que tu dis ! Ah ! oui, je le reconnais, tu m'as tirée de ce trou. Mais ensuite? Ne disais-tu pas toi-même que je n'ai pas de rivale? Que je me situe à la première place. Qu'après moi, la seconde place est inoccupée, la troisième l'est aussi et la quatrième également... que les autres actrices commencent à s'échelonner à partir de la treizième, ce mauvais chiffre qui porte malheur?... N'est-ce pas toi qui le disais? N'est-ce pas cela ta phrase? Comment cela, une métaphore? Les treize places libres étaient une métaphore? Il n'y en avait que 12? Que 7? Que 3?... Bien, très bien... J'ai appris cela à l'école... Pygmalion et Galathée... Mais malheureusement je ne suis plus à l'âge où tu me citais cette belle phrase: « Le ciel étoilé au-dessus de nous... » et que moi je m'en enveloppais comme d'un étendard... et... Non ! Sois plus explicite, je te prie ! Que veux-tu dire?... Mais le public, le public qui me rappelait 10 ou 20 fois à la rampe? *(Changeant de ton.)* Ce n'est pas vrai ! Tu m'as découverte, mais tu ne m'as pas inventée ! Tu ne pouvais pas hypnotiser des centaines de jeunes filles, d'étudiants, de vieilles dames qui m'attendaient, émues, à l'entrée des acteurs, un œillet à la main. Tu ne pouvais pas adoucir la vendeuse acerbe de la mercerie qui, lorsqu'elle me voyait, laissait tout tomber pour me servir en premier: « Vous savez, c'est... Et le visage de toutes ses clientes, des matrones corpulentes, en sueur, nerveuses, s'éclairait: « Nous savons ! Nous la connaissons ! Passez devant, et dites-nous quand on vous verra encore à la télé? » Tu mens ! Tu mens ! Tu mens ! Tu mens ! Tu mens pour te venger... Sais-tu pourquoi tu mens? Tu mens pour me rendre la monnaie de la pièce ! *(Changeant de ton.)* Oh !... oh !... oh !... Alors, pourquoi m'as-tu dit: ne retournons pas le fer dans les blessures mal guéries?... Tant mieux pour toi ! Au bout de dix ans, enfin, te voilà qui aime et est aimé ! Tant mieux ! Sois heureux ! Est-ce ma faute si elle est tellement jeune? Je ne doute pas qu'elle soit belle. Je ne doute pas qu'elle ait du talent. La première place? Vraiment, la première? Comment, de même ! Elle, sur la première place, la seconde — inoccupée, la troisième, inoccupée... et toutes les autres s'échelonnant après le 13, le chiffre qui porte malheur? Est-ce bien cela? Pas tout à fait? Comment ça? Quand? C'est alors que tu t'es trompé? Cette phrase n'était pas valable alors? Et tu me le dis aujourd'hui, après dix ans... après... Titus, je regrette, je regrette vivement, mais si je ne te le disais pas maintenant... Titus, mon idole, toi, — toi aussi — tu es un — un monstre ! Lui est un monstre? Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il leur a raconté sur ton compte ! Et quoi qu'il leur ait dit, quel rap-

BENONE ŞUVĂILĂ
Crépuscule (en haut), *Coucher du soleil à Mogoşeşti* (en bas)



BENONE ŞUVĂILĂ
Roses

BENONE ŞUVĂILĂ
Barques sur la grève

BENONE ŞUVĂILĂ
Vases de fleurs

port avec ma personne? avec mon talent?... Il s'est vengé? Mais toi, toi que fais-tu maintenant? *(On sonne.)* Non, tu n'as plus besoin de rien m'expliquer ! *(On sonne.)* Oui !... J'essaierai... *(On sonne de nouveau.) (Elle raccroche lentement. Elle va dans la salle de bain, se passe un peu d'eau sur le visage, puis va ouvrir. Il entre.).*

★

LUI *(d'un air hypocritement désinvolte):* Ça y est? Tu l'as rendu heureux? Dis-moi, a-t-il juré qu'il t'adorait? *(Il se tait.)* Allons, un peu de courage. Donc, après dix ans, tu aimes et tu es aimée ! Bravo, ma chère ! Et vous partez pour votre lune de miel? Mais la première étape, tu le sais, on la parcourt à trois... Si tu es inquiète pour l'O.K., rassure-toi. Il y a des places. On vient de téléphoner à l'agence. Une équipe de basket s'est décommandée à la dernière minute ! *(Jetant un coup d'œil autour de lui.)* En bien ! Ça y est, les valises?
(La goutte: flic! floc! Il tire à lui une valise. Avec des mouvements rapides, précis, il pique dans les tas de vêtements qui encombrent la scène, ceux qui lui sont nécessaires pour le voyage. Elle l'aide, en silence. Sonnerie de téléphone. Il répond.)

★

LUI *(parlant dans le récepteur):* Mais non ! Est-ce que j'en ai le temps? Cette nuit, on dort brièvement. En sinopsis ! *(Changeant de ton.)* Capone ! Impossible ! Et le contrat qu'il vient de signer hier soir ? Je vous crois, bien sûr que je vous crois... mais je ne puis y croire ! Ce sera une nouvelle farce. Capone peut périr, mais le contrat ne saurait périr aussi ! Je vous propose de vérifier. Ce tour de passe-passe est inconcevable ! Ce contrat ne saurait être perdu, comme aux dés. Impossible ! Très bien ! J'attends ! *(Il raccroche.)*

LUI *(sèchement):* Capone est mort !

ELLE: Quand ça?

LUI: Il y a dix minutes. Il avait un drôle d'air pendant toute la soirée, je veux bien ! mais de là à...

ELLE: Que lui est-il arrivé?

LUI: Sottises ! « Le choc l'a tué ! » Un traumatisme. Lorsqu'il a ouvert l'enveloppe... enfin, ce truc, ce machin, cette cassette... lorsqu'il y a lu la date... il a été pris d'un malaise subit... et lorsque le médecin est enfin arrivé, le vieux était mort, tout roide dans son fauteuil, la main crispée sur la cassette sur laquelle était écrite... eh bien ! justement la date d'aujourd'hui ! Qu'en dis-tu ?

ELLE *(se met à « faire » les lits. Nouvelle sonnerie de téléphone. Il décroche.)*

LUI: Mais non ! Je viens de vous le dire, je ne dors pas, j'attends. La cassette? Laquelle? Ah ! oui ! oui ! on en a donné à tous.. En fait, je l'ai oubliée dès que je l'ai reçue... Mais non, mais non, je ne suis pas étourdi, mais, croyez-moi si vous le voulez, en ce moment, la date de ma mort

elle-même ne m'intéresse pas ! Une seule chose m'intéresse: le contrat ! Je l'ai ! Je dois l'avoir ! Elle doit être dans ma poche... Un instant ! Un instant ! *(Il repose le combiné, tire de sa poche une sorte de cassette. Reprend le combiné.)* Je l'ai, naturellement. Elle est là ! Du courage? Je vous prie, n'attisez pas mes sentiments parce que, je dois bien le reconnaître, je suis un peu — très peu superstitieux. Très peu ! Un instant, je vais la lui demander. *(A Elle.)* Où as-tu mis ta cassette? *(Elle ouvre son sac, l'en tire, la lui tend.).* Mais oui, elles sont là, toutes les deux ! Sur-le-champ ! Vous dites? Ma foi, vous m'inquiétez... Nous avions considéré que c'était une farce ! Évidemment ! Évidemment ! Il y a là un substratum, c'est vrai !... Mais maintenant... je vous prie... Vous le savez bien, je suis un matérialiste, moi, mais je vous ai avoué que j'étais un peu, très peu... un instant !

(Il tourne et retourne la cassette entre ses mains. Cherche le mécanisme d'ouverture. Veut appuyer dessus.)

ELLE *(se précipite sur Lui):* Non !

LUI: Un instant *(couvrant le récepteur, à Elle):* Pourquoi pas?

ELLE: Pour rien au monde ! Non !

LUI *(essaie de l'ouvrir. Elle se précipite. Il parle dans le récepteur):* Un instant ! *(Elle lui arrache la cassette. Il veut l'attraper.)* Encore un instant, je vous prie ! *(Elle s'enfuit avec la cassette. Il la bouscule en silence. Elle se débat. La bousculade devient sonore. Il revient vers le téléphone.)* Raccrochez, je vous prie, et attendez quelques instants. C'est une... ellé s'ouvre difficilement. Je vous rappelle à l'instant ! *(Il raccroche. A Elle.)* Que fais-tu? Tu es folle ! Tu es vraiment folle... Rends-moi la cassette !

(Il la poursuit, bruit, meubles renversés, Elle se réfugie dans la salle de bain, la cuisine.)

ELLE: Je t'ai dit: non !

LUI: Voyons ! Ne fais pas la folle ! Ce ne sont pas des accessoires de théâtre. Nous ne sommes pas sur la scène ! Nous ne... J'ai des obligations, je ne puis agir comme bon me semble...

ELLE: Je ne te la rendrai pas !

LUI: Te veux à tout prix me détruire? Le scandale... de droit civil ne te suffit donc pas? Parce que nous mettons le feu à notre navire, nous faut-il aussi une accusation pénale? Pourquoi? Parce que tu as perdu la tête comme une gamine?... Ah ! non, non pas comme une gamine ! Celles-ci ne perdent pas la tête. Seules les femmes mûres, passées même, la perdent... Celles qui courent pour attraper le dernier train de Gun Hill... Es-tu heureuse? Sois donc heureuse ! Tu l'as attendu dix ans — crois-tu que je ne l'ai pas senti? Crois-tu que je ne me sois pas rendu compte que pendant tout ce temps tu me comparais à lui?

ELLE: Tu mens ! Tu mens ! Tu mens ou tu es stupide.

LUI *(cherche les cassettes dans la cuisine, écartant péniblement les portes coulissantes derrière lesquelles elle s'est barricadée):* Je

ne suis pas stupide, loin de là. Et toi non plus, tu n'est pas une sotte. Tu avais raison. Lui, c'est un gentleman depuis cinq ou six générations, moi, je viens de Rahova ! Lui, il a un blason, de bonnes manières. Son grand-père était général. Héros de '77. Son arrière-grand-père, de 1848... Moi, nous... Nous étions la forêt sans arbres généalogiques. L'armée sans général. Les quarantehuitards sans noms. Va-t'en ! Va-t'en au Liban jeune épouse ! Il t'a attendu pendant dix ans. Si tu veux, tu peux aller le retrouver dans sa chambre sans plus attendre. Pour qu'il ne se torture plus. Pour qu'il ne t'attende plus baigné de sueur. Va-s'y ! Tu y es bien allée pendant mon absence, alors, qu'est-ce que ça compte encore, maintenant ! Va ! Aimez-vous de nouveau. Que j'en crève, est-ce que ça compte? L'important c'est que vous vous soyez retrouvés, que vous ayez retrouvé votre bonheur. *(Sèchement.)* Donne-moi la cassette ! *(Le téléphone sonne. Tous deux se précipitent. Se bousculent pour saisir le combiné.)*

LUI: Allo !

ELLE: La cassette ne s'ouvre pas ! Mais, si, elle doit pouvoir s'ouvrir, mais nous ne savons pas l'ouvrir ! Nous ne voulons pas l'ouvrir ! Non ! Cette fois-ci, — cette fois-ci seulement, vous devez parler avec moi !

LUI *(s'emparant du combiné, réussit à bredouiller):* Je vous prie de m'excuser... Je vous rappelle tout de suite... dès que... Bien ! bien ! Je vous la passe... *(Il lui tend le combiné.)*

ELLE: Vous n'avez jamais eu le temps de causer avec moi ! Bien sûr ! Je connais mes attributions. Je fais partie du décor... Je vous demande: « Comment vont vos enfants? » Mais seulement après m'être assurée que votre fille ne s'est pas enfuie avec une Panthère noire et que votre fils ne se trouve pas au Népal, qu'il n'est pas punk. Je connais ce rôle, je ne le connais que trop... Vous n'avez pas à faire de mauvaises plaisanteries sur mes rôles. Ce n'est pas le cas...

LUI *(à part, résigné):* Bravo ! Dis-leur leurs quatre vérités !

ELLE: Vous vous imaginez qu'une actrice c'est une paire de fesses que le metteur en scène, le directeur et le photographe pincent à tour de rôle. Le photographe, afin de faire ses photos gratis... Non ! Ce ne sont pas des simagrées de vedette... Non ! Ne retirez pas ! C'est correct. D'ancienne vedette !... Non ! Ces cassettes ne seront pas ouvertes. Parce que ce n'est pas bien ! Ce n'est pas moral ! Le jeu à *l'Ordinateur de l'existence* est un jeu immoral et les jeux immoraux ne doivent pas être joués ! quel que soit le prix qu'on en offre... même en devises... Entre nous et ces types il doit bien y avoir une différence... Eux, quand ils sont atteints de cancer, ils sont appelés dans le cabinet du chef de la clinique: « Mr Johnson, sorry, vous devez vous préparer ! Il ne vous reste plus, Mr

Johnson, que six semaines à vivre ! » Chez eux, ces choses-là ont leur raison d'être ! Mais nous, mais lui... Lui... il n'a pas d'actions, pas de lingots... Pour nous, moyen... *(Durement.)* Je vous prie de ne pas invoquer les raisons supérieures ! S'il s'agit de raisons supérieures, eh bien ! je m'habille sur-le-champ et je vous les apporte...

LUI *(se précipite, saisit les deux cassettes, lui arrache le combiné des mains. Au téléphone.):* Excusez-moi de vous interrompre ! C'est là la meilleure solution. J'ai pris les deux cassettes et je vous les apporte sur l'heure. Sur-le-champ ! *(Elle tente de les récupérer, il les arrache de force. Au téléphone.).* Plaît-il? Très bien, j'arrive et je vous repasse maintenant votre interlocutrice.

(Il sort précipitamment en emportant les cassettes.)

ELLE *(au téléphone):* Ouvrez-les ! Lisez-les ! Faites-en ce que vous voulez. Mais seul ! Sans lui. Et, après les avoir lues, ne lui en parlez pas ! Parce que vous êtes en droit de lui demander n'importe quoi d'autre, mais cela, non ! Il y a un droit à la science mais aussi un autre à l'ignorance ! Ce n'est pas vrai ! Cet homme, croyez-moi, je le connais depuis de longues années, il n'a pas le droit de connaître la date de sa mort. Même si cette malheureuse cassette indique janvier 2300, cet homme en mourra... Non, pas de peur... c'est bien plus complexe, plus difficile à expliquer. Lui, c'est un dauphin ! Il est intelligent, mais il n'a pas la notion du fini. Seulès les baleines viennent au rivage se suicider par désespoir. Les dauphins nagent avec le sentiment de l'éternité... N'éveillez pas ceux qui nagent sans penser à mal !... Non, ce n'est pas une menace ! Ce n'est même pas un ordre, malheureusement. Moi non plus — sachez-le — je ne reçois pas d'ordres ! Oui ! Je vous prie d'enregistrer: Je-ne-re-çois-pas-d'ordres ! Mais je vous en avertis: Vous vous engagez sur une orbite mortelle ! *(Elle raccroche avec violence. Longue pause. Les gouttes: flic ! floc ! Elle s'est couchée. S'est couverte. Fume. Elle éteins la veilleuse. Dans l'obscurité on ne perçoit plus que l'extrémité incandescente de la cigarette. Silence. Il entre. Allume la veilleuse. Allume toutes les lampes. Sur son visage, une lumière que nous ne soupçonnions pas. Ses gestes ont perdu leur précision. Sa voix semble différente. Il va vers la combine. Appuie sur un bouton. Mélodie tendre.)*

LUI *(avec une douceur depuis longtemps oubliée):* Pourquoi n'es-tu pas couchée? Tu recommences à fumer? Toma t'a suppliée d'y renoncer, et il sait ce qu'il dit !

ELLE: J'ai toujours fumé ! Comment se fait-il que tu le remarques à peine maintenant.. par ce froid...?

LUI *(relève son col, fait semblant de tirer sur elle avec deux doigts: pfiou !):* As-tu vu que j'ai réparé le tuyau? En fait, je ne l'ai pas tout à fait réparé... j'y ai un peu bricolé. Il faudrait une réparation plus importante... Nous deux aussi, nous avons besoin

d'une réparation importante. *(Il apporte une chaufferette électrique. La pose au bord du lit. Il cherche son pied, couvert d'une chaussette de laine. Le baise. Essaie de plaisanter.):* Psihi-mu... chera-mu... fos-mu... hrisi-mu !

ELLE: Ah ! Suivra sans doute une scène tactique, de diplomatie. Tu as adopté un ton nouveau. Avec toi, on ne sait jamais comment cela commence, mais toujours comment cela s'achève: rrcht ! rrcht !

LUI: Tu lui as fait une impression formidable !

ELLE: À qui?

LUI: Au Mogol ! Il m'a dit qu'il n'avait jamais causé avec toi parce que... parce qu'il pensait que tu étais comme ceci et comme cela... Mais maintenant, il était réellement impressionné. Il n'a guère le temps de s'occuper de questions personnelles, mais il vient de me dire *(Coup de poing léger sur la table.)* « Cette camarade, c'est vrai qu'elle aurait dû jouer Jeanne d'Arc ! » *(Changeant de ton.)* Pardonne-moi !

ELLE: « Pardonne-moi? ! » Sais-tu que depuis dix ans je ne t'ai jamais entendu dire: « C'est ma faute ! »

LUI *(la prend dans ses bras, couvre de baisers son visage, ses cheveux, ses épaules; il l'installe ensuite sur le haut tabouret du bar; place la chaufferette à ses pieds, l'enveloppe d'un grand plaid soyeux...)* Toi, quand tu montais en scène, tu semblais entourée d'un nimbe, d'une aura... J'ai mal agi. Pardonne-moi ! Je le lui ai dit aussi...

ELLE: À qui? A qui?

LUI: À lui, à l'Idole !

ELLE: À cette heure?

LUI: Oui, à cette heure. Y a-t-il une heure du jour ou de la nuit qui puisse empêcher deux hommes de s'expliquer?

ELLE: Mais lui qui tient tant au protocole, au décor...

LUI: Il y a des circonstances où aucun protocole du monde ne saurait empêcher un homme d'aller chez un autre homme, de frapper à sa porte et de lui dire: « Oui, je vois, vous êtes en pyjama, mais... mais... »

ELLE: Mais?

LUI: J'ai bu seul toute la bouteille. Le sent-on? Ma langue est-elle empâtée? Suis-je soûl?

ELLE: Tu parles très nettement, mais tu es soûl, sans doute. Si toi, qui ne bois jamais, de peur de laisser échapper une parole inconséquente...

LUI: Il m'a tout dit !

ELLE: C'est moi qui t'ai tout dit ! Tout !

LUI: Oui, mais je ne t'avais pas crue *(Il rit joyeusement. Son orgueil viril semble parfaitement satisfait.)* ah ! ah ! ah ! oh ! oh ! oh ! Donc... Lui, avec son Olympe... ses Muses... son « ciel étoilé au-dessus de nous »... et moi... le Faune ! *(Il se précipite vers Elle, comme submergé d'un désir viril renouvelé)* Moi, moi seulement t'ai vraiment aimée. Pas comme lui ! Avec des vers empruntés aux poètes du monde entier. Moi... je voulais te manger au sens propre... Te faire passer dans mes entrailles,

dans mon sang... T'inspirer et ne plus t'expirer. Oui, c'est vrai ! Je ne voulais plus aller à l'université ! Pourquoi y aller, alors que je pouvais rester dans ton lit? ! Du lundi au dimanche ! Tu me conduisais tous les soirs, pour me cultiver, au théâtre, à votre studio ! Mais moi, je n'en voulais pas de votre studio ! Je voulais le nôtre ! Notre lit déglingué, aux ressorts cassés. Je les faisais réparer tous les mois. Le tapissier était un homme âgé. Il n'y comprenait goutte. Il me disait chaque fois: « Voyons, m'sieu, n'entassez plus tant de trucs lourds sur le matelas, les livres, m'sieu, ça pèse comme du plomb ! »... Et tu avais un loden vert et une chevelure, une crinière, une tonne de mèches, de boucles, de bouclettes. « Ciao, bella, ciao ! Ciao, bella » *(Il change de ton. L'exaltation se transforme en larmes. En sanglots. Brusquement).* Bella, ne meurt pas ! Fâche-toi contre moi tant que tu veux ! Méprise-moi, si tu ne peux pas m'admirer ! Ne pense pas que je ne t'admire pas ! Ne pense pas que je ne sens rien ! Je sais ! Tu te suffoques. Tu te suffoques... ton nimbe en est écrasé... ton aura ! Que veux-tu que je te dise? Veux-tu que je te déclare — comme dans les journaux — que je comprends très bien qu'un véritable artiste ne peut pas... *(Sanglots.)* Bella, ne meurt pas? Je te prie... Je te prie de tout mon cœur... Pardonne-moi ! Tu penses que je ne sais pas que je t'ai sacrifiée? Je t'ai enlevé Jeanne d'Arc et je t'ai donné Madame Winters en échange. Pardonne-moi !

ELLE: Tu es vraiment soûl ! *(Tout en parlant elle tente de le calmer, l'aide à se dévêtir, à enfiler son pyjama.)* L'avion décolle dans trois heures. Tu ne peux pas partir dans cet état.

LUI: Je ne pars plus.

ELLE: Comment ça, tu ne pars plus? Ils ont de nouveau changé d'avis?

LUI: C'est moi qui ai changé. Moi qui les ai priés, qui ai insisté: qu'ils y envoient Onez !

ELLE: Pourquoi?

LUI: Il se débrouillera parfaitement. Il a une grosse bedaine, c'est vrai, et il parle beaucoup, mais c'est un truc qui prend. La comédie qu'il joue, ses trucs prennent aussi. Tu penses qu'il s'est rendu ridicule en relevant sa chemise pour montrer sa cicatrice? Pas question. Ils se sont amusés ! Ça leur a plu ! Ce sont là les types qui plaisent de nos jours. C'est la mode ! Comme à la foire !

ELLE: Et Capone?

LUI *(se remet, lentement):* Mystère ! Horreur ! Sensation ! Son Frankenstein de fils ne voulait pas le tuer. Simplement le tester. Il voulait savoir quand il hériterait, car monsieur Winters avait quelque peu plumé Capone ces derniers temps, lui avait joué un ou deux tours...

ELLE: Voyons, je m'en fiche ! Qu'ai-je à faire de toutes ces histoires?

LUI: Mais c'est toi qui m'as demandé ce qu'il faisait?

ELLE: Tu ne comprends pas? Sa seule distraction était de rester

assise sur son banc, devant sa porte... pour voir, quoi?... les gosses jouer à la balle... les voisines passer avec leurs cabas... Et dans un mois on démoli sa maison... on la force à déménager dans un immeuble !...

LUI: Chérie, pourquoi nous torturer? Pourquoi ne veux-tu pas prendre la vie...

ELLE: Quelle vie?

LUI: Je t'en prie, je t'en supplie. Quelque part dans le scénario de notre existence, il y a un faux calcul qui s'est glissé...

ELLE: Je ne sais pas. Je ne sais plus... *(Pause.)*
(La goutte: flic ! floc !

LUI *(enfouit sa tête dans son giron):* Mon Dieu, mon Dieu, ne joue plus avec moi, parce que quand il s'agit de ces choses-là, je suis véritablement superstitieux...

ELLE: Il a ouvert les cassettes?

LUI: Mon Dieu, mon Dieu, je sais que tu n'existes pas, mais pourquoi avons-nous si peur de ce qui n'existe pas?

ELLE: Ils ont ouvert la cassette? Ils l'ont ouverte?

LUI: Il ne s'agit pas de moi.

ELLE: De qui, alors?

LUI: De toi. Et je te le dis, parce que si je ne te le dis pas moi, maintenant, c'est lui, Frankenstein, qui te le dira demain matin ! C'est là leur méthode. Leur maudite méthode !

ELLE: Et alors? Il peut bien me le dire, je ne suis pas superstitieuse. Je m'en fiche s'ils disent que c'est pour dans un an ou dans trois !

LUI: Ce n'est pas pour dans trois ans !

ELLE *(pause, ensuite):* Dans combien de temps?

LUI: Dans trois mois.

ELLE: Dans trois mois seulement?

LUI: Oui ! Mais toi, tu ne t'affoleras pas !? Tu ne peux pas croire à ces sornettes? Tu ne peux pas mourir ! Pas toi ! *(Il la caresse, l'embrasse.)* Toi, mourir? Impossible... Ne meurs pas, mon amour ! Je t'implore, ne meurs pas ! *(Il se précipite vers les lampes, les éteint les unes après les autres, avec violence, comme s'il voulait briser les interrupteurs, les prises etc.... On ne voit rien mais on sent, on entend même, si possible, qu'une seène d'amour se déroule.)* Qui pouvait prévoir combien cela coûterait... combien cela nous coûterait...

(Même living-room. Le matin. Cette fois-ci, il y a non pas deux mais trois cuvettes sur la scène. Les gouttes tombent. Elle prépare le petit déjeuner. Ses gestes ne sont plus las. Un bruit de douche se fait entendre dans la salle de bain.)

ELLE: Tu veux les œufs sur le plat ou en omelette?

LUI: Que dis-tu?

ELLE: Sur le plat ou omelette?

LUI *(criant):* Indifférent !

ELLE *(tout aussi fort):* De l'indifférent, nous n'en avons pas ! nous n'en servons pas !

LUI *(paraît, enveloppé d'une serviette):* Nous ne voulons pas d'omelette ! Nous voulons du jus de chou, de la soupe aigre ! Il nous faut reprendre nos esprits *(Il dit ne pas vouloir d'omelette mais l'attaque avec appétit.)* Tu

penses que ce Goha, cet Onez, va se débrouiller? Il recommencera le coup de la rate ! Et le coup de... Pour chaque question il a au moins trois scénarios... Dans cette question il faut du flair, il faut que votre ordinateur fonctionne.

ELLE: Je vais te dire quelque chose, mais tu ne dois pas te fâcher.

LUI: Aujourd'hui, celui qui se fâche aura la fessée ! *(Il la bat pour rire)* Pan ! pan ! Chera-mu !

ELLE: Tu ne vas pas te fâcher?

LUI: My God, même si nous ne sommes pas nés gentlemen, nous le devenons. Nous le devenons peu à peu.

ELLE: Tu ne crois pas — mais ne te fâche pas ! — tu ne crois pas que tu as commencé à ressembler à...

LUI: À qui?

ELLE: À... ceux que nous voulons rattraper et dépasser. Dans un an, me disait Mr Winters — il était assis à la place même où tu te trouves maintenant, dans un an, ce canapé vaudra... Il a dit un chiffre. Qu'est-ce que ça peut bien me faire combien ce canapé vaudra dans un an? Dans un an, moi je t'enverrai des signaux du cosmos. Rappelle-toi ! Quand tu entendras le canapé craquer, sache que moi...

LUI *(amusé):* Ne me dis pas que toi aussi tu es devenue un peu superstitieuse sur les bords ! *(Changeant de ton.)* Je croyais que nous avions enterré cette nuit cette sotte histoire d'*Ordinateur de l'existence.*

ELLE: L'Ordinateur de leur existence ne fonctionne plus ! Mais celui de notre vie continue à fonctionner.

LUI: Il me semble qu'on était tombé d'accord. Nous prenons notre congé dans quatre mois. Nous rentrons. Nous rentrons chez nous, et là, l'esprit clair, débarrassé de l'empire des événements... Nous avons quatre mois de répit...

ELLE: Mais si moi je ne les ai plus?

LUI: Tu es... Tu es... *(essayant de blaguer, reprenant leur ancienne plaisanterie).* Espèce d'Oblomov... Ce que tu fais n'est pas *fair.* J'ai besoin d'énergie, de tonus. Je dois être en forme. Afin de m'engager dans un nouveau championnat... À Toronto ! Et ce qui commence aujourd'hui à Toronto, peut, vraiment, décider le sort...

ELLE: Pourquoi l'appelles-tu le sort? Pourquoi pas, la carrière?

LUI: La carrière? *(Une goutte tombe dans son assiette.)* Tiens ! Il pleut dans mon omelette à présent... La carrière?... Il n'y a que toi qui pouvais inventer cette goutte. Tu es ma goutte ! Tu es ma croix !
(Il s'apprête à partir.)

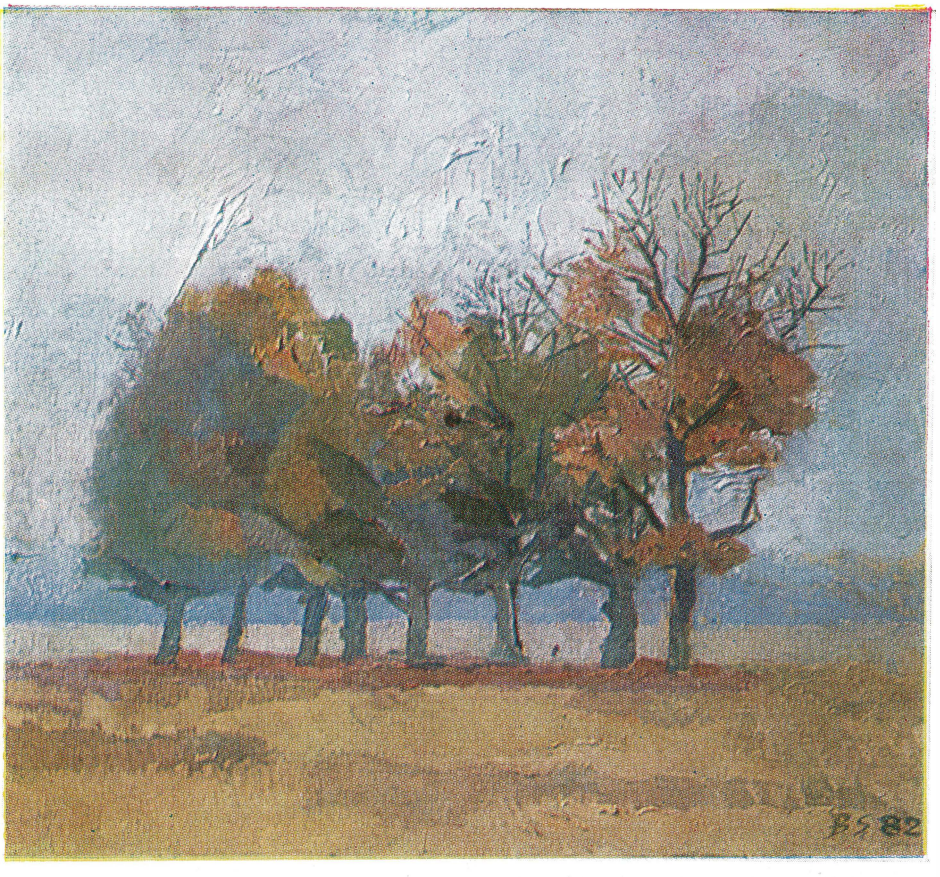
ELLE: Ne pars pas !

LUI: Il est tard ! Tu le sais, c'est cela, le programme, la mission?

ELLE: Pour une fois, une seule fois en dix années, je te supplie de ne pas placer ta mission au-dessus de tout !

LUI *(irrité):* Tu n'es pas tout ! Oui, je le reconnais, alors, il y a longtemps, très longtemps, tu l'as été. Mais maintenant, tu ne peux plus être tout ! Tu n'es qu'une partie ! Et je regrette de devoir te le dire — mais c'est

BENONE ŞUVĂILĂ
Noyers (en haut), *Crépuscule* (en bas)



BENONE ŞUVĂILĂ
Boqueteau sur l'Argesh

surtout ta faute, — tu es une tranche assez étroite de... Ah ! si nous avions eu des gosses, c'était autre chose ! Mais il n'y en a pas eu ! Tu n'en voulais pas ! Tu jouais Nora et tu voulais être la Pucelle d'Orléans.
(Le téléphone sonne. Il décroche.)

★

LUI: Ce n'est pas possible ! Bravo ! Il vit ! Le contrat n'est donc pas perdu ! Ça, c'est une bonne nouvelle ! Ce n'est pas tout !? Allons, dites, je meurs de curiosité ! Qui ça?... Lui, personnellement? Lui, bien connu pour sa gourmandise, lui en personne a affirmé « qu'il n'était pas au courant de la question ! » Eh bien ! sachez que les extra-terrestres vont débarquer aujourd'hui !... Comme si c'était la première fois que je pars après une nuit blanche ! Pas d'importance ! Bien ! Ce n'est pas nécessaire. Ma valise est prête ! Prête depuis hier. *(Regardant sa femme.)* Elle va bien. Très bien !... *(S'adressant à Elle).* On t'envoie des compliments ! *(Au téléphone.)* Transmis. *(A Elle.)* Des compliments chaleureux ! Transmis... Dans une heure je serai à bord de l'appareil ! Eh bien ! quoi ! Pensez-vous que seuls les cosmonautes ont un bon entraînement? Compris ! Je vole. *(Il raccroche. À Elle, radieux.)* Je pars pour les Baléares ! Le tuyau, c'est moi qui le réparerai. De mes propres mains ! Et monsieur Drăguşin... Ah ! tu verras ce que je m'en vais raconter à ce type qui ne songe qu'à se construire une maison à Ciulniţa avec interphone à la porte !
(Il veut sortir.)

ELLE: Tu pars? Tu n'es superstitieux que lorsqu'il s'agit de toi?

LUI: Oh ! Tu passes maintenant de Jeanne d'Arc à la Dame aux camélias? *(Efficace.)* Voyons, ma très chère, qu'avons-nous établi cette nuit? Que tout n'était qu'une sottise ! une ineptie ! qu'il fallait oublier. *(Heureux.)* Je lui ai joué un bon tour à ce crétin d'Onez ! Je vais aux Baléares !

ELLE *(tendue comme un arc):* Moi aussi, je pars !

LUI: Tu sais bien que tu ne peux pas partir quand ça te chante. Qu'il te faut recevoir un télégramme, un télex: Mère gravement malade !

ELLE *(déchaînée):* Je n'ai besoin d'aucun télex ! Maman, tu le sais bien, est très gravement malade ! Elle est seule. On l'oblige à déménager. Dans un mois. Et moi, dans trois...

LUI *(tentant d'endiguer ce flux):* Je vais chercher la correspondance et je reviens prendre ma valise !

★

(Il sort.)
(Le téléphone sonne. Les gouttes tombent dans trois cuvettes: flic ! floc !)

ELLE: Allo ! Que je devine? Ah ! C'est vous ! L'auteur de l'Ordinateur de l'existence? Quelle suprise ! Oui ! Je suis au courant. Je connais le verdict ! Enfin, votre verdict. J'ai l'impression que vous avez des remords... Ainsi, vous avez inventé un ordinateur à remords?

(Ton de consultation médicale.) Non, je n'ai guère d'appétit... Oui, j'ai eu une petite hémorragie... Oui, j'ai maigri. Mais ne croyez-vous pas qu'on puisse maigrir aussi pour des raisons...

LUI *(entre. Il porte dans une main des enveloppes, dans l'autre une trousse d'installateur. Il ne s'occupe pas d'elle et va directement dans la salle de bain.):* Cette fois, cet ahuri de Drăguşin semble avoir raison. C'est chez nous que ça cloche, pas chez lui... *(Il commence à travailler sous la cuvette.)*

ELLE: Voyons, docteur, qu'est-ce à dire? La date inscrite dans la cassette « est une date potentielle »? Que voulez-vous donc essayer? Essayer de la changer? Compromettre votre invention?

LUI *(du fond de la salle de bain):* C'est plein de cheveux roulés en boule! Tout ce qui reste de ton admirable crinière!

ELLE *(au téléphone):* Non! Je ne suis pas seule! Mais...

LUI *(criant du fond de la salle de bain):* Voyons cesse cette causette intempestive! *(Il traverse la pièce et reviens, portant des seaux.)* Ou plutôt, si, continue! Je te prie de continuer. *(Elle veut prendre un seau. Il la repousse.)* Occupe-toi de tes affaires. Tu n'as pas besoin de m'aider! Tu ne m'as jamais aidé!

ELLE *(au téléphone):* Le moment me semble mal choisi pour notre conversation... L'impression que vous me faites? Vous me semblez bizarre! triste! Bizarre, parce que tout ce nous ne comprenons pas nous semble bizarre! Triste, parce que vous êtes, probablement, très triste: vous avez travaillé pendant des années à votre invention, puis, le jour où vous avez dit: ça y est: qu'avez-vous réussi à faire? À inviter une centaine d'amis, de connaissances, et pourquoi cela? Pour les affoler! Pour leur révéler la date de leur mort!

LUI *(de la salle de bain):* Vite! Apporte des torchons, des serpilières! L'eau entre dans la maison.

ELLE *(au téléphone):* Un instant. *(Elle court apporter les torchons.)*

LUI *(de la salle de bain).* Pas besoin de te fatiguer. Je me débrouillerai bien tout seul. *(Quelqu'un a commencé à travailler dans la tuyauterie. On entend des coups de marteaux.)* Ah! Drăguşin s'est mis au travail... Il répare son dossier!

ELLE *(au téléphone):* Ce n'est pas vrai. Nous sommes tous dans une cage. Chacun dans sa cage, une cage 1 sur 1, placée sur une cage 2 sur 2, placée sur une cage 3 sur 3, dans une cage 4000 sur 4000... Chacun sa cage! Chacun son destin! Non! Ce n'est pas vrai! Le destin est au-dessus de tous, mais il n'est pas également élevé pour chacun. Non, docteur! Le destin n'est pas en haut! Le destin est au-dessus! Toujours dans la cage au-dessus. C'est là sa grande astuce: faire sa navette sur la verticale! Lorsqu'on se trouve dans la cage 1/1, le destin frappe à la cage 2/2, et lorsqu'on y accède, il a déjà grimpé sur la cage 3/3; et lorsque enfin on y arrive... où est le destin? Le destin... tu ne l'entends pas?

Ta ! Ta ! Ta ! Ta ! *(Les accords de Beethoven)*. Ce n'est pas vrai ! Le destin ne frappe jamais à votre porte. Le destin frappe toujours au plafond. Et maintenant, le destin, le locataire au-dessus de moi...

LUI *(de la salle de bain)*: Roule le tapis ! Tu ne vois donc pas ce qui se passe? L'eau est entrée dans la maison !

(Il soulève les feuilles de plastique qui recouvraient le sol et les place sur les meubles. Tandis qu'elle parle, il fait quelques tas d'objets. Comme dans une demeure de sinistrés.)

ELLE: Un ciel de feu au-dessus d'un ciel de cendres et au-dessus un autre ciel de feu... «Le ciel étoilé au-dessus de nous»... Mais, docteur, où se trouve la loi morale?

LUI: Où est la clef anglaise? *(Il est agité et passe sans cesse de la salle de bain à la cuisine.)*

ELLE: Docteur, prenez garde à ce que vous dites !

LUI *(de la salle de bain)*: Tu verras quel scandale cela donnera !

ELLE: Mais non, vous vous trompez. Votre coup de fil m'a émue. Et parce qu'il m'a émue, je vous ferai une confidence: docteur, pardonnez-moi ! Je vous ai pris pour un farceur, un prestidigitateur, un clown ! Mais que votre ordinateur connaisse aussi le remord, cela me... me... trouble... me trouble et m'alarme.

LUI *(de la salle de bain)*: Déplace le canapé. Il est passé dans l'inventaire.

ELLE *(au téléphone, tout en déplaçant le canapé)*: Et voilà, je ne vous ferez pas seulement uu-confidence...

(Entre temps, l'eau s'est répandue de la salle de bain sur le parquet du living. Dépité et refusant obstinément son aide, Lui, tente d'endiguer le flot. Il ne cesse d'éponger et de tordre le torchon trempé dans les seaux et les cuvettes. Mais l'eau avance, avance toujours. Il est de plus en plus rageur et la combat comme si c'était un ennemi personnel.)

ELLE: Docteur, il se pourrait que votre invention soit un fantasme ! Si c'est un fantasme, tant mieux ! Mais si votre ordinateur fonctionne, si les dates de vos cassettes sont réelles, je vous prie, je vous en supplie, docteur, d'enterrer votre invention ! De sceller votre ordinateur ! Laissez par écrit qu'on ne le rouvre que dans un autre âge, avec d'autres créatures, d'autres espèces de terriens. Des terriens autrement blindés, pourvus d'un autre système nerveux. Mais aujourd'hui, maintenant, notre système nerveux n'est pas prêt à le réceptionner. Il est usé, anémié. Il ne faut pas le menacer ! Ce n'est pas bien !

LUI *(continuant à éponger et se heurtans sans cesse à Elle)*: Écarte-toi, voyons ! Tu verras quelles histoires nous aurons, quelles dépenses !

ELLE: Docteur, ne m'obligez pas à tenir des discours !

LUI *(tordant les torchons dans le seau)*: Mais si ! Parle ! Entraîne-toi, Pucelle d'Orléans... As-tu oublié que tu dois extermine les Anglais?

ELLE: Docteur, je vous prie, je vous implore, cessez de donner des verdicts! Cessez! Notre résistance a, elle aussi, une limite! Il y a une limite, comprenez-vous? Quelque part, une limite doit exister! Quelque part quelqu'un doit savoir qu'une goutte, une seule goutte — et ça y est! Ça y est! Ne vous servez plus du destin pour nous menacer, parce que le destin ne fait rien d'autre que de frapper au plafond, avec des chaussures, des bottes et des pics... Le destin ne sait que menacer! Viendront, viendront la pluie de feu, le déluge, l'ange à la trompette, le Jugement dernier, la crise, la guerre, l'ère atomique, les galaxies, la comète Halley. Notre résistance a une limite! Comprenez-le! Vous devez nous laisser... nous avons besoin de l'incertitude de l'espoir. Parce que nous devons compter aussi avec l'improbable! Parce que nous devons compter aussi avec l'impossible! Il le faut! Il le faut! *(Elle raccroche brusquement.)*

LUI *(arrivé au terme de sa bataille navale, éponge les derniers coins de plancher, se déchausse, vide ses souliers pleins d'eau.)* Ne te dérange donc pas! Il serait dommage d'interrompre une tirade aussi...

(Entre temps l'« opération inondation » a pris fin. Il s'est essuyé les mains et ouvre les enveloppes.)

LUI *(gai, heureux, plein d'élan):* Figure-toi que ce gros lard d'Onez m'écrit pour me remercier, me remercier lui, Onez, par écrit, de lui avoir évité une situation difficile. Il faut garder cette lettre *(Il l'enfouit dans sa poche.)* Qui sait? Après tout, peut-être n'est-il pas aussi mauvais qu'il le paraît? Il a compris que je n'étais pas Zeno! Pour un premier temps, c'est bien. C'est même très bien. *(Changeant de ton.)* Eh bien! Que veux-tu que je te rapporte?

ELLE: Je pars.

LUI *(agacé et pressé):* Voyons, très chère, je ne connais que trop tes grandes scènes. Mais nous n'avons plus que dix minutes jusqu'à l'arrivée du chauffeur. L'inondation a été arrêtée. Le tuyau colmaté. La goutte, du moins je l'espère, cessera de tomber. Ce n'est pas le moment de jouer Jeanne d'Arc ou ta scène favorite ... « Torvald, Torvald! »

ELLE: Et comme notre miracle ne se produit pas, ne veut pas se produire, je partirai.

LUI: Ne peux-tu attendre mon retour? Je leur expliquerai une maladie dans la famille...

ELLE: Je ne peux pas! Je l'ai pu pendant dix ans, mais je ne le peux plus pendant quatre mois: je n'ai plus ces quatre mois!

LUI: Sois raisonnable, je rentre lundi soir. Cette affaire des Baléares sera une véritabe bombe. Je pressens une victoire par knock-out. Les Baléares sont déjà du passé. Biffées! Après quoi: Toronto. Là, c'est la grande affaire. Décisive! Où se décide le moment suivant. A Toronto, c'est le « grand tournant »!

ELLE: Comprends que...

LUI: Toi aussi, tu dois comprendre: j'ai une... mission...

ELLE: Moi aussi, j'en ai une.

LUI: Tu n'en as plus! C'est ton idole en personne qui me l'a dit. Ta mission de très grande actrice s'est achevée depuis longtemps.

ELLE: Mais si, pour moi, elle ne s'était pas achevée? Je n'ai plus que trois mois devant moi! Le premier mois je la fais déménager. Je l'installe dans l'immeuble. En trois mois, on monte le spectacle. Je ne disparaîtrai pas avant de jouer Jeanne d'Arc!

LUI: Trop tard.

ELLE: Non! Ce n'est pas trop tard! Il me l'a promis. Nous nous sommes disputés, mais il m'a promis de m'attendre.

LUI: Il ne t'a pas attendue. Il a donné ce rôle à une autre. On répète la pièce depuis je ne sais combien de mois!

ELLE: D'où le sais-tu?

LUI: Il me l'a dit cette nuit. Il m'a prié de te prévenir, délicatement... de t'expliquer...

ELLE *(frappée en plein cœur):* Que... que pourrais-tu m'expliquer?

LUI: Si tu veux m'écouter, je voudrais t'expliquer que ce qu'il y a de plus important au monde c'est de vivre! De vivre!

ELLE: Non. Ce qui est le plus important, c'est comment on vit. Comment! Comment! Mais tu ne peux comprendre cela!

LUI: Lui, il le comprend, n'est-ce pas? Lui, la seule personne au monde qui ait eu foi en toi? Ha! Ha! Ha! il m'a dit avoir inventé cette histoire de places: toi, la première, la deuxième inoccupée, la troisième inoccupée... le chiffre de malheur, 13... etc. pour éveiller ton ambition. Il m'a dit: « Il faut toujours le faire lorsqu'on constate qu'une jeune personne a du talent. » *(Il saisit sa valise.)* Au revoir.

ELLE: C'est ça qu'il a dit? Il lui a donné un rôle? À elle?

LUI: Oui! C'est ce qu'il m'a dit. Il le lui a donné, donc... adieu!

ELLE: Adieu! adieu, psihi-mu!

LUI: Adieu? Tu verras... enfin, de quoi je suis capable!

ELLE: Je me le figure!

LUI: Que te figures-tu? Qu'on te fera jouer à ton âge le rôle de la Pucelle? Maintenant que le théâtre est plein de jeunes recrues?

ELLE: Je sais, je sais...

LUI: Après la discussion d'hier, on ne voudra plus de toi, ni à la caisse, ni aux accessoires... Il y aura un grand scandale! Des enquêtes! Et moi, j'ai bec et ongles! Tu verras! *(Il sort.)*

ELLE: C'est ça, défends-toi... du bec et des ongles! Ne décroche jamais, mon chéri!

(Elle est seule dans la pièce. Elle ne sait trop que faire. Le téléphone sonne. Elle décroche et raccroche. Elle se dirige vers la combine. De nouveau la mélodie du début, de plus en plus triomphante: «La Vie en rose». Elle se dirige vers la loggia. Tire les rideaux, se penche légèrement par-dessus le rebord.)

LUI *(entre. Il a l'air d'avoir oublié quelque chose. On entend sa voix dans le vestibule):* Je ne suis pas revenu pour faire un miracle. Je suis revenu prendre mon imper. Il pleut, il pleut à verse!

(Il part. Elle se trouve dans la loggia et en tire le rideau argenté comme pour une fin de spectacle. Dans cette semi-transparence son ombre apparaît, grandissante, ses mouvements sont confus. Armstrong continue à nous assurer qu'il voit la «Vie en roose». Du plafond la goutte recommence à tomber: flic! floc! flic! floc!flic! floc!).

RIDEAU

Salonique, le 10 octobre 1983

En français par Anca CHRISTODORESCU

2500 ANS DEPUIS LES PREMIERS COMBATS DES GÉTO-DACES POUR LA LIBERTÉ ET L'INDÉPENDANCE

Les plus braves et les plus justes des Thraces

C'est avec cette caractérisation synthétique, formulée par Hérodote il y a 2500 ans, que les ancêtres des Roumains, les Géto-Daces, sont entrés dans l'histoire de l'humanité et se sont inscrits dans la géographie de l'espace du sud-est européen comme un peuple décidé à conserver ses terres et ses richesses, à résister aux pressions, à la violence, à vaincre par le combat ceux qui attenteraient à leur liberté. Bien plus encore. À partir de ce moment, les Géto-Daces, puis les Roumains, ont veillé aux portes de l'Orient, repoussant, des siècles durant, les invasions venues de l'est et sauvant de la destruction nombre de valeurs de l'Occident. C'est ce qu'a exprimé de manière concise, en 1927, dans un discours, un distingué diplomate français, le comte de Saint-Aulaire, en disant que l'histoire et la géographie ont accordé à la Roumanie « l'honneur périlleux d'être, dans cette partie de l'Europe, les Thermopyles de la paix et de la civilisation ».

L'événement dont nous parlons fut mentionné par Hérodote dans ses *Histoires*, où l'écrivain grec relatait, entre autres, l'expédition entreprise en l'an 514 avant notre ère par Darius Ier contre les Scythes du bord de la mer Noire. « Avant d'atteindre l'Istrium (le Danube actuel, n.n.) /Darius/ vainquit d'abord les Gètes », écrit Hérodote, en soulignant le fait que les populations rencontrées le long du littoral ouest du Pont-Euxin se sont soumises de bon gré au roi des Perses. Seuls les Gètes —«les plus braves et les plus justes des Thraces», selon l'opinion de l'historien antique — n'ont cédé qu'après de rudes combats et seulement devant la supériorité, en nombre et organisation, de l'armée des Perses. Les premiers combats des Gèto-Daces contre la puissante armée persane, consignés par l'histoire, constituent une preuve éloquente du niveau d'organisation militaire atteint par les tribus et les unions de tribus géto-daces aux VIe et Ve siècles avant notre ère.

Nous retrouvons citée, deux siècles plus tard environ, cette même union tribale (Trogus Pompeius, *Historiae Philippicae)* pour sa lutte de défense de son territoire et de sa liberté: en l'an 339 avant notre ère, les Scythes, sous le commandement d'Ateas, organisent une incursion dans la Dobroudja, où ils rencontrent la résistance d'un « rex histrianorum » — certainement un roi des Gètes du Bas-Danube.

Au printemps de l'an 335 avant notre ère, Alexandre le Grand se mettait en guerre à son tour contre les tribus d'Illyres et de Gètes du nord des monts Haemus. Ptolemaios, témoin oculaire des événements de l'expédition d'Alexan-

dre le Grand, raconte que le roi macédonien, ayant atteint le Danube, se décide à traverser le fleuve, pour aller à l'encontre des Gètes, « car il les voyait rassemblés là-bas en grand nombre sur la rive de l'Istrium ». Les Gètes, qui comptaient — selon Ptolemaios — environ 4000 cavaliers et 10000 fantassins, ont été surpris par l'audace de l'armée macédonnienne de traverser l'Istrum et même de pénétrer dans le territoire du nord du Danube. La démonstration de force d'Alexandre le Grand a constitué un signal d'alarme pour tout le monde gétique, le déterminant à mieux s'organiser pour les confrontations futures et à s'opposer à toute nouvelle tentative de violation de son territoire par des populations et des armées étrangères. Les Géto-Daces ne songeaient pas aux conquêtes, mais défendaient leurs propres terres, le droit de vivre et de travailler en paix.

Vers l'an 300 avant notre ère, les Gètes doivent à nouveau affronter les attaques macédonniennes dirigées cette fois par Lysimaque. Le roi gète Dromichète s'efforce, après les avoir repoussées, à instaurer la paix par des pourparlers. Ce n'est qu'après avoir infligé une leçon de morale au roi macédonien — tombé en captivité à la suite d'un farouche combat, il voit son fils remis en liberté par les Géto-Daces — que la paix pourra être instaurée, scellée par l'établissement de relations de parenté entre les deux chefs.

L'apparition des Romains sur le Danube (au IIe siècle avant notre ère) a représenté pour les Géto-Daces un nouveau danger ; pour lui faire face, ils n'hésiteront pas, chaque fois que l'occasion se présentera, à s'allier aux populations voisines. C'est ainsi que, peu à peu, a pris naissance la série de conflits, de guerres daco-romaines des siècles Ier avant notre ère et I er de notre ère, qui ont impressionné le monde antique par leur durée et leur âpreté. C'est alors, devant l'amplification du péril romain, qu'a été réalisée la grande œuvre d'unification des Géto-Daces sous Burébista, « le premier et le plus grand de tous les rois qui ont jamais régné en Thrace » (Inscription de Acornion de Dionysopolis). Par ses réalisations sur le plan économique et socio-politique, Burébista a réussi à faire de la Dacie l'une des puissances principales du monde antique. Son œuvre allait impressionner son contemporain Strabon *(La Géographie)*, qui caractérisa de la sorte les réalisations du grand roi des Géto-Daces: « Arrivé à la tête de son peuple, le Gète Burébista l'a élevé si haut, par l'abstinence de vin et par la soumission aux lois, qu'il en a fait en quelques années un État puissant et qui a soumis aux Gètes la plus grande partie des populations voisines, arrivant même à être craint des Romains ». La position atteinte par Burébista, celle de maître des deux rives du Danube, jusqu'au Pont-Euxin, provoquera les projets de campagnes de l'une des plus puissantes personnalités de Rome, César. Mais la mort des deux protagonistes du monde antique a empêché alors une confrontation directe daco-romaine.

L'effritement politique du monde géto-dace après la mort de Burébista n'a pas signifié pour autant la fin de la lutte de résistance contre les Romains, témoin les guerres défensives portées par ses successeurs: Décéneus, Comosicus, Coryllus-Scorilo, Duras-Diurpaneus, Dicomes, Cotiso, Roles, Dapyx, Zyraxes. La tension des rapports daco-romains a connu une phase

de pointe vers la fin du Ier siècle de notre ère, lorsque les Romains cherchèrent à pénétrer de plus en plus profondément à l'intérieur du territoire de la Dacie. Les premières confrontations sont, en fait, des épreuves de force et un prélude aux deux grandes guerres daco-romaines. Des échos de ces confrontations aparaissent fréquemment chez les poètes latins Horace, Ovide, Virgile, Martial, qui attiraient l'attention sur le péril géto-dace et sur sa force politique et spirituelle. C'est alors que se trouve à la tête des Daces le roi Décébal lequel, suivant le portrait que nous a laissé de lui Dio Cassius dans son *Historia Romana*, était « très versé dans l'art de dresser des plans et de les exécuter, sachant saisir l'occasion d'attaquer l'ennemi et de se retirer à temps. Habile à tendre des courses, il était bon combattant et était habile à profiter d'une victoire de même qu'à se tirer d'affaire en cas de défaite. C'est pour ces motifs qu'il fut longtemps un ennemi redoutable pour les Romains ».

Face à la puissante offensive romaine, Décébal s'est efforcé par tous les moyens de barrer la route à la marche des Romains vers le cœur de la Dacie, mais, notamment après la campagne conduite par Tettius Iulianus en l'an 88 de notre ère, il se vit obligé de demander la paix. Le roi dace sut alors profiter au maximum des clauses favorables du traité. Il se rendait compte, maintenant plus clairement que jamais, que les Romains visaient non seulement à affaiblir la Dacie, mais à la conquérir définitivement. Par conséquent, Décébal a mis toute son énergie et tout son talent d'homme d'État au service d'un redressement général de la Dacie. Les douze années qui s'écoulèrent après la paix conclue avec Domitien furent des années de réorganisation et de renforcement de l'armée et de l'ensemble du système défensif du royaume. Cette période de tranquillité lui fournit le répit nécessaire à la réfection et à l'amplification du système de fortification, ainsi qu'à l'obtention de progrès sur le plan économique et culturel. L'État dace se présentait, vers l'an 100 de notre ère, plus unitaire, plus cristallisé et plus puissant qu'il ne l'avait jamais été.

La campagne des Romains, menée cette fois par l'empereur Trajan lui-même à la tête d'une armée impressionnante de 200 000 combattants, a eu pour résultat, après de durs combats, une menace directe de la capitale des Daces, Sarmiségétuse. Devant ce grave danger, Décébal s'est vu obligé de demander la paix, en l'an 102 de notre ère, cette fois dans des conditions désastreuses: il devait céder aux Romains une partie de ses territoires, son armement, les déserteurs et les artisans romains, démolir les fortifications et renoncer à sa politique d'indépendance.

Certes, de telles conditions humiliantes ne pouvaient être respectées par le roi dace, lequel, une fois de plus, va profiter du répit accordé par la conclusion de la paix pour refaire ses cités et son armée. La seconde campagne de Trajan fut une guerre entre deux forces inégales: à la suite de combats acharnés portés jusque dans la capitale et de la mort de Décébal en l'an 106, la domination romaine s'est étendue sur une grande partie de la Dacie. La victoire signifiait, en outre, pour les Romains une solution à la crise financière de l'empire. Selon certaines estimations, les Romains auraient pris dans le territoire conquis environ 165 000 kilos d'or, 331 000 kilos d'argent et beau-

coup d'autres produits, ce qui aurait permis le redressement économique de l'empire, mais paralysé le développement des régions du nord du Danube.

L'aspiration à la liberté de la population dace ne s'est pas éteinte du fait de leur soumission aux Romains et de la transformation d'une partie de la Dacie en province de l'Empire. Nombreux sont les témoignages qui attestent les soulèvements permanents des Daces dans la Dacie romaine, ainsi que les nombreuses attaques de la part des Daces restés en dehors des frontières de la nouvelle province et qui ne se sont à aucun moment considérés comme détachés à jamais du reste du monde dace. Après l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien en l'an 275, nous assistons à une nouvelle refonte de l'unité dace et, peu à peu, au cours des IVe, V et VIe siècles, à la réalisation d'une synthèse daco-romaine, qui représente le processus d'ethnogenèse des Roumains. Au cours d'une période extrêmement dure (début des grandes migrations des Barbares), l'on doit considérer l'œuvre même de constitution du fonds ethnique et linguistique daco-romain comme une forme spécifique de résistance et de protection de l'existence et de l'entité des habitants de l'espace carpato-danubien-pontique. Pendant plus de mille ans, le processus continu et naturel de formation et de développement du peuple roumain a eu à souffrir par suite des incessantes ruées des populations migratrices. Mais le peuple roumain a tenu ferme, défendant son territoire, sa langue, sa culture.

*

Cette présentation succincte des guerres défensives des Géto-Daces, dont le peuple roumain — leur successeur direct dans l'espace carpato-danubien-pontique — fête le 2500e anniversaire de la première attestation documentaire, a eu pour intention de nous poser, en final, cette question très naturelle: Si la vie des Géto-Daces s'était écoulée tranquille, si les puissants — Perses, Macédoniens, Romains et tant d'autres qui sont venus par la suite — n'avaient pas attenté aux richesses de cette terre et si, par conséquent, les Daces n'avaient pas été obligés de porter et de supporter tellement de guerres, comment se serait manifestée leur société au début du Ier millénaire de notre ère? Certes, tout différemment. Les nombreuses preuves archéologiques qui, aujourd'hui encore, surgissent des fouilles (trésors de Băiceni, de Craiova, de Hinova, de Brad et tant d'autres) démontrent les grandes disponibilités artisanales et culturelles d'un peuple qui, dans des conditions de paix, créait une civilisation originale. Le trésor dace de Hinova, par exemple, qui contient près de 1 000 pièces en or (joyaux et lingots de grande pureté, d'un poids de 4,995 kg) constitue une preuve du grand art atteint par les artisans autochtones. Les motifs ornementaux de ces joyaux sont les mêmes que ceux

utilisées en céramique, art à longue tradition dans cette région, remontant au néolithique et se continuant jusqu'à nos jours chez les maîtres potiers roumains.

Les textes antiques nous offrent une image claire quant au niveau de la vie économique des ancêtres des Roumains. Ptolémée, par exemple, dans sa description de la Dacie, énumère « plus de 40 villes ayant une population assez grande ». Des mêmes sources ressort le grand développement de l'agriculture, de même que des écrits de plus tard de Strabon et d'Appian, repris par Ptolémée, nous apprenons la grande étendue des terres ensemencées de blé. « La quantité de blé qui provient du Pont est plus grande que tout ce qui nous parvient des autres ports commerciaux », disait Démosthène, car « cette contrée produit la plus grande quantité de blé ». Les éléveurs d'animaux de trait, pour la consommation de viande et pour le commerce avec les pays voisins accordaient une attention spéciale aux chevaux. Leur beauté et leur qualité sont citées dans l'*Illiade*, qui mentionne les chevaux du roi thrace « beaux comme on n'en avait encore jamais vu ». Le grand nombre de trésors monétaires, mis à jour par les fouilles archéologiques, l'intérêt que manifestaient les marchands romains — deux siècles environ avant la conquête d'une partie de la Dacie — pour les produits qu'ils venaient acheter dans la partie du sud de cet État, sont tout autant de preuves incontestables d'une économie développée, se matérialisant en une activité artisanale, commerciale et édilitaire soutenue. Les fours de réduction des minerais de fer, découverts sur l'ensemble du territoire des Géto-Daces, montrent que ceux-ci possédaient des connaissances technologiques avancées concernant l'extraction et le travail du fer, ce qui a conduit, indubitablement, à un progrès constant.

Ce ne sont là que quelques données qui démontrent que les Géto-Daces, de même que, ultérieurement, leurs descendants, les Roumains, auraient atteint, s'ils avaient pu jouir d'une vie tranquille, un développement supérieur de leur société. Mais cette paix ne leur fut pas accordée. Les guerres, dont nous n'avons cité que quelques-unes, ont été cause du fait que le peuple qui habitait cette zone, l'espace carpato-danubien-pontique, a dû ralentir le rythme de développement de sa propre civilisation. C'est de paix qu'il avait le plus besoin. Mais, situé sur le parcours des populations migratrices, plus tard à l'intersection des appétits de conquête des grands empires, ce peuple paisible et travailleur a souffert, durant toute son histoire, du fait des vicissitudes des guerres.

De l'histoire du peuple roumain ressortent son aspiration constante à la paix, à la bonne entente et à la coopération, sa préoccupation permanente de s'assurer les conditions d'une évolution continue, sans jamais convoiter les biens d'autrui, les richesses et les terres appartenant à d'autres nations.

Il s'est trouvé, par contre, obligé de subir d'innombrables guerres contre les invasions étrangères, de s'opposer aux attentats fomentés contre son existence, de défendre son sol, son organisation étatique et son indépendance. Il a toujours trouvé les ressources et la force nécessaires pour se présenter uni devant les dangers, conserver son calme, ses foyers et son avenir. «De la longue et tourmentée histoire du peuple roumain — soulignait le président de la Roumanie Nicolae Ceaușescu — on peut tirer la conclusion plus générale que la domination et l'occupation étrangères, si longues fussent-elles, ne peuvent empêcher la manifestation de la communauté d'intérêts d'un peuple, la conservation de son entité spécifique, la formation de la nation et de l'État national unitaire ».

Les nobles buts de la paix et de la coopération internationale fructueuse, qui ont constitué le fil conducteur de notre histoire nationale, prouvent, aujourd'hui encore, la nécessité de renforcer l'amitié et la collaboration entre tous les peuples et nations du monde entier, de lutter contre toutes manifestations de domination et d'hostilité, contre les tendances expansionnistes et révisionnistes qui — en contraste avec les verdicts de l'histoire — cherchent à semer la discorde entre les peuples, à empêcher le rapprochement, la compréhension mutuelle et la coopération fructueuse qui leur permettraient d'organiser une vie meilleure, dans un climat de paix, de sécurité et de progrès général.

Les aspirations de la nation roumaine vers un monde de la paix, de la justice et de l'équité trouvent leur expression convaincante dans les dimensions que la pensée politique roumaine accorde au droit à la paix, en tant que le droit le plus important des gens et des peuples. C'est là la ferme conviction de la Roumanie, renforcée par son expérience historique, à savoir que la réalisation de la paix est la condition suprême de l'affirmation et du développement libre des peuples.

CONSTANTIN GHEORGHE

La Précarité de l'information et ses effets

Chez VEB Deutscher Verlag für Musik, maison d'édition bien connue de Leipzig, ont paru les deux premiers volumes de *Musikgeschichte. Ein Grundriss* (1984—1985), un volume supplémentaire contenant les exemples musicaux devant paraître bientôt. Comme on affirme dans la préface de l'ouvrage, cette synthèse historique a tout d'abord un but didactique, elle s'adresse particulièrement aux étudiants des conservatoires de musique et ensuite aux chercheurs, aux mélomanes, etc. D'ailleurs, les auteurs des différents chapitres de *Musikgeschichte* sont eux-mêmes des professeurs aux Académies de musique de Berlin, de Dresde, de Leipzig et de Weimar, des noms de prestige dans l'enseignement supérieur et la musicologie de la République Démocratique Allemande. Les coordinateurs principaux du collectif d'auteurs furent les renommés musicologues Werner Felix, Wolfgang Marggraf, Vera Reising et Gerd Schönfelder.

Conçu sur des fondements matérialistes-historiques, l'ouvrage en question abandonne les divisions traditionnelles en époques (Antiquité, Moyen Âge, Renaissance, Baroque, etc.), considérant le processus de développement de l'art des sons par rapport à l'évolution de la société divisée en classes (esclavagisme, féodalisme, capitalisme, etc.). L'attitude critique des auteurs vis-à-vis de l'« anachronisme eurocentriste » d'antan y est évidente et bon nombre de pages y sont consacrées aux cultures musicales de l'Asie, de l'Amérique du Sud ou de l'Afrique. Nous n'avons cependant pas l'intention dans ces quelques lignes de présenter le contenu des deux volumes, en général solidement réalisés pour ce qui est de l'information scientifique; ce qui nous intéresse est d'examiner comment se constitue, dans *Musikgeschichte*, l'image de la culture musicale roumaine (les chapitres en question sont signés par le professeur Traude Ebert).

Une première surprise nous est réservée par le simple aspect quantitatif: en effet, sur les 1005 pages que comptent les deux volumes, quatre seulement sont consacrées à la musique roumaine (pp. 915—917 et 967—968). Considérons pourtant le problème plutôt sous l'aspect du contenu et sous celui de l'exactitude de l'information.

Bien que tout un chapitre soit dédié aux écoles musicales nationales du XIXe siècle (chapitre comprenant, par exemple, les écoles bohémienne-tchèque, polonaise, hongroise, etc.), aucune mention n'y est à trouver de la musique roumaine. Serait-il possible que l'auteur du chapitre de même que les coordinateurs aient ignoré que George Stephănescu, par exemple, signait en 1869 la première symphonie roumaine, qu'Eduard Caudella (1841—1924), compositeur et violoniste de Iași, avait toujours au siècle dernier jeté les bases de l'opéra national (avec l'opus *Petru Rareș)*, que Ciprian Porumbescu (1853—1883) avait écrit l'important opéra *Crai Nou* (« Le

Jeune Roi », 1882), figurant aujourd'hui encore dans le répertoire des théâtres lyriques, que « le roi de la valse roumaine », Iosif Ivanovici (1845—1902), était mentionné par des journaux étrangers aux côtés de Johann Strauss, et cela sans parler de l'école roumaine de *bel canto* (Elena Teodorini, Hariclea Darclée, Nuovina, Dumitru Popovici-Bayreuth, etc.) qui, au siècle passé, avait interprété de manière brillante des œuvres musicales fameuses? Mais pourquoi prétendre que de telles réalités musicales y soient mentionnées, puisque, dans *Musikgeschichte*, on ne trouve rien sur la création d'Evstatie Protopsaltul de Putna (XVIe siècle), sur Ioan Căianu (Cajoni) (XVIIe siècle), sur le prince encyclopédiste Démètre Cantemir (XVIIIe siècle), auteur de mélodies instrumentales et vocales, amateur de folklore, enregistré par l'histoire de la musique comme l'inventeur d'un système de notation pour la musique orientale et turque? Comment pourrait-on justifier, dans un tel ouvrage, l'omission complète de l'histoire de la musique universelle de l'active et originale école de musique byzantine de Putna, véritable « Schola cantorum » de type renaissant, jouissant d'un incontestable prestige dans le monde orthodoxe européen des XVIe—XVIIe siècles? Les publications musicales, les enregistrements sur disques, les exégèses musicologiques, le festival musical international *Musica Antiqua Europae Orientalis* de Bydgoszcz (Pologne) ont depuis longtemps mis à sa juste place cette puissante école musicale roumaine.

Voyons maintenant comment, à part ces regrettables omissions, est abordée l'école musicale roumaine dans les quatre pages que lui a consacrées *Musikgeschichte*.

Le chapitre *Rumänien bis 1945* commence par une inexactitude historique: « Wie die bulgarische, so geriet auch die rumänische Bevölkerung unter langjährige türkische Vorherrschaft, die erst durch den russisch-turkischen Krieg in den Jahren 1877—78 eine Ende fand ». Il convient de préciser d'emblée clairement: les pays roumains ne se sont *jamais* trouvés sous l'occupation ottomane, tel que ce fut, des siècles durant, le cas du territoire bulgare, occupé jusqu'en 1877; ensuite, en tant qu'État national, la Roumanie est apparue sur la carte de l'Europe en 1859, lors de l'union de la Moldavie et de la Valachie sous le sceptre d'Alexandru Ioan Cuza; enfin, la guerre de la Roumanie pour son indépendance d'État (entre 1877 et 1878) ne s'est pas déroulée sur son territoire, mais sur le territoire bulgare, car dans les contrées nord-danubiennes il n'y avait pas de forces militaires turques.

Passant maintenant à la vie musicale roumaine de la seconde moitié du XIXe siècle (sur la musique roumaine antérieure à 1850 nous n'y trouvons aucune information !), *Musikgeschichte* affirme: « Russische und tschechische Interpreten, deutschsprachige Komponisten, wie Alexander Flechtenmacher, sowie italienische Opernensembles, die Gastspiele veranstalteten, halfen, erste Grundlagen zu schaffen ». Il convient de spécifier qu'Alexandru Flechtenmacher fut roumain, qu'il naquit à Iaşi (le 23 décembre 1823) où il commença ses études musicales et qu'il mourut à Bucarest (le 28 janvier 1898). Son père, Christian Flechtenmacher, était Saxon originaire de

Transylvanie, né à Braşov en 1785, et il vécut à Iaşi à partir de 1810, comme professeur à l'École Vasiliană et à l'Académie Mihăileană. Pour ce qui est de la présence chez nous des artistes russes, tchèques, italiens, cela ne fait que prouver l'existence en Roumanie, à l'époque, d'un climat artistique autochtone fertile, capable de stimuler de telles présences culturelles. Hélas, le livre en question ne mentionne pas du tout la « Société philharmonique » de Bucarest (fondée en 1833) ou le Conservatoire philharmonique-dramatique de Iaşi (fondé en 1836), les saisons musicales du Théâtre National de Iaşi (fondé en 1846), etc., autant d'institutions de grande importance dans notre culture nationale, réalisées et subventionnées par des forces autochtones. Nous y lisons à propos de la création musicale du XIXe siècle que — « ebenso wie in Bulgarien » — elle consistait en vaudevilles, opérettes, lieds, romances et chœurs, ses principaux représentants étant Gavril Musicescu, Iacob Mureşianu et Gheorghe Dima. Pas un mot sur un compositeur de la taille de Ciprian Porumbescu, sur le fondateur de la critique musicale roumaine, Nicolae Filimon, sur Teodor Burada, le fondateur de la musicologie nationale, sur les oratorios et les cantates de Mureşianu et Dima, sur la musique de chambre et symphonique de George Stephănescu, sur les concertos instrumentaux et les quatuors de Constantin Dimitrescu. Même des personnalités de taille mondiale, tels que le compositeur Eusebie Mandlicevschi ou le compositeur et chef d'orchestre D. G. Kiriac, ne figurent pas dans le contexte de l'école roumaine. Ce n'est que dans une phrase par laquelle on passe à la création de George Enescu que l'on mentionne les noms d'Eduard Caudella, C. Dimitrescu et George Stephănescu, sans que l'on signale une seule œuvre ou que l'on fasse une seule appréciation de valeur, quelque sommaire qu'elle soit.

Qu'est-ce que le lecteur de *Musikgeschichte* trouve ensuite dans la moitié de page consacrée à George Enescu, le fondateur, d'indiscutable renommée mondiale, de la culture musicale roumaine moderne? On y lit qu'il subit l'influence de la musique populaire, qu'il vécut longtemps à Paris, que son héritage artistique, en dehors de quelques œuvres non systématisées (« neben einigen nicht systematisierten Werken), comprend 33 opus. On y parle du rôle de la musique des ménétriers dans son œuvre tout entière, de ses trois modalités de valoriser le folklore et de la signification idéologique de la tragédie lyrique *Oedipe*. Mais on n'y mentionne pas, hélas, ses innovations capitales pour le langage musical autochtone du XXe siècle (l'hétérophonie, le rythme *parlando-rubato*, les micro-intervalles), le caractère populaire roumain de sa musique de chambre et symphonique (les quatre symphonies ne sont même pas nommées !), sa musique à programme tellement originale (de *Vox Maris, Impressions d'enfance, La Suite villageoise)*.

Le second chapitre que le professeur Traude Ebert consacre à la musique roumaine a trait à l'après-guerre (1948—1985). Débutant par un ample préambule inspiré de l'opinion que formula George Enescu en 1934 sur la « crise de la culture roumaine », ce chapitre souligne l'importante contribution scientifique du compositeur hongrois Béla Bartok à l'enregistrement et à l'étude du folklore roumain, ce qui aurait entraîné la création en 1928

des Archives de folklore de Bucarest par George Breazul et Constantin Brăiloiu. Malgré le respect dû à l'importante action déployée par Bartók dans l'étude du folklore roumain, nous nous devons de signaler les inexactitudes et leurs conséquences déformantes qui s'y font jour une fois de plus. Les deux folkloristes roumains mentionnés ont chacun fondé une institution *à part* (George Breazul, en 1927 — les *Archives phonogrammiques* du Ministère des Arts, Constantin Brăiloiu, en 1928 — les *Archives de folklore* de la Société des Compositeurs Roumains). À la fondation des deux institutions, Béla Bartok n'eut aucune contribution, et ses recueils de folklore roumain, réalisés à l'aide du phonographe à cylindre, se trouvent aujourd'hui encore toujours à Budapest. À la base des fonds documentaires des deux archives roumaines se trouvent, en échange, les mélodies populaires enregistrées par D. G. Kiriac, Tiberiu Brediceanu, Sabin Drăgoi, George Breazul, Constantin Brăiloiu, Emil Riegler-Dinu, etc. Mais ces noms ne sont pas cités par *Musikgeschichte*, quoique les trois premiers aient eu un rôle majeur dans la création musicale roumaine originale.

Pour la première phase de la culture musicale socialiste de Roumanie, dix compositeurs y sont mentionnés, dont la moitié appartiennent, en fait, par leurs œuvres principales, à l'entre-deux-guerres (Mihail Jora, Marțian Negrea, Zeno Vancea, Alfred Alessandrescu — ce dernier avait cessé son activité de compositeur en 1937 —, etc.). Il est regrettable que, par exemple, deux symphonistes, des personnalités notoires sur le plan mondial — Mihail Andricu et Dimitrie Cuclin —, n'aient pas trouvé de place dans les pages du livre discuté. Le chapitre consacré à la musique de la Roumanie Socialiste s'achève avec « die jüngere rumänische Komponister Generation », représentée par Tudor Jarda (64 ans), Anatol Vieru (60 ans), Pascal Bentoiu (59 ans), Tiberiu Olah (58 ans), Wilhelm Georg Berger (57 ans), Vasile Herman (57 ans), Dan Constantinescu (55 ans), Myriam Marbé (55 ans), Doru Popovici (54 ans), Mihai Moldovan (mort en 1981). Il s'agit bien sûr de noms d'un indiscutable prestige; nous pensons, cependant, qu'il aurait été normal de mentionner aussi, ne fût-ce qu'en passant, des compositeurs de la jeune génération (n'ayant pas encore atteint la quarantaine), qui ont acquis une solide réputation internationale, tels que Liana Alexandra, Șerban Nichifor, Violeta Dinescu, Călin Ioachimescu, Costin Cazaban, etc. Y demeure, par ailleurs, totalement inexplicable l'ignorance, dans le contexte de la musique européenne contemporaine, de personnalités roumaines de premier ordre, telles qu'Aurel Stroe, Ștefan Niculescu, Theodor Grigoriu, Dumitru Capoianu, dont les œuvres ont acquis une place durable dans la conscience musicale d'aujourd'hui. Il convient de mentionner ici au moins *Orestia II*, opéra d'Aurel Stroe, l'oratorio *Canti per Europa* de Theodor Gri-

goriu, les *Hétéromorphismes* de Ştefan Niculescu, le *Concerto pour violon* de Dumitru Capoianu. La présentation (tellement appauvrie) de l'école musicale roumaine contemporaine s'achève par la brève précision que l'ancien folklore paysan et la musique byzantine demeurent les deux sources principales d'inspiration pour les créateurs d'aujourd'hui, « avec en tête Paul Constantinescu » (mort en 1963).

Tel qu'on peut le voir aisément, il ne peut être question d'une image réelle de la culture musicale roumaine dans le paysage de l'art universel à travers les siècles. Il y a pourtant de nombreuses sources musicales et synthèses de musicologie, publiées ces vingt-cinq dernières années aussi bien chez nous qu'à l'étranger, capables d'offrir, à ceux qui le souhaitent, une information complète et exacte, une documentation minimale, et nous sommes profondément surpris que les auteurs et coordinateurs de la récente *Musikgeschichte* éditée à Leipzig n'y aient pas fait appel. Nous espérons pourtant que les auteurs de l'ouvrage dont il est question trouveront la modalité adéquate d'éliminer de réelles carences regrettables. Dans l'intérêt du livre même, dans l'intérêt de la musique et de la musicologie. Dans l'intérêt de la culture musicale universelle, qu'on ne saurait priver de l'apport d'une école musicale tellement vivante et originale que l'école roumaine.

VIOREL COSMA

LIVRES

LA RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE ET SES APPLICATIONS

La réputée collection « Idei contemporane », qui paraît aux Editions Politiques de Bucarest et se consacre à la publication d'ouvrages fondamentaux de la littérature mondiale et autochtone de portée philosophique-épistémologique et sociale-politique, est présente dans la conscience commune des lecteurs de Roumanie comme un espace théorique ouvert à la formulation et à l'interrogation des problèmes les plus pressants et de grande finesse spéculative propres à l'époque que nous vivons.

S'intéressant ces dernières années à des domaines d'immédiate actualité problématique, cette collection a proposé au public des ouvrages solidement ancrés dans l'identification et la solution des coordonnées propres à l'évolution que connaissent la pensée et la pratique sociale-historique, chaque nouvelle parution offrant au lecteur l'occasion d'assumer la réalité par la connaissance. Fidèle à ce programme, la collection vient de publier sous la coordination de Mihai Drăgănescu et Marin Voiculescu, le volume « *La révolution scientifique et technique et ses applications dans le développement social de la Roumanie*, qui réunit les travaux du colloque ayant pour thème « L'unité et l'interaction des sciences de la nature, techniques et sociales », organisé en mars 1985 par l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et l'Académie des Sciences sociales et politiques. Cette synthèse est de nature à rapprocher thématiquement des préoccupations qui appartiennent à des chercheurs chevronnés, travaillant dans les domaines les plus variés des sciences de la société et de l'homme: économie, épistémologie, démographie, psychologie sociale, sociologie du travail, informatique, relations internationales, philosophie sociale, droit, enseignement, axiologie. Ce qui fait l'unité du volume c'est, en premier lieu, l'appui théorique sur des documents-programmes concernant le développement social de la Roumanie et, en second lieu, le caractère méthodologique des approches, quels que soient le domaine de connaissance visé et la manière de présentation. En même temps, l'identification de phénomènes et de processus universellement valables découlant des conditions spécifiques de la révolution technique et scientifique et la recherche de modalités et de possibilités concrètes de synchronisation, par des programmes scientifiques nationaux, des effets qu'elle produit avec les aspirations et les intérêts de l'homme, convergent vers un effort analytique commun, voire d'interprétation, d'interrogation et de projection des dimensions essentiellement humanisées de la révolution scientifique et technique. « L'unité des sciences (. . .) — remarque Mihnea Gheorghiu dans son étude — peut être une garantie de survie, une garantie de succès pour un monde plus humain et plus juste».

S'appuyant sur la connaissance historique des phénomènes et des processus qui accompagnent la révolution scientifique et technique, les communications réunies dans ce volume conseillent la valorisation critique de l'expérience acquise par la communauté humaine face à la vague de changements technologiques et scientifiques et l'identification en conséquence des tendances possible, sans perdre un seul instant de vue à quel danger peuvent exposer le retard et l'ignorance.

« L'homme crée, et en créant il révolutionne et en révolutionnant il crée des mondes nouveaux » — écrit Angela Botez, faisant ressortir la valeur heuristique du concept de révolution dans la pensée et la pratique sociale-historique. Essentiellement humaniste, la solution prospective est « une évolution sociale-technologique centrée sur l'humain » (Cătălin Zamfir), fondée sur une méthodologie qui admet en principe que « les lois connues à tel ou tel moment, notamment les lois historiques (. . .) sont ouvertes à l'explication théorique et, par là même, aux conséquences qui en découlent pour l'orientation stratégique générale de la recherche sociale » (Mircea Flonta), car « la logique du développement social doit être la logique de l'homme et non pas celle des choses. Il me peut y avoir de développement là où « les coûts humains et sociaux » annulent ce qui a été potentiellement acquis » (Oscar Hoffman). De là aussi bien l'impératif behavioriste suivant lequel l'adaptabilité de l'homme aux changements est l'exigence la plus impérieuse de l'actualité,

ainsi que l'impératif catégorique de la qualité de la vie, suivant le modèle kantien: «Agis en sorte que, aussi bien par ses fruits et conséquences directs et indirects, intentionnels et non intentionnels, que par sa forme, ton action puisse contribuer positivement au bien-être et au bonheur d'autrui et de toi-même» (Elena Zamfir). À cet effet, les préoccupations majeures vont au perfectionnement de voies à même de stimuler les idées dans le contexte de la révolution scientifique et technique (Nicolae M. Nicolae et Livia Magheţi), aux technologies de pointe dans le même contexte (Silviu Puşcaşu), à l'influence du social sur la technologie (Cătălin Zamfir), de même qu'à la grande diversité méthodologique et épistémologique que comporte la révolution scientifique et technique. Toutes ces approches retrouvent leur expression pragmatique du côté de la politologie et de la philosophie sociale, car ce feed-back qu'est le trinôme recherche — élaboration de projets — programmation fonctionne parfaitement à cet échelon de la vie sociale.

L'impact de la révolution scientifique et technique sur tous les types de macro- et microstructures découle de la nécessité pratique de transformer l'orientation technologique en une action sociale «humainement orientée» (Ilie Pârvu).

C'est par ailleurs le message du livre dans son ensemble, nourri d'arguments scientifiques pertinents dans un développement théorique plein de responsabilité à l'endroit du processus d'édification révolutionnaire se poursuivant à tous les niveaux de la vie économique et sociale de Roumanie.

CONSTANŢA NIŢĂ

L'ESPRIT ESTHÉTIQUE CRÉATEUR

Celui qui étudie l'évolution de l'esthétique roumaine au cours de la dernière décennie y trouve suffisamment de motifs de satisfaction. En effet, il constate une accumulation d'ouvrages de grande et moyenne ampleur (dont un monumental *Traité d'esthétique* paru récemment sous l'égide de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie) qui tendent à couvrir de manière cohérente tous les grands domaines que comportent Le Beau et l'Art, la création et la consommation artistiques. C'est dans ce contexte fertile que se sont inscrites depuis longtemps déjà les préoccupations de Grigore Smeu, esthéticien qui manifeste un intérêt constant pour le développement de la pensée esthétique roumaine et l'évolution de la création artistique dans la sphère de notre culture, surtout contemporaine. Nous disons bien intérêt constant car, par la parution de son dernier ouvrage, il donne le troisième volet d'une véritable trilogie d'esthétique roumaine. Dans un premier livre, *Sensuri ale frumosului în estetica românească* (« Sens du Beau dans l'esthétique roumaine ») paru en 1969, il examinait minutieusement l'apport des esthéticiens roumains marquants à la définition de la catégorie centrale de l'esthétique et la résonance de cet apport sur le plan universel. Un second livre, paru en 1973, *Repere estetice în satul românesc* (« Repères esthétiques dans le village roumain »), expose une recherche à dominante concrète, mais à la base de laquelle on trouve une argumentation théorique bien mise au point. Enfin, complétant la série, du moins pour le moment, voici le livre *Sensibilitatea estetică românească* (« La Sensibilité esthétique roumaine ») qui vient de paraître aux Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie: livre de synthèse sur un territoire problématique nettement délimité. Grigore Smeu démontre de manière convaincante — en faisant appel aux données historiques, sociologiques, psychologiques, d'anthropologie culturelle et philosophique — qu'il existe un mode spécifique roumain de se rapporter à l'existence, dans lequel un rôle significatif est détenu par la sensibilité esthétique. La recherche n'en est pas simple, bien au contraire. L'auteur, avec un profond sens de la responsabilité, évite toute simplification et tout cliché appauvrissant, inscrivant sa démarche dans la série des essais philosophiques de construction rigoureuse et profondes significations.

L'hypothèse de travail de Grigore Smeu réside en le fait d'admettre que sur la «rétine» axiologique du peuple roumain s'est fixée une séduction esthétique propre

à la sensibilité roumaine. À sa formation ont contribué, en premier lieu, les expériences historiques directes et indirectes du peuple, expériences non dépourvues d'une dose de dramatisme, tellement décelable au niveau de la création artistique traditionnelle, mais aussi dans le comportement quotidien des gens. De la multitude de définitions comprises dans l'ouvrage, nous en citons une pour son fond de vérité et se force percussion. « Tout au long de son histoire — nous dit Gr. Smeu — dans la sensibilité du peuple roumain s'est constituée une réverbération à part de l'équilibre humain dans le sens de son aspiration permanente à conférer aux choses, à la réalité environnante, au monde, leur mesure inhérente. Certes, cette aspiration ne s'exprime pas seulement dans les états esthétiques, mais aussi par des projections matérielles et spirituelles très diverses et très étendues, d'ordre pragmatique, rationnel, moral, etc. » Mais, dépassant ces définitions et les complétant, on trouve les démonstrations greffées sur des réalités existentielles et des réalisations spirituelles. C'est ainsi que Grigore Smeu considère avec raison la « nostalgie » *(dor* en roumain) comme un « paradigme » spécifique de la créativité de notre peuple. Il supprime tour à tour les acceptions pessimistes, dissolvantes ou seulement fatalistes de ce sentiment. Il fait, au contraire, ressortir au premier plan ces capacités d'ordre spirituel qui déterminent l'homme à « toujours recommencer », en renouant et en consolidant le fil avec l'histoire antérieure, avec ses semblables, avec la collectivité et avec leurs symboles durables. Et, parlant en ce sens d'une disponibilité à part de la créativité comme l'un des traits les plus prégnants du peuple roumain, Gr. Smeu affirme: « L'esprit créateur de notre peuple, sa disponibilité démiurgique . . . ne sauraient être invoqués comme une sorte de mystique issue du néant, comme une donnée orgueilleuse a priori; sa structure exprime un millénaire exercice historique de reconstruction des âtres brûlés, en un processus sans fin de retour au point de départ ». De manière très intéressante, l'auteur établit une connexion entre cette appréciation et l'idée de la durabilité de la vie, si constamment présente dans les chefs-d'œuvre de l'art populaire. Comme un prolongement de cette démonstration, Grigore Smeu n'hésite pas à faire valoir aussi l'idée de la ballade populaire «Mioritza », celle de « l'inévitabilité du sentiment de la mort qui se transforme en une séduction esthétique de la vie ».

Vérifiant sans cesse la valabilité de ses présuppositions théoriques, Gr. Smeu porte sur le plan de l'analyse explicite aussi « l'attraction de la nature », aspect important pour la configuration de la sensibilité esthétique roumaine, sans toutefois tomber dans le panneau des solutions simplistes du genre « fraternité de toujours avec la nature ». Les nuances comptent aussi dans l'évaluation du sentiment envers la nature, et l'auteur montre comment ce sentiment prolifère et s'affine, aussi bien dans l'art populaire que dans celui cultivé. Cette opération d'élargissement des horizons où l'on voit se cristalliser la sensibilité esthétique roumaine fait aussi l'objet d'un ample chapitre intitulé « Le monde comme spectacle ». Deux réévaluations nous paraissent, dans ce contexte, remarquables: la séduction de l'humour et le pittoresque. D'accord avec l'auteur pour reconnaître un caractère spécifique à l'humour roumain, qu'on ne saurait nullement confondre, nous citons cette conclusion éloquente: « L'humour roumain condense souvent une gravité des souffrances, des douleurs longtemps accumulées, mais canalisées — psychologiquement parlant — non pas vers des épanchements bruyants ou des explosions instinctuelles, mais vers ce qui peut «reconditionner» les ressources tonifiantes, sans pourtant dénaturer par là l'essence humaine ». Dans le second cas cité, le pittoresque, celui-ci est analysé dans son essence spécifique, laquelle ne comprend en nulle sorte l'attraction facile, la séduction sentimentale, des éléments marginaux, pseudoesthétiques.

Nous ne voulons pas conclure sans rappeler deux éléments définitoires de la sensibilité esthétique roumaine dans l'acception proposée par notre esthéticien: la séduction de la réflexivité et le développement de l'attraction rationnelle. Au fond, ces deux instances se trouvent sous une même coupole: le ciment de la pensée en ordonne la sensibilité et lui confère sens et valeur.

VASILE MORAR

LE PORTRAIT LITTÉRAIRE

Silviu Angelescu* vient de publier une approche structurale-sémiotique de portrait littéraire. Pour ce qui est de la méthode, je me contente de dire qu'elle n'est pas intégralement structurale-sémiotique. Silviu Angelescu procède également à un examen diachronique du thème (au chap. *Portrait et histoire)* et, en général, ne se limite pas à décrire le modèle: il l'interprète aussi. Les meilleures pages critiques sont justement celles où il essaie de voir ce qui se cache derrière (lisez: à l'interieur d'un système, un processus ou une fonction . . . Plusieurs suggestions critiques viennent de la théorie du texte (fait reconnu par l'auteur, dans l'*Epilogue* de son ouvrage); d'autres se réclament de l'anthropologie culturelle ancienne et nouvelle. Les références les plus nombreuses sont à Lotman, Lévi-Strauss, André Jolles, Fontanier, Auerbach, Bakhtine et, quant aux Roumains, à Tudor Vianu et à Mircea Eliade. Y manquent les références à l'art plastique et, généralement, aux théoriciens et aux historiens du portrait. Une omission, à ce qu'il paraît, délibérément acceptée. Je me demande cependant si elle est opportune en même temps. Les arts n'évoluent pas séparément et, en ce qui concerne le portrait, il est presque certain que l'explosion de la peinture dans l'Europe de la Renaissance n'est pas restée sans conséquences en littérature. Y a-t-il, ensuite, un rapport entre la crise du portrait dans la peinture de notre siècle et la crise du personnage dans le roman moderne? Ce sont des relations qui gagneraient à être analysées.

Mais je reviens au livre de Silviu Angelescu, qui a le mérite, entre autres, de proposer une typologie du portrait et de l'étudier ensuite, par rapport au temps (l'évolution des époques de la création) et à l'espace (les archétypes, les modèles culturels . . .). L'idée de départ, c'est que la littérature n'est pas seulement un système, mais un processus aussi, ce qui suppose la métamorphose, la confrontation avec l'histoire et, par conséquent, avec un nombre variable de formes, visions, types de sensibilité. De la confrontation du portrait avec le réel, Silviu Angelescu déduit l'existence de plus de vingt situations/formes du portrait. Plusieurs regardent le rapport entre l'objet du portrait et le faiseur du portrait, d'autres (la plupart) se réfèrent aux procédés épiques. Ainsi, il existe un portrait « de style substantival » (selon la formule de T. Vianu) et un autre « de style adjectival », le portrait-caricature et le portrait-encomion . . . et tous sont définissables en fonction des grands styles de la création.

En lisant le livre de Silviu Anghelescu, j'ai surtout été sensible au dernier rapport, qu'il analyse dans le chapitre *Portrait et histoire.* Il y a, pense l'auteur, une dialectique des modèles et cette dialectique peut être définie à partir de l'image humaine. Dans l'antiquité classique règne l'image de l'homme en tant que proportion divine, au moyen âge prévaut l'image de l'homme damné, à la Renaissance, c'est l'homme puissant, à l'âge classique — l'homme comme raison et équilibre, le romantisme proclame l'homme comme une double réalité antagonique, le réalisme découvre dans l'homme une entité complexe et pour la littérature d'avant-garde (dans l'ordre établi par Silviu Anghelescu) l'homme n'est que l'image d'une inertie . . . Ces caractéristiques ne contredisent pas (à l'exception, peut-être, de la dernière remarque) les définitions existantes, de l'homme antique, classique, romantique, etc. et de leurs modèles artistiques. Le mérite de Silviu Angelescu est de les raffiner et de les lire dans et par les portraits littéraires. Le procédé est valable et les résultats en sont visibles: l'analyse pousse le thème vers un champ vaste de problèmes, le renferme dans ses variables et ses invariants une manière de penser et de voir l'homme sous un rapport de rapports. Le thème est vaste et Silviu Angelescu n'aurait pas pu l'épuiser, dans une quarantaine de pages, cependant plusieurs de ses remarques sont fines et méritent d'être discutées. Y aurait-il un idéal moderne de l'homme et, s'il y en a un, saurait-il être à partir des portraits littéraires? Silviu Angelescu parle d'une inertie fondamentale qu'il découvre, par exemple, dans les écrits du type parodique de ce précurseur de l'avant-garde que fut le roumain Urmuz: « Les présomptions de la littérature et du langage amènent

* Silviu Angelescu, *Portretul literar*, Editura Univers, 1985, prix « G. Călinescu ».

Urmuz à parodier lucidement les thèmes, les images, les motifs, rendus conventionnels par une tradition littéraire « exténuée ». La littérature, semble nous dire Urmuz, menace de se renfermer dans son propre système, autonome, par suite du fait que, semblablement aux mécanismes génétiques, elle tend à ne se reproduire qu'elle-même, et à perdre tout contact avec le réel. Sous les apparences bouffonnes des parodies, il est aisé de découvrir l'avertissement plus grave portant sur la force perfide de l'automatisme dans la façon de penser et d'exprimer, de déployer son propre champ d'inertie. Une fois prise dans le filet de celui-ci, l'imagination perd toute sa capacité créatrice. L'aliénation de l'homme commence dans le langage et se poursuit à travers la littérature, nous prévient l'ancien greffier. Elle mène, non pas d'une manière explicite, mais par les narrations de ce langage qui ne cherche le lieu commun que pour l'associer à un autre lieu commun, à la création d'une surréalité absurde, projection des latences échappées à la carapace de l'automatisme. Par là-même se trouve également impliquée la structure du portrait; la figure, elle aussi était acculée à l'absurde.

Plusieurs précisions s'imposent ici. Premièrement, l'avant-garde (en l'occurence, le surréalisme) ne recouvre pas toute la modernité et l'inertie ne saurait être acceptée elle non plus comme une image générale de l'homme moderne. Entre le réalisme du XIXe siècle et l'avant-garde il y a plusieurs époques de création, plusieurs styles et, par conséquent, des représentations différentes de l'homme; de nos jours, après l'avant-garde des années '20 et '30, il existe d'autres formes de régénération et d'autres styles littéraires qui mettent en discussion les styles antérieurs. Comment évolue le portrait dans cette chaîne de révolutions qu'est la littérature de notre siècle? Il est difficile, sinon impossible, d'établir un modèle unique, pour des raisons que nous ne saurons ici, faute de place, discuter. Quelques-unes en sont mentionnées même par Silviu Angelescu. Quoi qu'il en soit, l'homme est pour le prosateur du XXe siècle autre chose que l'homme de la psychologie traditionnelle. En même temps que la réflexion sur l'homme change aussi le portrait de l'homme en littérature. Ce qu'on en aperçoit, d'abord, c'est le refus du prosateur moderne de proposer un personnage exemplaire. L'Antiquité a donné comme modèles le Héros et le Sage, le moyen âge — le Saint et le Chevalier, la Renaissance agitait l'idée formaliste de la perfection, corrigeant la nature et faisant briller l'homme de l'éclat de la divinité, selon la remarque de G. Călinescu. L'homme peut, de par lui-même, avoir un esprit de plénitude et de totalité... et, à regarder les tableaux d'époque, en voit l'expression magnifique de l'homme qui se dévisage lui-même en fonction du grand univers. Et le héros (le portrait) moderne? C'est qu'il a perdu, certainement, cette grandeur par rapport aux choses extérieures. C'est un héros de l'anxiété et son aventure débute par une révolte contre sa condition absurde. C'est le modèle découvert, par exemple, par la littérature existentialiste. Il y en a aussi d'autres, inutile de les citer, leur note commune est l'obsession d'une identité perdue. Cela se rencontre chez les poètes de même que chez les romanciers. Les derniers proposent, surtout, un modèle qui refuse les modèles, un type humain qui a perdu sa prégnance par rapport aux objets qui l'entourent, mais qui n'a pas perdu (au contraire, il l'a developpée jusqu'à l'exacerber) la conscience de cette perte. Une question naturelle est comment s'exprime tout cela sur le plan épique? L'art du portrait littéraire, quelles modifications connaît-il? L'avantage de la littérature par rapport à la peinture (où la photographie a englouti le portrait), c'est de pouvoir valoriser les échecs sur le plan de la conscience et de pouvoir décrire le portrait de l'homme qui ne se retrouve plus sous ses propres traits. Il est difficile pour un peintre de fixer sur la toile l'image d'un homme qui se refuse à sa propre image; par contre, un prosateur peut tirer un portrait mémorable de la négation de sa propre identité. Par quels moyens? Par les moyens qu'étudie Silviu Angelescu et, évidemment, par ceux, nombreux, que la prose découvre au fur et à mesure qu'elle construit ses propres modèles.

Je me suis rappelé, en lisant le livre de Silviu Angelescu, une belle histoire allégorique publiée par Michel Tournier comme préface à un catalogue de dessins (Carl Fredrik Renterswärd: *Making Faces*, Stockholm, 1984). L'auteur de *Gaspard, Melchior*

& Balthazar raconte le voyage d'un primitif de Tabelbala, appelé Idriss, à la recherche d'une photo. Idriss arrive à la suite de nombreuses pérégrinations à Paris et y découvre Charles Frédéric de l'Epéechevelier, un peintre qui veut réhabiliter le portrait. Il regarde la cathédrale de Notre-Dame et peint les piramides. Il croit qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre ce qu'il voit et ce qu'il trace sur la toile. Il peint, au fond, la même chose: une image de la grandeur et de la force imaginative de l'homme. Cela veut dire que l'art ne reproduit pas la nature, mais qu'il imagine et crée la nature, tout en étant lui-même une forme de la nature. Et le portrait recherché par Idriss, l'inocent? Le portrait à l'ancienne a été épuisé, affirme le héros de Tournier. Le moment est venu de le réinventer par le dessin . . .

Le Portrait littéraire est une étude synthétique écrite par un homme d'esprit et d'imagination.

EUGEN SIMION

LE TÉÂTRE DE LUCIAN BLAGA EN VERSION FRANÇAISE

Dans ce volume * qu'elle a traduit en français et préfacé, Micaela Slăvescu a réuni quatre des dix textes écrits pour la scène par Lucian Blaga. Nous disons bien « écrits pour la scène », car, comme on sait, à quelques exceptions près, ils n'ont pas réussi à toucher outre mesure les gens de théâtre roumains: s'il est vrai que *Meșterul Manole (Manole le Bâtisseur)* a été représenté deux ans seulement après sa publication (1927), c'est un heureux hasard, car la version originale du « mystère païen » *Zamolxe (Zamolxis)* a dû attendre 1976 pour sa première réalisation, tandis que les deux autres figurant dans ce volume: *Tulburarea apelor (Quand les eaux se troublèrent)* et *Ivanca* — sont toujours en quête d'un metteur en scène. Incompréhension? Déveine? Peut-être. Mais aussi et surtout parce que lorsqu'il écrit pour la scène, Blaga s'intéresse visiblement aux mots et aux idées, plutôt qu'à la représentation. Ses pièces — poétiques et d'idées à la fois — sont faites pour être lues, non pas pour occasionner cette cérémonie qu'est le spectacle théâtral.

« Pourquoi est-ce que M. Lucian Blaga écrit du théâtre? », se demandait, non sans raison, Camil Petrescu il y a cinquante ans. Et l'auteur de répondre: premièrement, parce qu'il s'agit là d'un genre « plus objectif » que la poésie, lui permettant d'échapper à « l'exhibitionnisme » lyrique qui le menaçait, selon ses dires, vers 1919; deuxièmement (et cela vaut pour le contenu de ses poèmes dramatiques) parce que, par ses dimensions et ses possibilités de concrétisation, le théâtre lui permet de se plonger dans et d'analyser les grands problèmes par rapport auxquels se définit un peuple, le peuple auquel il appartient, et favorise donc la cristallisation d'« une conscience éthique et culturelle » sans laquelle on ne saurait vraiment être un grand créateur. C'est de ce dernier point de vue que le théâtre de Blaga peut intéresser et intéresse vraiment; c'est par son contenu et uniquement par lui qu'il a éveillé chez ses contemporains immédiats l'adhésion la plus totale ou une attitude de refus tout aussi total. C'est aussi ce qui fait que, dans son excellente introduction, Micaela Slăvescu ménage une large place à la présentation et à l'analyse des grands mythes mis en place par ces poèmes dramatiques à partir de la spiritualité roumaine, surtout à celui du « grand Anonyme », de « l'Aveugle », c'est-à-dire de la Nature et de son dynamisme créateur.

Du point de vue du contenu, le théâtre de Blaga est essentiellement l'expression d'une « révolte de notre fonds non latin » (c'est le titre d'un essai programmatique de 1921, contemporain donc de *Zamolxis*). Pour le philosophe de la culture, la spiritualité roumaine aurait comme dominante une composante latine, « calme et par excellence culturelle », mais renfermerait également des éléments slaves et thraces (surtout thraces), qui se porteraient en écharpe contre la « symétrie et l'harmonie latines », les harcelant et les mettant en échec. Ainsi conçue, cette matrice spirituelle ne pourrait donner naissance qu'à une vision du monde manichéenne (bogomilienne, si l'on se

* Lucian Blaga, *Théâtre*, traduit du roumain par Micaela Slăvescu, éditions Minerva, 1986.

souvient du nom de l'un des personnages principaux de *Manole le Bâtisseur:* Bogomil), rappelée par Luca, la figure centrale de *Ivanca* (« Au début, avant la création du monde, il y avait deux frères; Dieu et le Diable — vous comprenez? Deux frères. Ils ont tout fait de compagnie. L'un a inventé le jour, l'autre la nuit, l'un a créé les saints, l'autre les tentations et les cauchemars »). Les conséquences sur le plan pratique, pour la vie de tous les jours? Enormes: « Depuis lors (ajoute Luca) là où il y a des saints, il faut qu'il y ait aussi des tentations. »

C'est ce déchirement de l'homme pris entre deux forces originaires antagonistes, déchirement inscrit dans et commandé par la matrice spirituelle roumaine, qui forme la substance du théâtre de Blaga. C'est lui qui informe le « mystère païen » de début, *Zamolxis:* les Daces sont tiraillés entre, d'une part, la religion polythéiste du Mage (une religion calme, qui rationalise et maîtrise intellectuellement le monde en affectant à chacun de ses aspects ou à chacune des forces qui le gouvernent un saint) et, d'autre part, le monothéisme, le culte du grand Aveugle prophétisé par Zamolxis. C'est toujours lui qui informe, intériorisé cette fois, le texte de *Quand les eaux se troublèrent,* dont le personnage central, le Pope, hésite entre l'ortodoxie et le luthéranisme, ne se décidant finalement ni pour l'un ni pour l'autre, mais optant pour une troisième voie, celle de la sacralisation de la nature, et rejoignant ainsi Zamolxis. C'est toujours lui qui informe *Ivanca,* pièce à échos psychanalytiques dans laquelle Luca, le personnage dont on a déjà cité une réplique importante, est tiraillé entre les forces obscures du sang, « les bêtes des grottes », et l'ascèse toute spirituelle. Et c'est finalement toujours lui qui informe *Manole le Bâtisseur* le bâtisseur d'églises ne peut glorifier Dieu qu'en sacrifiant à des forces obscures, telluriques.

Ce conflit matriciel, constitutif des personnages de Blaga est exprimé surtout linguistiquement, dans les répliques des personnages. Dans les répliques et surtout dans les longs monologues dont la densité d'images en fait autant de poèmes qui pourraient avoir une existence indépendante et qui constituent une pierre d'achoppement pour ce qui est du travail de traduction. Micaela Slăvescu, traductrice dont la réputation n'est plus à faire auprès du lecteur de langue française, a réussi une fois de plus une double et paradoxale fidélité: à l'original roumain aussi bien qu'à l'esprit du français. Son récent volume mettra le lecteur étranger en contact sinon avec un dramaturge roumain de première importance, du moins avec un des plus grands poètes de notre littérature et avec les idées d'un philosophe qui a posé de façon indélébile son empreinte sur la culture roumaine.

RADU TOMA

IN MEMORIAM

IORGU IORDAN
(1888—1986)

L'une des figures les plus illustres de la linguistique et de la philologie roumaines nous a quittés, cette année, au début de l'automne: Iorgu Iordan, professeur et membre de l'Académie. Dans quelques jours il aurait accompli l'âge vénérable de 98 ans et nous espérions tous avec émotion et confiance fêter son centenaire. Cet espoir se trouvait d'autant plus justifié, que, jusque récemment, la vivacité, la vigueur spirituelle et la capacité de création scientifique ne l'avaient pas encore quitté. L'année dernière je le voyais encore assister aux séances de la Section de sciences philologiques, littérature et arts de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, y prendre la parole et faire des remarques riches d'enseignements en marge des exposés. Sa présence était tonique et incitante.

Iorgu Iordan était, semblait-il, le représentant parmi nous de tout un monde, dont il a été témoin et à la vie duquel il a pris part durant beaucoup de dizaines d'années. Né à Tecuci, le 29 septembre 1888, un an avant la mort du grand poète roumain Mihai Eminescu et du conteur Ion Creangă, dont il a pieusement édité l'œuvre avec une haute compétence, il fut le contemporain, à l'époque de sa jeunesse, de I. L. Caragiale, de Titu Maiorescu et de Ioan Slavici, trois autres grands classiques de la littérature roumaine. Son chemin et son activité se sont croisés avec les chemins de plusieurs hommes de lettres et savants qui illustrèrent le firmament de la spiritualité roumaine dans la première moitié de notre siècle — Garabet Ibrăileanu, Constantin Stere, Mihail Sadoveanu, Alexandru I. Philippide, en général, le cercle de la revue « *Viața românească* » — mais aussi la période contemporaine.

Son œuvre, impressionnante par sa valeur et sa quantité, réunissant plus de 500 ouvrages, dont plusieurs dizaines de livres, a franchi depuis longtemps les frontières de la Roumanie, étant traduite dans les pays romans et partout où l'on étudie les langues latines. Sa célèbre *Introduction à l'étude des langues romanes* (1932), devenue par la suite *La Linguistique romane — Évolution, courants, méthodes* (1962), fut traduite, dès 1937, et diffusée en six langues: anglais (deux éditions), allemand, espagnol, russe, portugais et italien, devenant l'un des ouvrages roumains de philologie les plus connus — contribution originale à l'étude de la linguistique romane et générale. « Nous avons sous les yeux une monographie unique dans son genre—écrivait un savant qui en préfaçait une des versions étrangères, le professeur R. A. Budagov, membre correspondant de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. — qui nous présente un tableau vaste de l'évolution des écoles et des courants de la linguistique romane (et parfois de la linguistique générale) du XIXe siècle et de la première moitié du XXe. »

En même temps que l'étude des langues romanes dans leur ensemble — qu'il a enrichie par un ouvrage fondamental, *Introduction à la linguistique romane* (1957; 2e éd. en collaboration, 1965, par la suite traduite en espagnol), et par une ample *Crestomathie romane*, en cinq volumes, réalisée par un groupe de travail sous sa direction (1962—1974) — son objet de prédilection a été la langue roumaine, qu'il a servie avec abnégation, d'abord comme professeur de lycée, dès 1911, et ensuite, après un stage d'études à l'étranger particulièrement fructueux, comme professeur aux universités de Iași et de Bucarest. Hors les grammaires à l'usage de l'enseignement secondaire et supérieur (dont quelques-unes en collaboration), y compris la grammaire traduite en 1950 à Moscou, ont fait date *La Langue roumaine actuelle — une grammaire des erreurs* (deux éditions:

1943 et 1948), *La Stylistique de la langue roumaine* (1944 et 1975) et *La Langue roumaine contemporaine* (1954 et 1956), auxquels s'ajoutent deux recueils d'études, écrites à diverses époques le long de plusieurs décennies: *Œuvres choisies* (1968) et *La Langue littéraire — Études et articles* (1977) consacrées surtout au style des grands écrivains, dont I. Creangă, I. L. Caragiale et M. Sadoveanu. Partout, la rigueur et l'élégance de l'exposé se joignent au plaidoyer en faveur de la nécessité de cultiver la langue nationale qui doit devenir une préoccupation de chaque usager, mais surtout des écrivains, des journalistes, des savants et de tous ceux qui, de par leur place dans la société, sont appelés à servir de modèle d'expression correcte et élégante et sont considérés comme tels par la masse de ceux qui parlent le roumain ».

Membre durant plus d'une cinquantaine d'années (correspondant dès 1934, titulaire en 1945) et, pour un temps, vice-président de l'Académie roumaine, président de la Section des sciences philologiques de la même Académie et directeur de l'Institut de Linguistique de Bucarest, membre correspondant de quelques académies étrangères, docteur *honoris causa* de plusieurs universités et ayant détenu plusieurs responsabilités administratives, dont celle de doyen des facultés où il a enseigné ainsi que celle de recteur de l'Université de Bucarest, Iorgu Iordan a dirigé jusqu'au dernier jour de sa vie, aux côtés de Al. Graur et de Ion Coteanu, membres de l'Académie, les travaux du grand *Dictionnaire de la langue roumaine* (nouvelle série), dont ont paru de 1965 jusqu'à présent cinq tomes massifs, témoignage éloquent de la richesse, de la souplesse et de la durabilité de l'inestimable héritage national que constitue notre langue.

Si l'on y ajoute ses recherches fondamentales de toponymie roumaine — domaine où il est également chef d'école —, les articles portant sur des problèmes politiques et culturels, ses mémoires et si l'on pense à sa longue présence dans l'activité politique, tant avant le 23 Août 1944, dans les rangs de l'intellectualité progressiste — entre autres en tant que président du Comité Antifasciste Roumain — qu'après la guerre (ambassadeur en U.R.S.S., président de la Commission Nationale Roumaine pour l'UNESCO), nous avons devant nous l'image d'une longue vie exemplaire mise au service du peuple roumain, de sa culture et de sa langue. L'héritage scientifique et culturel de l'illustre défunt constitue pour la génération d'aujourd'hui et pour celles qui suivront un modèle de dévouement à un but noble, le but du progrès de la nation par la culture, par la connaissance approfondie de la langue maternelle — fondement de toute création.

GHEORGHE MIHĂILĂ

NOS COLLABORATEURS

IOAN-IOVIŢ POPESCU (né en 1932). Membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, recteur de l'Université de Bucarest, docteur en physique, professeur titulaire de physique du plasma à la Faculté de physique de Bucarest-Măgurele. Prix de l'Académie de la R.S. de Roumanie pour la découverte et l'élaboration théorique de la spectroscopie optogalvanique. A dirigé pendant dix ans, avec le professeur dr Carl B. Collins des États-Unis, le programme roumano-américain de coopération scientifique dans le domaine de la physique atomique et du plasma. Auteur et coauteur de 11 traités et monographies scientifiques et de nombreux articles et mémoires scientifiques, notamment dans le domaine de la spectroscopie aux lasers et des processus multiphoniques. Auteur d'une nouvelle théorie cosmogonique — l'Étheronique.

ANGELA BOTEZ (née en 1943), docteur en philosophie, chercheur à l'Institut de philosophie de Bucarest, spécialiste de la philosophie de la science et de l'épistémologie. A publié les volumes: *La Dialectique de la croissance de la science* (1980) et *Révolution et création* (1983) et, en collaboration, *Heuristique et structure dans la science* (1979) *L'Épistémologie des sciences sociales* (1981), *Dialectique — système — science* (1982, également publié en anglais), *Apercu philosophique de la rationnalité de la science* (1983), *La Culture, la création, la valeur — motifs dominants de la philosophie roumaine* (1983). Coauteur du traité de *Théorie de la connaissance scientifique* (1982), distingué du prix de l'Académie roumaine. A également publié des études dans des revues de la République Fédérale d'Allemagne et de la République Populaire de Chine.

NICOLAE IONESCU-PALLAS (né en 1932), docteur ès sciences (physique), chargé de recherches à l'Institut Central de Physique — Măgurele (Bucarest). Prix pour la physique de l'Académie de la R.S. de Roumanie (1966). A publié les volumes: *Mécanique théorique moderne* (1969), *Relativité générale et cosmologie* (1980). A effectué des recherches dans les domaines de la physique atomique, de la physique des lasers, de la mécanique quantique, de la théorie de la relativité, de la cosmologie, de l'histoire de la physique et de la philosophie de la science. Il est également poète.

MIRCEA MALIŢA (né en 1927), mathématicien, essayiste et professeur à l'Université de Bucarest, membre correspondant de l'Académie de la R.S. de Roumanie. Auteur de plusieurs livres comprenant des notes de voyage, dans lesquels l'homme de culture vérifie et dévoile ses sentiments et ses réflexions devant les grands monuments de la civilisation humaine: *Repères* (1967), *Le Sphinx* (1969), *Pierres vivantes* (1973), *Le Mur et le lierre* (1977). A également signé des essais de futurologie *(Chronique de l'an 2000,* 1969) et des méditations sur la problématique humaine: *L'Or gris* (3 vol., 1971—1973), *Fils et nœuds* (1975) et *Idées en marche* (I — 1975; II — 1981).

VICTOR GEORGE VELCULESCU (né en 1936), docteur ès sciences (physique), chargé de recherches au Centre National de Physique — Măgurele (Bucarest). Prix de physique de l'Académie de la R.S. de Roumanie (1982). Spécialiste en lasers, a collaboré lors des années 60 à la réalisation des premiers lasers roumains. Coauteur du volume *Usinages thermiques au laser* (1986). A publié de nombreux articles de spécialité dans des revues roumaines et étrangères.

VLADIMIR ESANU (né en 1928), docteur ès sciences (biochimie) de l'Université de Bucarest, chef du collectif de chimiothérapie de l'Institut de virologie « Ştefan S. Nicolau » de Bucarest. Membre de l'Union des Sociétés des Sciences Médicales de Roumanie, de l'Académie des Sciences de New York et de la Société internationale de pharmacologie biochimique de Milan. A publié les volumes: *L'Épopée de l'énergie solaire — introduction à la bioénergétique* (1971), *Les Acides nucléiques viraux* (1985) *La Biogenèse — du mythe à la science* (1985), de nombreux ouvrages dans les domaines de la phytopathologie, des viroses végétales et animales, de la chimiothérapie, ainsi que des essais scientifiques dans la presse culturelle.

RADU GRIGOROVICI (né en 1911), docteur ès sciences (physique), membre correspondant de l'Académie de la R.S. de Roumanie, collaborateur de l'Institut de la physique et de la technologie des matériaux, membre des sociétés de physique de France et des États-Unis. Auteur de nombreux ouvrages concernant la physique du plasma, l'optique, la spectroscopie, la technique de l'éclairage, les semi-conducteurs amorphes.

PAUL CARAVIA (né en 1927) licencié en philosophie de l'Université de Bucarest. Donne des cours post-universitaires ayant pour objet la philosophie et la sociologie de la culture, la théorie de la communication, la psychologie de la création. Secrétaire scientifique de la Commission des études interdisciplinaires de l'Association des Scientifiques de Roumanie. A publié de nombreux articles et études dont il convient de citer (dans des volumes collectifs): *La Culture comme problème informationnel* (1968), L'ékistique *une métathéorie urbaine* (1972), *Prolégomènes à l'œuvre d'A. Moles* (1974), *Les Dichotomies de la culture contemporaine* (1976), *Un paradigme communicationnel de la vie sociale* (1980), *L'Information comme principe organisationnel* (1983), *La dimension culturelle du mode de vie* (1982), *La Culture quotidienne* (1985).

CONSTANTIN GHEORGHE (né, en 1943), licencié en histoire de l'Université de Bucarest, spécialiste en histoire médiévale et moderne. Rédacteur principal de la revue « *Roumanie — Pages d'histoire* » publiée par l'Agence Roumaine de Presse « Agerpres ». A publié des études et des articles de spécialité dans « *Analele de istorie* », « *Revista arhivelor* », « *Era socialistă* », « *Lumea* », etc.

VIOREL COSMA (né en 1923), musicologue, lexicographe, critique musical, membre de l'International Musicological Society de Bâle, de la Société française de musicologie de Paris, de la Gesellschaft für Musikforschung de Kassel. A collaboré à plusieurs dictionnaires de musique internationaux. Auteur, entre autres, des ouvrages: *Deux millénaires de musique sur la terre de la Roumanie* (1977, éd. allemande 1980), *A Concise History of Romanian Music* (1982), *Exégèses musicologiques* (1984), des monographies *Ion Vidu* (1956), *Ciprian Porumbescu* (1957), *Teodor Burada* (1966), *Enescu aujourd'hui* (1981), du *Dictionnaire de musiciens roumains* (1970). Auteur d'éditions critiques des œuvres de Ciprian Porumbescu, Ion Vidu, Gheorghe Dima, Teodor T. Burada, de la correspondance de George Enescu, Béla Bartók, Dimitrie Cuclin, etc.

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ROMPRESFILATELIA, Sectorul Export-Import Presă
B.P. 12—201, télex 10376 prsfir,
Bucarest — Roumanie, Calea Griviței nr. 64—66
ou aux correspondants de ROMPRESFILATELIA à l'étranger:

● **ALBANIE:** Entreprise du Livre et du Film, Tirana ● **R. D. ALLEMANDE:** Buchexport, Leninstraße 16, Leipzig 701 ● **R. F. D'ALLEMAGNE:** Kubon & Sagner — P.O.B. 34.01.08, 8 München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610; Otto Harrassowitz, 6200 Wiesbaden, P.O.B. 2929; Lange & Springer D-1000 Berlin 33, Heidelberger Platz 3, West-Berlin; Buchhandlung Albert Müller, P.O.B. 165, Epplestraße 19, D-7000 Stuttgart 70 ● **ARGENTINE:** Libreria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC), Buenos Aires ● **AUSTRALIE:** The James Bennett Group, 4 Collaroy Street, Collaroy N.S.W. 2097 ● **AUTRICHE:** Globus. A. 1206, Höchstädtplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011 Wien ● **BELGIQUE:** Office International de Librairie, 30, Avenue Marnix, 1050 Bruxelles ● **BULGARIE:** Hemus — Boul. Russky 6, Sofia ● **CANADA:** Metropolitan News Agency Inc., 1248 Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal — 119-Québec ● **R.P. de CHINE:** China National Publications Import Corporation, P.O.B. 88 Beijing ● **R.P. de CORÉE:** Chulpanmul — Phenian ● **COTE D'IVOIRE:** Agence Ivorienne Hachette — B.P. 9253 route des 220 Logements, Abidjan ● **CUBA:** Ediciones Cubanas, Empresa de Comercio Exterior de Publicación OBISPO 461, La Habana ● **DANEMARK:** Mungsgaard, Norregade 6, Copenhague K ● **ESPAGNE:** Marcial Pons, Bárbara de Braganza, Madrid 4; Díaz de Santos, Lagasca 95, Madrid 6; Díaz de Santos, Calle Balmes 417—419, Barcelona 22 ● **EQUADOR:** Muñoz Hermanos S.A. General Aguirre 178 y de Agosto, Apartado 3023, Quito ● **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE:** Fam Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003; Ebsco — Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham Alabama 35201; Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10006; F.W. Faxon Company Inc., 15 Southwest Park, Westwood 020090; Haventa Ltd. — P.O.B. South Harpswell 11, Maine 04079 ● **ÉGYPTE:** Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● **FINLANDE:** Akateeminen Kirjakauppa, P.O.B. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ● **FRANCE:** Hachette — 58, rue Jean-Bleuzen, F. 92170 Vanves; Dawson-France S.A. Service Librairie, B.P. 40, 91121 Palaiseau; Offilib — 48, rue Gay-Lussac, 75 Paris ● **GRÈCE:** John Mihalopoulos & Son, 75 Hermou Street, P.O.B. 73 Thessaloniki; Janina University, Faculty of History, Janina; Kostarakis Brothers, 2 Hippokratous Street, Athens 143; ● **HONGRIE:** Kultura, P.O.B. 149, Budapest 62 ● **ISRAEL:** Lepac — 15, Rambam Street, P.O.B. 1136 Tel-Aviv ● **ITALIE:** Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● **LIBAN:** Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● **MAROC:** Sochepress Angle, rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● **MONGOLIE:** Ulan Bator Central Post Bureau Pechaty ● **NORVÈGE:** Tiedsskrift Sentralen — Karl Johangt. 41—43, Oslo 1 ● **PAYS-BAS:** Swets & Zeitlinger — 347 Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Den Haag 2076; Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197 ● **POLOGNE:** Ars Polona, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● **PÉROU:** Librería y Distribuidora Sigle S.A. Jirón Trujillo 222 Rimao, Apartado 5872, Lima ● **PORTUGAL:** Central Distribuidora Librerla, 57 Av. Santos Dumond, 4 Lisabona 1 ● **ROYAUME-UNI:** Collet's Holding Ltd. — Denington Estate, Wellingborough Northants NN. 82 Q 5; Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 70 St. Bride Street, London EC. 4 A BJ ● **SUÈDE:** C.E. Fritzes, Fredsgatan 2, 10327 Stockholm 16; Almqvist & Wiksell — S 101—20 Stockholm ● **SUISSE:** Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Seevogelstraße 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH 4011, Basel ● **TCHÉCOSLOVAQUIE:** Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldove nam 805, 32 Bratislava ● **U.R.S.S.:** Mejdunarodnaia Kniga — Moscou G-200 ● **VIETNAM:** Phong Phaf Hann Bao/Chi; 17 Dihh Lâ. Hanoi ● **VENEZUELA:** Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114 (Frente al Correo de Chacao), Caracas 106 ● **YOUGOSLAVIE:** Yougoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, Iv Misica, P.O.B. 206.

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică »,
Calea Serban Vodă no 133—135, Bucarest—Roumanie

43 434